

Ham.

Vernes

2033 f

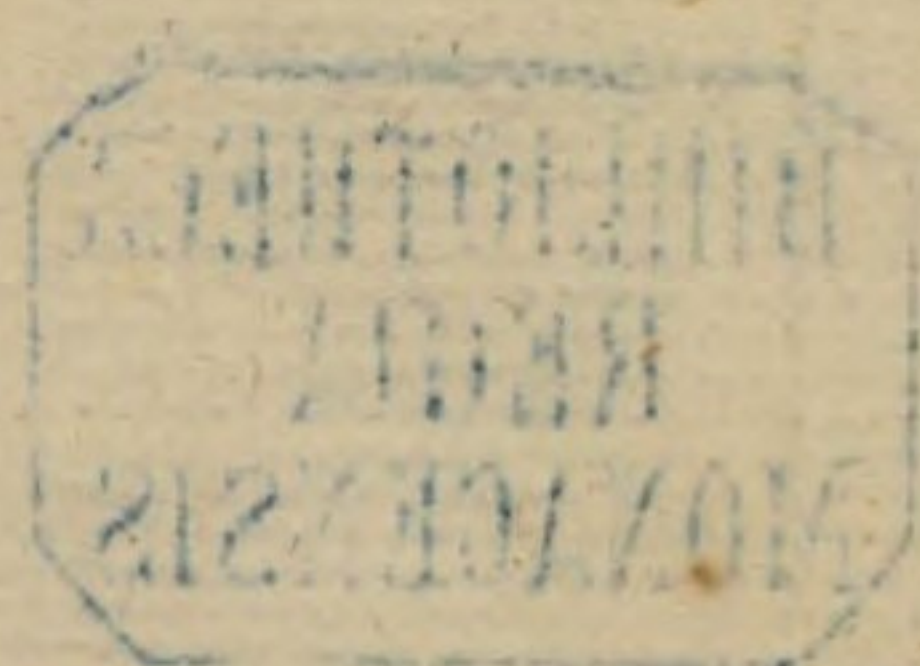
SEMONS

PRONONCES

A GENEVE

PAR M. LE PASTEUR V.





S E R M O N S

P R O N O N C É S

A G E N E V E ,

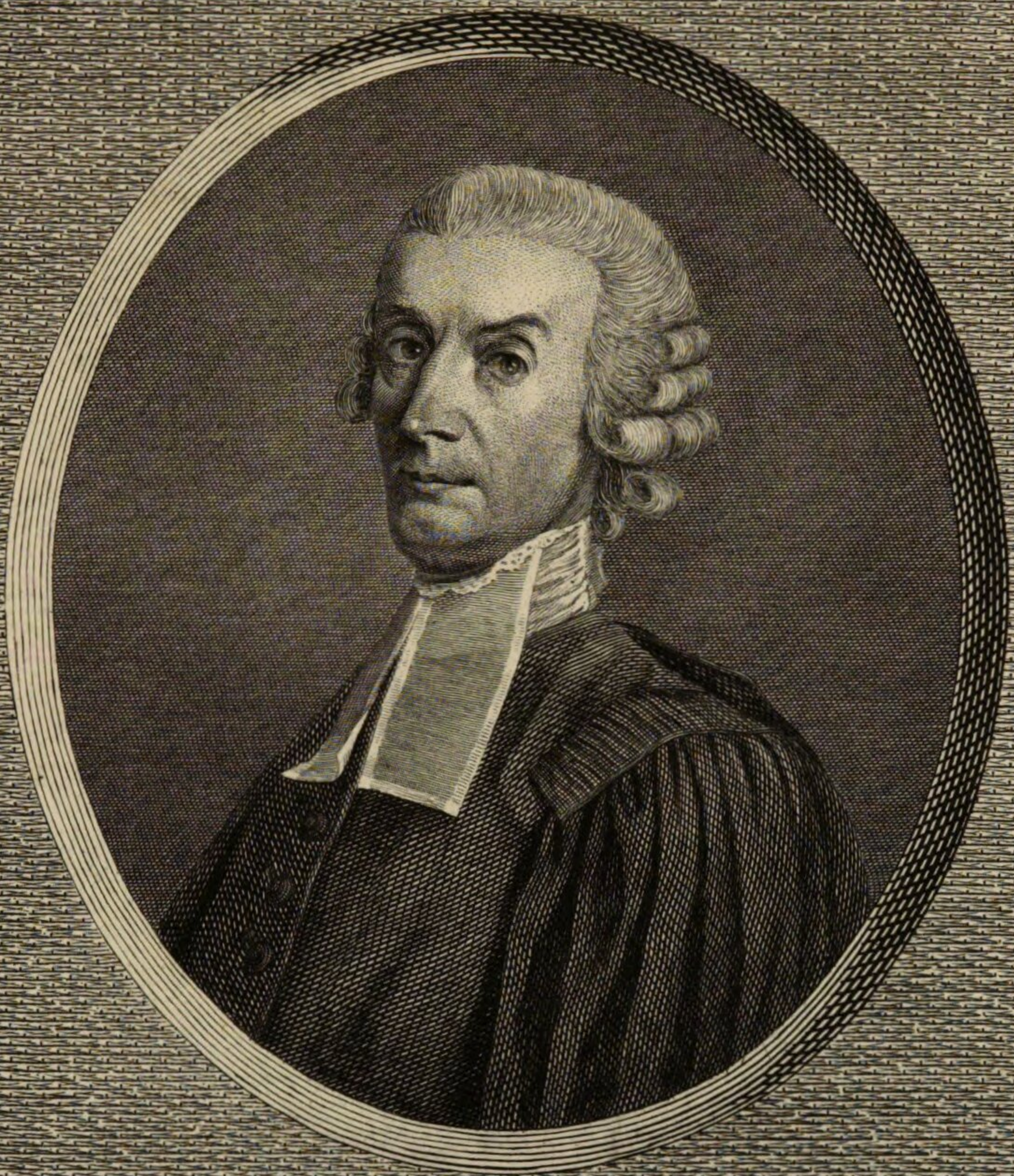
P A R M. LE PASTEUR VERNES.

SERMONS

PRONONCÉS

A GENÈVE.

PAR M. LE PASTEUR VERRIER.



IACOB VERNES, PASTEUR,

né à Genève, le 31. Mai 1728.

SERMONS

PRONONCÉS

A GENEVE,

PAR M. LE PASTEUR VERNES:

Nouvelle Edition, augmentée d'un volume,
& de son Eloge, par son fils.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,

Chez J. E. DIDIER, Imprimeur-Libraire.

A LAUSANNE,

Chez J. MOURER, Libraire.

1 7 9 2.

8. n. 1259

STERN

NO. 1

Vol. 1

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N.Y.

TO THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

RECEIVED
JAN 11 1892

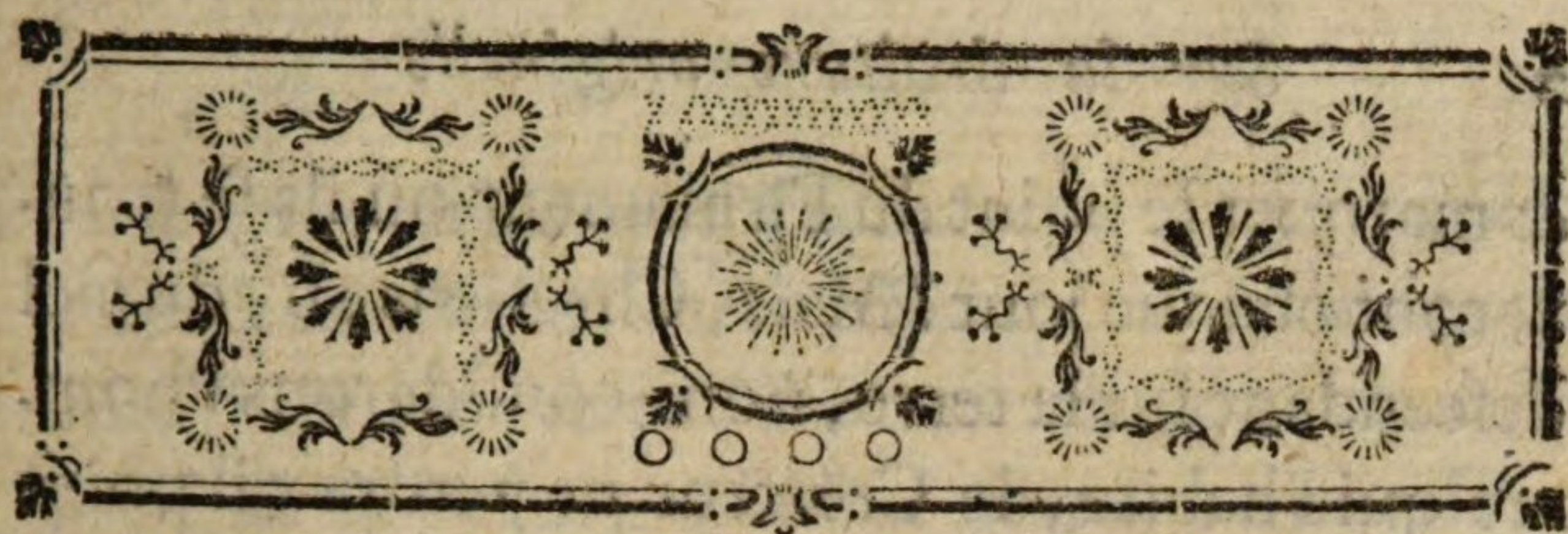
A CENTRE

CHAS. J. H. DICKER, Librarian

A L A U S A N T E

CHAS. J. H. DICKER, Librarian

1792



I. SERMON

Sur ces paroles de

L'ECCLÉSIASTE, CHAP. VII. v. 29.

*Voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait
l'homme droit.*



C'EST un mouvement bien naturel, M. F., que celui qui s'élevoit dans l'ame du Roi *David*, lorsqu'il portoit ses regards vers le ciel : *Eternel*, s'écrioit-il, *les cieux racontent ta gloire ; l'étendue donne à connoître l'ouvrage de tes mains !* Comment, en effet, ne ferions-nous pas faisis de l'admiration la plus vive, lorsque nous contemplons ces corps immenses & innombrables qui roulent majestueusement sur nos têtes ; dont l'étonnante célérité, & le brillant éclat, se soutiennent depuis tant de siècles ; dont les mouvemens sont si bien réglés qu'ils ne se troublent jamais les uns les autres, que l'homme peut les soumettre à son calcul,



& marquer le point du Firmament où ils se trouveront chaque jour ? Mais, Chrétiens, si, du ciel descendant sur la terre, nous considérons l'homme qui l'habite, le Créateur ne perdra-t-il point de cette gloire qui éclate dans les cieux, qui nous saisit & nous transporte ? J'ouvre les fastes de l'Histoire ; j'y vois presque chaque page souillée par d'horribles attentats, par des cruautés atroces, par de sanglantes guerres, par les iniquités les plus révoltantes. Si je considère ce qui se passe actuellement dans le monde, je vois que l'Histoire des siècles qui se sont écoulés est, à-peu-près, l'Histoire du siècle présent. Un tel spectacle n'affoibliroit-il pas le sentiment d'admiration, que la vuë des cieux aura fait naître au-dedans de nous ? Sans doute, M. F., il l'affoibliroit, si nous n'apercevions pas que les crimes de l'homme ne sont point l'ouvrage du Créateur ; qu'en posant les fondemens du Monde, Dieu posa ceux de la vertu dans nos ames ; qu'il la fit entrer dans notre constitution ; qu'il la mêla, pour ainsi dire, à notre nature ; en un mot, si la réflexion ne nous conduisoit pas à dire, avec l'Auteur de l'Ecclésiaste ; *Voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait l'homme droit.* Méditons, M. F., cette parole de la Sagesse ; & dans quel but ? Pécheurs ! Nous voudrions vous faire rougir, en vous montrant com-

bien vous dénaturés l'œuvre de Dieu. Puisse cette honte vous être salutaire ! Hommes de bien ! Nous voulons vous affermir dans le parti de la vertu, en vous montrant que Dieu vous a formés pour elle. M. F. ! Nous ne dirons rien qui ne soit tiré du fond même de votre cœur. Heureux les uns & les autres, si, voyant clairement le but de notre existence, nous nous étudions à le remplir ! Ainsi soit-il !

Que signifient ces expressions, *Dieu a fait l'homme droit* ? Elles signifient, non pas que l'homme, qui est un être libre, ne peut pas pécher ; mais que Dieu l'a formé de manière que, quand il se considère lui-même, il reconnoit qu'il est fait pour ce qu'on nomme *vertu*, pour *tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, tout ce qui est bonnête* ; il reconnoit que c'est là un penchant qui naît avec lui, qui est inséparable de sa nature, & qu'en vain il chercheroit à détruire. C'est ce que les philosophes payens désignoient sous le nom de *probité innée*. C'est ce qu'ils supposoient en l'homme, quand, au lieu de dire, „ *vivés selon la vertu* „ ils disoient, „ *vivés selon la nature* „. La *nature* & la *vertu* étoient, à leurs yeux, une seule & même chose. En effet, M. F., si nous examinons l'homme, que découvrons-nous ?

1^o. Qu'il est formé de manière qu'il aper-

çoit, d'abord, une différence entre ce qu'on appelle le *juste* & l'*injuste*, le *bien* & le *mal*, la *vertu* & le *vice*. C'est là une vérité d'expérience. Nous sentons, tous, que notre ame voit une différence entre la justice & l'injustice, la compassion & la cruauté, la générosité & l'avarice; comme nos sens en aperçoivent une entre le doux & l'amer, le beau & le difforme, l'harmonie & le désordre; en sorte que, demander, où est l'homme qui voie évidemment, que la reconnoissance & l'ingratitude, la fidélité & la perfidie, la vérité & le mensonge, ne diffèrent point essentiellement; c'est demander, où est l'homme qui soit intimément convaincu que les *ténèbres* & la *lumière* ne sont qu'une seule & même chose?

Non-seulement, M. F., l'homme aperçoit, d'abord, la différence dont nous venons de parler; il sent, de plus, que lui prescrire la vertu, & lui défendre le vice, c'est lui répéter l'enseignement de son propre cœur. Qu'on nous propose ces maximes: „ S'il y a un Dieu, „ de qui nous tenons tout, nous devons lui „ faire hommage de tout ce que nous avons, „ de tout ce que nous sommes. “ --- „ Il ne „ faut pas rendre le mal pour le bien. ” --- „ Il faut contribuer au bonheur de la Société „ dont nous sommes membres. “ --- „ Il faut

„ faire aux autres ce que nous voudrions qui
„ nous fût fait. “ --- Qu'on nous propose
ces maximes, ou telles autres de ce genre,
ne les trouvons-nous pas tracées, en caractères
lumineux, dans le fond de notre ame ? Est-il
besoin d'autre autorité que le sentiment inté-
rieur, pour nous y faire souscrire ? N'est-ce
pas ce qui faisoit dire à St. Paul ; *Les Payens
qui n'ont point de loi, sont loi à eux-mêmes ;
l'ouvrage de la loi est écrit dans leur cœur ?*
C'est, en effet, de ce qui est écrit dans le
cœur de l'homme, qu'on a formé ces loix
premières, ces loix souveraines, qu'on nomme
les *Loix naturelles* ; sur lesquelles sont fon-
dées, ou doivent l'être, les Loix politiques &
les Loix civiles, & dont la Religion Chré-
tienne n'est que le développement & la per-
fection.

Mais, M. F., Dieu s'est-il contenté de met-
tre dans l'homme cette lumière qui lui dé-
couvre le bien & le mal ? Non ; il a mis, de
plus, au-dedans de lui, un sentiment qui est
comme la sanction de cette loi de la nature.
C'est ce sentiment qu'on appelle *la Conscience*.
La conscience ; Juge intérieur, qui nous approu-
ve dans le bien, & nous censure dans le mal.
Juge éclairé, intègre, qu'on ne peut, ni
tromper, ni corrompre. Juge sévère, qui ne
nous passe rien ; le malaise & le remords sont

ses châtimens. Juge libéral; chaque action vertueuse reçoit ses éloges; le bien-être intérieur, la sérénité & la joie font ses récompenses. N'est-ce pas là, M. F., ce que vous trouvez, tous, au-dedans de vous-mêmes? Et qu'est-ce que tout cela? Qu'est-ce que cette lumière intérieure, qui, dès l'enfance, nous fait distinguer le bien & le mal? Qu'est-ce que cette Raison universelle, qui approuve ce qui est juste, & condamne ce qui ne l'est pas? Que sont ces éloges délicieux, & ces remords inquiétans, qui se font toujours fait entendre, au fond de toutes les ames? Tout autant de caractères distinctifs de l'homme, qui nous disent que, pour être vertueux, il ne faut qu'être le fidèle disciple de la nature, écouter sa voix & la suivre. *Dieu a fait l'homme droit; dit l'Ecclésiaste.*

II°. Ne perdés point de vue l'économie intérieure de l'homme, & vous verrez, M. F., que les opérations de la Raison pouvant être souvent, ou trop froides, ou trop lentes, Dieu a mis dans l'homme des instincts secrets, des ressorts actifs & puissans, qui le poussent au bien que sa Raison lui découvre. Instincts, ressorts, qui sont tellement reconnus dans l'homme, qu'on appelle *dénaturés*, ceux en qui ils paroissent, ou détruits, ou n'agir que d'une manière très-foible. Sui-

vés-nous, M. F., dans cette intéressante peinture de nous-mêmes.

Il y a, d'abord, au-dedans de nous, un *instinct d'humanité*, qui nous unit à tous les hommes, qui nous intéresse à leur sort. C'est un sentiment mis dans l'ame par le Créateur ; sentiment, que les passions peuvent méconnoître, affoiblir, suspendre, dans des momens de trouble & d'ivresse ; mais qui, dès que l'orage est passé, reprend son activité & sa vie. Sentiment, qui, comme on l'a fort bien dit, fut solennellement reconnu dans une assemblée, qu'on pouvoit regarder comme les *Etats - Généraux* de la nature humaine. La première fois qu'on entendit, à *Rome*, sur la Scène, ce mot si souvent répété, & toujours beau : „ Je suis „ homme ; tout ce qui tient à l'humanité „ m'intéresse “ il s'éleva un applaudissement universel ; cri de la nature, qui a été la même, dans tous les tems & dans tous les lieux.

„ Je rends graces aux Dieux “ disoit un sage „ Payen ” de ce qu'ils m'ont fait pour tout „ le monde, & tout le monde pour moi. “

Outre cet instinct général, qui embrasse le Genre-humain, il en est d'autres dans l'homme, dont l'objet est plus resserré, & qui le portent efficacement au bien. Tel est l'*amour de la patrie*, ce penchant naturel, qui nous attache au lieu de notre naissance, qui devient

souvent une passion sublime , qui porte aux actions les plus héroïques les ames généreuses & vénérables qu'elle possède & qu'elle embrâse.

Telle est encore cette sympathie secrète, je dirai même , ce besoin du cœur , qu'on nomme *amitié* , qui nous attache plus fortement à quelques personnes , qui nous lie à leurs intérêts , qui les confond avec les nôtres , qui nous inquiète dans le sein même du bonheur , si nous ne pouvons soulager leurs peines , & rétablir le calme & la joie dans leur ame , par nos conseils & par nos secours. Amitié ! Amitié ! Ressort puissant & sacré ! Combien de belles actions n'as-tu pas produites au grand jour ! Combien restent dans les ténèbres, où tu te fais une loi de les tenir ensevelies !

Je dis plus, M. F. ; & je vous prie d'observer, qu'il n'est presque aucun *devoir* qui ne trouve au-dedans de l'homme un *ressort* particulier, qui le porte à le remplir, & qui lui en facilite la pratique. S'agit-il de nous éclairer & de nous instruire ? Une curiosité naturelle nous invite & nous presse de la satisfaire. -- S'agit-il du travail ? On peut dire qu'il est un besoin de la nature. Nos facultés nous demandent d'être exercées, par l'ennui & le dégoût attachés à l'inaction & à l'in-

dolence. — Est-ce un homme dans la souffrance, qu'il faudroit secourir ? La voix plaintive de la douleur nous agite intérieurement ; nous éprouvons une émotion, un frémissement involontaire, que j'appellerois *la prière de la nature en faveur des malheureux*. --- Faut-il défendre un homme injustement opprimé ? Un sentiment d'indignation, aussi prompt que vif, soulève notre cœur contre l'auteur de l'injustice, & nous range du parti de l'innocence. — S'agit-il de ce qu'exige un bienfait reçu ? La reconnoissance est encore un instinct naturel, qui, non-seulement, nous fait désirer le bien de celui qui nous en a fait, mais qui nous donne, encore, une forte d'inquiétude, jusques-à ce que nous ayons contribué, nous-mêmes, à son bonheur. Un bienfait est une dette, dont le cœur exige, pour ainsi dire, le payement, & qu'il ne croit jamais avoir suffisamment acquittée. -- Est-il question des devoirs des pères & des mères ? O nature ! Avec quelle énergie tu leur parles en faveur de leurs enfans, & tu les sollicites à remplir ces devoirs ! Ce n'est pas, comme on le dit, parce qu'ils font partie de nous-mêmes que nous les aimons ; c'est l'affection naturelle qui en fait d'autres nous-mêmes. Pères & mères ! Nous exprimerions bien faiblement ce que vous sentés au fond de votre

cœur ! -- S'agit-il , enfin , de nos devoirs envers Dieu ? L'admiration , le respect , la crainte , l'amour , ne naissent-ils pas au-dedans de nous , au moment où nous portons nos regards sur les œuvres du Tout-puissant , & où nous contemplons ses bienfaits ? Notre cœur , ce cœur si avide de bonheur , si peu content de celui qu'il trouve sur la terre , ne se plaint-il pas que nous le promenons parmi des ombres , que nous le rétrécissons , que nous l'égarons , tant que nous ne le fixons pas sur la source première & intarissable de la félicité ? Dans nos afflictions & nos angoisses , nos yeux ne se tournent-ils pas vers le ciel , nos mains ne s'y élèvent-elles pas comme d'elles mêmes ? Notre cœur ne nous dit-il pas de *chercher ta face , ô Eternel !* Ne sollicite-t-il pas un de ces regards qui sont la délivrance même ? --- C'est ainsi , M. F. , que le Créateur a mis dans l'homme des ressorts actifs & puissans , qui le portent à la pratique de ses devoirs ; c'est ainsi qu'il a mis la sagesse dans nos reins ; comme s'exprime l'Ecriture : c'est ainsi qu'il a fait l'homme droit. Admirable économie intérieure de l'homme ! Spectacle intéressant ! Arrêtons-y encore , quelques instans , nos regards.

III°. Il est un autre sentiment qui tient à la nature de l'homme ; c'est l'admiration &

l'estime qu'il ne peut refuser à la vertu, & le mépris inévitablement attaché au vice. Qu'est-ce qui se passe au-dedans de nous, lorsque nous sommes les témoins, ou, lorsqu'on nous raconte quelques traits de vertu? Qu'on nous parle, par exemple, d'un père & d'une mère de famille, tendres, actifs, laborieux, faisant du soin de leurs enfans leurs premiers plaisirs; leur enseignant la sagesse par leurs leçons & par leur exemple; la regardant comme le plus bel héritage qu'ils puissent leur laisser; leur inspirant cette *crainte filiale* de l'Etre-Suprême, qui en est la véritable source; les rassemblant autour d'eux, soir & matin, pour élever leurs cœurs & leurs mains vers le Père commun des hommes, pour se mettre, avec eux, sous sa fauve-garde, & implorer ses bénédictions. Quel Tableau, M. F.! Quel intérêt nous prenons à ce père & à cette mère! Quels éloges nous leur donnons, au fond du cœur! -- Qu'on nous peigne une famille, privée des chefs respectables à qui elle doit le jour; où l'union du sang est ratifiée, cimentée, fortifiée par l'union des ames; où la tendre amitié se dispute le plaisir d'obliger; où l'intérêt particulier, cette source de discorde, est absorbé par l'intérêt commun; où la douceur & la complaisance, ces vertus de toutes les heures, de tous les instans, sont devenues une habi-

tude, un plaisir; où tout ce qu'on voit annonce la bonne intelligence, la confiance & la paix. Quel spectacle pour le cœur! Avec quelle complaisance il s'y arrête! Avec quel regret il le quitte! Avec quelle satisfaction il y revient! — Qu'on nous entretienne de ces hommes qui, par le bel usage qu'ils font des richesses, donnent de la vie à ces monceaux brutes entre les mains de l'avare; de ces hommes épris de la céleste passion de faire des heureux; qui sont échauffés des plus purs rayons de la Divinité; qui paroissent être les *pères-nés* des pauvres; de ces hommes dont les bienfaits ne cessent de tomber, en silence, sur les infortunés; qui sont faiblement ingénieux à découvrir la misère, & non moins habiles à la soulager, sans la faire rougir. Qu'est-ce qui se passe, M. F., au dedans de nous, à la vue, ou à l'idée de ces hommes, l'élite de la race humaine, qui l'embellissent & qui l'honorent? Dépend-il de nous de leur refuser le tribut de notre approbation & de nos louanges? Non!

Approfondissons, M. F., ce sentiment d'admiration & d'estime, dont nous venons de parler, & nous verrons, qu'il est si pressant & si fort, que lorsque nous apercevons que la vertu est opprimée & que le vice triomphe, tout se soulève au-dedans de nous; la tristesse s'em-

pare de notre cœur; nous voudrions réparer ce qui nous semble un *désordre*; s'il n'est pas en notre pouvoir, nous en appelons au ciel, comme par un mouvement de la nature; & le calme ne renaît en nous, qu'en nous disant, Souverain Maître du Monde, que tu as tes vûes dans cette dispensation qui nous étonne & nous attriste; & que tu as arrêté un jour où tu *rendras à chacun selon ses œuvres* !

Qu'arrive-t-il souvent encore, M. F. ? Il arrive que notre estime, sur-tout pour des vertus distinguées, est telle que nous voudrions les voir toujours couronnées de récompenses qui ne font le prix ordinaire que de certains talens, de certaines qualités, qui manquent souvent à ces vertus. Ainsi nous voudrions que la grandeur d'ame, une droiture incorruptible, obtinssent les honneurs & les richesses, qui ne font le prix naturel que du travail, de l'industrie, de la prudence; qualités, qui ne tiennent pas nécessairement à ces vertus que nous avons admirées. Mais l'illusion même que nous nous faisons à cet égard, n'est-elle pas une preuve de notre admiration naturelle pour la vertu, de l'étendue de l'estime que nous lui portons au fond de notre ame ?

Que dis-je, M. F. ! Cette estime de la vertu

est telle que , si une personne en a seulement les apparences ; si elle annonce , dans son extérieur , de la modestie , de la candeur , de la bonté , cette seule image de la vertu nous prévient en faveur de cette personne , nous fait désirer son commerce , & nous intéresse particulièrement à son sort.

Je vais plus loin , & j'observe , que cette estime de la vertu est telle encore , que ce qu'on peut appeler des *excès de vertu* , trouve toujours de la condescendance & du support dans les cœurs sensibles & bien-nés. Comment envisageons-nous l'aveugle tendresse d'un père , l'indulgente foiblesse d'une mère , une amitié trop vive & trop empressée , une probité qu'on pourroit appeler *superstitieuse* ? Nous voudrions , il est vrai , corriger ces excès ; cependant nous les voyons avec une sorte de complaisance ; & s'ils nous font de la peine , c'est que nous sommes fâchés que des personnes dont le cœur abonde en sensibilité , en délicatesse , soient exposées aux funestes évènements qui peuvent en être les conséquences.

Enfin , M. F. , ce que je vous prie de remarquer , c'est que cette estime de la vertu n'est pas un sentiment oisif & stérile dans le cœur de l'homme ; il se joint à ces ressorts actifs & puissans , dont nous avons parlé , qui nous portent efficacement au bien. — On aime

à aider un jeune homme dont on connoit la sagesse; on se fait un devoir, un plaisir de contribuer à l'avancement de sa fortune. -- On se sent disposé, on cherche à élever aux honneurs un homme dont les talens sont relevés par l'amour du bien - public, par la droiture, l'affabilité & la modestie. Souvent même ces qualités suppléent à ce qui peut manquer aux talens. --- On se sent animé à la défense d'un homme de bien, contre les attaques de l'audacieuse calomnie. --- On ne peut voir, d'un cœur froid & d'un œil sec, la vertu dans les larmes, se soutenant avec dignité, n'opposant aux volontés du ciel qu'une ame faiblement résignée. On est doublement touché par ce spectacle de tristesse & de vertu; les mains les moins exercées à la bienfaisance s'ouvrent comme d'elles-mêmes, pour répandre ces secours que l'avarice s'efforçoit de retenir, & qu'elle n'ose disputer à la vertu malheureuse, qui les lui demande. Tant il est vrai, M. F., que nous portons, au dedans de nous, un goût vif & bien marqué pour la vertu! Tant il est vrai que *Dieu a fait l'homme droit*! Il est impossible de se refuser à cette conséquence.

IV°. C'est avec regret que nous quittons la peinture de ce qui se passe, à l'égard de ce sentiment d'*estime*, dans le cœur de l'homme;

mais nous y reviendrons , dans un autre Discours , s'il plait au Seigneur.

Remarquons , à présent , M. F. , qu'il est encore un Instinct , qui n'est pas moins naturel à l'homme , & qui l'invite & le porte à la pratique de la vertu. Nous sommes faits de manière que nous ne pouvons nous empêcher de joindre l'idée de *bonheur* à celle de la *vertu* , & l'idée de *malheur* , à celle du *vice*. De - là cette sentence des *Stoïciens* : „ Rends-toi heureux , c'est-à-dire , homme de „ bien. “ En effet , M. F. , où est l'homme qui , dans un projet de bonheur solide , durable , ait jamais fait entrer , ou la haine , ou l'envie , ou la colère , ou telle autre passion de ce genre ? Où est l'homme qui ait jamais joint à ces lugubres passions l'idée du calme , de la sérénité , de la joie pure & permanente du cœur ? Voici , M. F. , voici , ce qui se passe au - dedans de nous ! Si nous pensons , je ne dis pas à ces ames gangrenées d'iniquité , à un *Tibère* , à un *Néron* , ou à quelqu'un de ces vils apostats de la nature , dont les noms souillent l'Histoire , & font rougir d'être homme ; mais , si nous pensons à l'ame d'un injuste , ou d'un avare , ou d'un vindicatif , ou d'un envieux , ne réveille-t-elle pas aussitôt en nous l'idée de la honte , de l'inquiétude , du remords , du malaise , des défiances ,
de

de ces poisons lents du cœur , qui le rongent & le dévorent ? Écartons ces tristes images ! Offrons à notre esprit le tableau d'un homme droit & intègre , d'un homme dont la vertu est l'idole ; qui regarde un remords comme le plus grand des maux ; qui croit avoir *perdu un jour* , s'il ne l'a pas marqué par quelque bonne œuvre ; qui ne se présente jamais devant Dieu , qu'avec *un cœur pur & des mains lavées dans l'innocence*. Qu'est-ce qui se passe , à l'instant , au-dedans de nous ? Cette ame vertueuse ne nous paroît-elle pas le séjour naturel du repos , de la sérénité , de la joie ? N'est-ce pas là , & là seulement , que nous découvrons ces plaisirs purs , auxquels la Raison appose son sceau respectable ; ces plaisirs que le souvenir perpétue , qui embellissent le passé , qui égayent le présent , qui répandent sur l'avenir une douce lumière ; ces plaisirs qui se lient avec l'idée de Dieu , qui permettent de fixer l'éternité , qui en font pressentir les délices , qui donnent quelque idée de la félicité de Dieu même ? N'est-ce pas à cette ame vertueuse que nous voyons ces plaisirs inséparablement attachés ? Et que nous dit cette scène intéressante qui s'offre à nos regards ? Sage Créateur ! Tu veux nous attirer à la vertu , nous lier à elle , par cette image du bonheur que son idée nous pré-

sente. Le désir d'être heureux, ce désir qui nous presse sans cesse, se confond ainsi, en nous, avec le désir de la vertu; elle se mêle ainsi à notre constitution, à notre nature. Disons encore, avec l'Ecclésiaste, *Voici ce que j'ai trouvé, c'est que Dieu a fait l'homme droit.*

Entrons, M. F., dans ces vues de Dieu, en nous donnant l'existence. Allons où il nous appelle par la voix de notre cœur. Que dis-je, par la voix de notre cœur! Il a plus fait encore; il nous a notifié ses desseins sur nous, d'une manière formelle. La Révélation est venue appuyer le sentiment intérieur, nous faire un devoir positif, une obligation expresse, de ce à quoi le cœur nous invite. Vous le savez, Chrétiens! Si Dieu a parlé par ses *Prophètes*, c'est pour recommander la vertu. S'il a parlé par son *Fils*, c'est pour prêcher la vertu. S'il nous propose des modèles, ce sont des modèles de vertu, c'est lui, c'est la vertu même. S'il dit qu'il jette des regards de bienveillance, c'est sur la vertu. S'il dit qu'il écoute des prières, ce sont celles de la vertu. S'il a un ciel à offrir, c'est à la vertu. S'il a une éternité de bonheur à partager, c'est avec la vertu. O homme! O homme!... Et ce feroit en vain que ton Dieu te déclareroit, de tant de manières, ce qu'il demande de toi! La nature entière plie sous sa volonté; ferois-tu le seul de

ses ouvrages qui se soustrairoit à son Empire ? L'intelligence , la raison , la liberté , ces titres de ton excellence & de ta noblesse , deviendroient - ils les titres de ta rebellion à ses ordres ? Quel scandaleux abus de tes sublimes privilèges ! Tu foulerois sous tes pieds la *couronne d'honneur* que ton Dieu a voulu mettre sur ta tête ! Ah, M. F. ! Tandis que le pécheur deshonore, avilit l'humanité par le vice, soutenons - en la dignité par la vertu. Disons-nous, sans cesse, à nous-mêmes, que nous sommes faits pour la vertu; que notre grand but, notre but capital, dans ce monde, doit être de *pratiquer ces bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous y marchions*; que, si nous sommes purs, nous devons *nous purifier toujours davantage*, avoir la noble ambition d'être saints, comme Dieu est saint, d'être parfaits, comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. Quel spectacle nous t'offrirons alors, ô notre Créateur ! Tu avoueras en nous ton ouvrage; tu diras que *ce que tu as fait est bon*; tu verras, en nous, le chef-d'œuvre de tes mains, l'ornement de cet univers, cet être qui, vertueux, n'est qu'un peu moindre que les Anges; qui doit, un jour, le devenir; qui doit être *transformé de gloire en gloire*; qui doit être *rendu participant de la nature Divine*. Sublime espérance ! Animés

20 *Sur la droiture originelle de l'Homme.*

par elle , aidés de ta grâce puissante, ô notre Dieu, *nous maintiendrons notre intégrité ; nous travaillerons à avoir notre conscience pure & sans tache devant Toi & devant les hommes ;* enforte que notre ame , exempte de toute souillure , parée de ces œuvres auxquelles tu prends plaisir , soit, & dans le tems, & dans l'éternité, l'objet de ta bienveillance & de ton amour ! Ainsi soit-il !



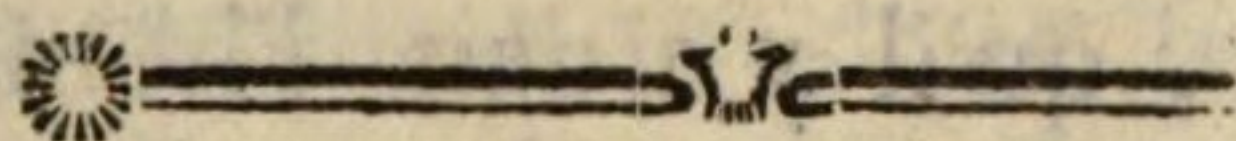


II. SERMON

Sur ces paroles de

L'ECCLÉSIASTE, CHAP. VII. v. 9.

*Voici ce que j'ai trouvé; c'est que Dieu a fait
l'homme droit.*



DONNER à l'homme des idées basses de lui-même, c'est vouloir qu'il se conduise basement; c'est attrister son ame; c'est l'indisposer contre l'Auteur de son existence. Donner à l'homme des idées relevées de lui-même, c'est l'animer à soutenir, par sa conduite, l'excellence de sa nature; c'est élever, annoblir, réjouir son ame, &, par la reconnaissance, le dévouer à son Créateur. C'est, M. F., cette considération qui nous ramène à l'intéressant sujet sur lequel nous vous entretenîmes, dans notre dernier discours. *Dieu*

a fait l'homme droit ; vous disions - nous , avec l'*Ecclésiaste* ; & pour établir cette vérité , nous vous montrâmes que l'homme aperçoit , dès l'enfance , une différence entre ce qu'on appelle le juste & l'injuste , le bien & le mal , la vertu & le vice ; -- que sa Raison approuve l'un , & condamne l'autre ; -- que sa conscience confirme & appuie le jugement de sa raison ; -- que Dieu a mis au dedans de nous des instincts , des ressorts actifs & puissans , qui nous poussent au bien , & nous en facilitent la pratique ; -- qu'il nous a formés de manière que le désir de la vertu se confond , en nous , avec le désir du bonheur ; -- enfin , qu'il y a dans l'homme un autre instinct , qui tient à sa nature , un sentiment d'admiration & d'estime qu'il ne peut refuser à la vertu. Nous interrompîmes , à regret , la peinture de ce qui se passe , à ce dernier égard , dans le cœur de l'homme ; nous la reprenons aujourd'hui , parce qu'il nous semble que le Créateur a bien marqué ses intentions , dans ce sentiment impérieux d'admiration & d'estime , qui se trouve si profondément gravé au dedans de nous. Venés donc , Mes Très-Chers Frères , venés lire encore dans votre cœur ; venés y reconnoître l'empreinte respectable de la main qui nous a créés. O vertu ! Si je ne puis enchaîner

les hommes à tes saintes loix , ils rougiront , au moins , en voyant qu'ils font faits pour toi ! S'ils te déshonorent par leur conduite , ils t'honoreront , au moins , par l'hommage de leur cœur ! Ah , M. F. ! répondons , tous , aux desseins du Dieu qui nous a créés , du Souverain Arbitre de nos destinées ! Ainsi soit-il !

I°. „ La gloire “ dit un ancien philosophe „ la gloire est à la vertu ce que l'ombre est „ au corps ; elle accompagne les gens de bien , „ même malgré eux... J'emploie , tous les jours , „ un tems considérable à contempler les charmes de la vertu ; j'éprouve , à son aspect , „ la même admiration dont feroit saisi un „ homme qui verroit , pour la première fois , „ les merveilles de l'Univers. “ Noble enthousiasme ! C'est celui de quelques ames privilégiées , dont la droiture originelle a été secondée par l'éducation , & par les circonstances heureuses dans lesquelles elles se sont rencontrées. Mais , si ce bel enthousiasme est rare , au moins , est-il certain qu'un sentiment d'admiration & d'estime de la vertu s'est trouvé dans le cœur de tous les hommes , dans tous les tems & dans tous les âges. En lisant l'Histoire , n'avez-vous pas remarqué que la vertu a toujours reçu des hommages ; que , dans les Etats même les plus corrompus , l'homme

de bien , connu pour tel , étoit respecté , quoique ses mœurs fussent la censure publique des désordres ? N'avez-vous pas observé , que , si quelquefois l'homme vertueux étoit l'objet de la haine & de la persécution des méchans , c'étoit parce que ces méchans ne pouvoient arracher de leur cœur une estime qui les faisoit rougir , qui devenoit une espèce de torture pour ces âmes dépravées ? M. F. ! *Ce qui a été , est encore ; il n'y a rien de nouveau , à cet égard , sous le soleil.* Je jette un regard sur les divers peuples de la terre ; je vois des différences dans les opinions , dans les goûts , dans les talens , dans les coutumes , dans les loix ; mais par-tout je vois l'estime de la vertu ; par-tout , je vois la probité , la fidélité , la générosité , enlever , avec autorité , les suffrages. C'est en cela qu'on peut dire que tous les hommes *se rencontrent*. Pécheur ! Toi-même , oui , toi-même , tu rends cet hommage à l'homme de bien. Je t'en ferai convenir , dans un autre discours. Tu me serviras de témoin de cette vérité ; *Dieu a fait l'homme droit !*

II°. De *l'universalité* de ce sentiment d'estime pour la vertu , je passe à sa *pureté* ; & c'est , M. F. , sous ce point de vue que j'aime particulièrement à considérer le cœur de l'homme. Oh ! que les intentions du Créateur

Y sont tracées en caractères lumineux !

1°. Ce que je vous prie , d'abord , d'observer , c'est que ce sentiment est si *pur* , que lorsque nous n'avons eu aucune part à une action vertueuse ; qu'elle a été faite dans des lieux fort éloignés de nous , & que , depuis , il s'est écoulé des siècles , notre cœur en est presque autant touché , saisi , pénétré , que si cette action s'étoit passée de notre tems & sous nos yeux mêmes. Rappelons - nous ici un trait de la vie de *Joseph* , tel que l'Historien sacré le rapporte , avec cette simplicité touchante , qui le caractérise. Qu'est-ce qui se passe au dedans de nous , lorsque nous voyons *Joseph* recevoir , avec bonté , ces frères dénaturés , *qui ne l'avoient point écouté , quand ils avoient vu l'angoisse de son ame ; qui avoient été sur le point de tremper , dans son sang , leurs mains barbares ; quand nous le voyons sentir ses entrailles émues , chercher où verser des larmes , & , ne pouvant plus se retenir , laisser échapper cette parole , je suis Joseph votre frère ; ne soyez point en peine ; Dieu m'a envoyé devant vous pour votre consolation. . . . Puis il embrassa ses frères & pleura sur eux.* Chrétiens ! Qu'est-ce qui se passe au dedans de vous , à l'idée de cette ame sublime , qui ne se venge des plus noirs attentats , que par l'attendrissement , les larmes &

les bienfaits?... *Il embrassa ses frères & pleura sur eux!* Me trompé-je sur votre cœur, quand, vous jugeant d'après ce que j'éprouve, je vous vois vous intéresser à cet homme de bien, le contempler avec une douce émotion, vous féliciter, pour ainsi dire, de ce que la nature humaine se montre à vous sous un point de vue aussi favorable? Cependant nous n'avons eu aucune part à cette action vertueuse; elle est de l'antiquité la plus reculée; elle nous touche pourtant, elle nous remue, elle nous réjouit, elle nous fait éprouver la vérité de cette parole de l'Orateur Romain: „ Un homme vertueux se fait aimer, „ quoiqu'il soit mort depuis bien des siècles, „ quoique nous ne puissions recevoir aucun profit de sa vertu. “ D'où vient cela, M. F.?.. Charmes éternels, charmes irrésistibles de la vertu, c'est votre ouvrage! Oui, Chrétiens; c'est de ce sentiment d'estime que nous avons naturellement pour elle, que naît l'intérêt que nous prenons, tous, à lire l'Histoire des hommes vraiment grands; c'est ce sentiment qui nous fixe & nous ramène sur les beaux traits de vertu que leur vie nous présente; qui les grave dans notre mémoire; qui fait que, nous transportant dans les siècles & dans les lieux où ils vécurent, nous partageons l'admiration qu'ils excitèrent parmi leurs contemporains,

J'ai presque dit, qui fait que nous nous prosternons devant leur image sacrée. Aussi, qu'arrive-t-il, M. F. ? Après le récit d'une belle action, celui qui la raconte, a-t-il besoin d'y ajouter quelque éloge ? Non ; le cœur paye ce tribut, sans qu'on le lui demande ; il lui a été imposé par le Créateur. *Dieu a fait l'homme droit* ; dit l'Ecclésiaste.

2°. Voulés-vous vous convaincre, encore, qu'un amour pur & désintéressé de la vertu est, pour ainsi dire, de l'essence du cœur humain ? Voyés-le dans les sujets même imaginaires, où l'on trace des peintures de la vertu. Combien de fois, dans ces spectacles, dont la fréquentation pourroit être utile, si les leçons momentanées de vertu n'étoient pas effacées par les funestes & durables impressions des sens ; dans ces spectacles, que l'amour aveugle du plaisir demande avec ardeur, & que la sagesse vigilante du Magistrat refuse avec fermeté ; (*) combien de fois, dis-je, n'a-t-on pas vu les cœurs échauffés par de grands traits de vertu, qu'on fait bien qu'il faut exposer aux regards, si l'on veut intéresser les spectateurs ! Que de soupirs la vertu malheureuse arrache à ces hommes

(*) Ce Sermon fut prononcé, à Genève, il y a vingt-cinq ans.

mêmes pour qui elle sembloit absolument étrangère ! Que de larmes elle fait répandre ! Avec quelle émotion on la suit dans ses revers ! Avec quelle ardeur on voudroit la secourir ! Avec quels treffaillemens de joie on voit ses triomphes ! On diroit qu'il s'agit de nous-mêmes , de nos plus chers intérêts , de notre propre bonheur. Cependant tout est imaginaire. N'importe ! La vertu se présente ; le cœur l'apperçoit ; elle l'émeut , elle l'agite , elle l'attache. Ah , M. F. , un amour pur & désintéressé nous lie donc à elle ! *Voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait l'homme droit.*

3°. Je dis plus , M. F. Non seulement nous aimons , nous estimons la vertu , lorsqu'elle ne nous procure aucun avantage ; mais cet amour & cette estime se soutiennent , dans les cas même où nous voyons notre intérêt particulier dans des actes qu'elle reprouve. Les liaisons du sang , ou de l'amitié , vous donnent-elles des droits sur les biens d'un homme , après sa mort ? Il est évident que votre intérêt se trouve à tout ce que cet homme fait pour conserver , ou pour augmenter ses trésors. Cependant , si ce parent , ou cet ami , est un de ces hommes qui semblent ne désirer l'or & l'argent que pour le plaisir stupide de contempler leur idole ; si c'est quelqu'un

de ces hommes durs , sans entrailles pour les malheureux ; je vous le demande ; quoique votre intérêt particulier se trouve lié à la fardide avarice de cet homme , votre cœur la voit-il sans dégoût ? aime-t-il à s'y arrêter ? s'applaudiroit-il en la prenant pour modèle ? Quoique , dans cet homme , la pratique des vertus contraires à ses vices , combattît vos intérêts , cesseriez-vous d'estimer un noble désintéressement , une généreuse bienfaisance ? Je fais , qu'il peut arriver , qu'un vil intérêt , ou quelque passion basse , dans un moment de trouble & d'ivresse , se hâte de saisir tout ce qui peut la satisfaire ; mais , dans un moment tranquille , j'ose dire , que le cœur n'en goûtera les moyens , qu'autant qu'ils seront approuvés par la vertu ; j'ose dire , qu'on peut faire une maxime générale de ce qu'on dit , tous les jours , de la *trahison* „ qu'elle „ inspire de l'horreur , dans le tems même „ qu'on en profite. “

Consultons - nous encore ici nous - mêmes ! Ne louons - nous pas les intentions généreuses , les vertueux efforts d'un ami , quoique le succès n'ait pas répondu à ses désirs ; que dis-je ! lors-même que les suites en ont été malheureuses ? Et dans un ennemi , oui , dans un ennemi , dépend-il de nous de ne pas approuver des traits de vertu , s'il en

fait paroître ? Quoi qu'obsédé par la haine , ou par l'envie , notre cœur peut-il lui refuser , en secret au moins , son admiration & ses éloges ? O vertu ! O vertu ! Le cœur est toujours d'intelligence avec toi ! Il est toujours lié à toi par une chaîne invisible ; & cette chaîne rien n'est capable de la rompre ; elle est formée de la main même du Créateur. *Voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait l'homme droit.*

III°. Le sentiment d'amour & d'estime que nous avons naturellement pour la vertu , est donc *universel* , *pur* , *désintéressé* ; j'ajoute , M. F. , qu'il est , comme on l'a dit avec énergie , *tellement imbu dans la pâte de notre existence , qu'il est ineffaçable*. Il peut être plus ou moins vif , suivant l'éducation qu'on a reçue , les liaisons qu'on a formées dans la jeunesse , les sociétés dans lesquelles on a vécu , les usages , les opinions , les préjugés , la religion des personnes qu'on a le plus fréquentées ; mais , ce qu'il y a de certain , c'est qu'il ne meurt jamais , entièrement , dans le cœur de l'homme. Imaginés tout ce qui peut influencer sur votre manière de penser & de sentir ; croyés-vous que vous pussiez en venir jamais à cette dépravation totale de votre nature , à louer , à estimer les injustices , les perfidies , les atrocités d'un *Tibère* ou d'un

Néron ? Croyés-vous que vous pussiés en venir jamais à entendre froidement cette belle parole de cet empereur , disons mieux , de cet homme , qui ayant eu le malheur de passer un jour sans faire du bien , disoit , en soupirant „ Mes amis , j'ai perdu un jour ? “ Croyez-vous que vous pussiés jamais contempler , d'un œil indifférent , ce tableau abrégé de la vie de Jésus , *Il voyageoit en faisant du bien ?* Ah , M. F. , quelle injure nous ferions à votre cœur , si votre réponse nous paroïssoit équivoque !

Demandés - vous encore à vous mêmes , si , sur ce sentiment qui vous attache à la vertu , il est rien qui puisse vous en imposer , rien qui puisse le détruire ? Je vois , dans cet homme , tout ce qui peut éblouir les regards ; naissance , dignités , trésors ; c'est ce riche , de l'Evangile , qui *se traitoit magnifiquement* , qui *se vétoit de pourpre & de fin lin* ; mais c'est aussi ce riche orgueilleux , ce riche cruel , dont les entrailles de bronze ne pouvoient être remuées par *Lazare* , *couché à sa porte* , *couvert d'ulcères*. M. F. ! Parlés ici , en vérité ! Si vos yeux sont éblouis par les titres & les trésors de cet homme , cet éblouissement passe-t-il jusqu'à votre ame ? Si quelque vil intérêt vous porte à lui donner des éloges , ne les prononcés-vous pas , avec

une honte intérieure ; ne les défavoués-vous pas en secret ? Si cet homme vient à perdre ses richesses , s'il tombe dans l'humiliation & le mépris , ne porte-t-il pas la peine que votre cœur lui avoit déjà , en quelque manière , infligée ? Oui , homme vicieux , homme dépravé , tu peux , par ton or , & par tes manœuvres , parvenir aux postes les plus distingués ; mais tu ne parviendras jamais à l'estime ; le cœur ne la vend pas ; les intrigues ne peuvent la lui arracher ; il ne la donne qu'à la vertu. Telle est la volonté du Créateur !

Et ce que je dis des richesses & des honneurs , appliqués-le à tout ce qui peut le plus en imposer. Cet homme se distingue par une mémoire prodigieuse , une imagination brillante , des lumières en tout genre ; mais il n'est pas vrai dans ses discours , il n'est pas fidelle à ses promesses ; en un mot , il n'a pas la probité de l'ame. Qu'arrive-t-il , M. F ? Les charmes de son esprit vous éblouissent ; vous applaudissés aux brillantes productions de son génie ; vous en parlés , peut-être , avec enthousiasme ; mais votre cœur , ce cœur , le siège de l'affection & de l'estime , lui accorde-t-il l'une & l'autre ? Ou plutôt , ne se soulève-t-il pas contre lui , à la pensée de sa conduite morale ? Le mépris ne s'y élève-t-il pas

pas même , en proportion des talens & des lumières qui contrastent avec ses mœurs ? Et quand est-ce que vous lui accorderés cette estime & cette affection , plus désirables que toutes les louanges prodiguées à l'esprit & au génie ? Quand ?..... La vertu en décidera.

Je remarque , enfin , M. F. , que le tems change , affoiblit , éteint tous nos autres penchans ; mais je ne vois pas qu'il détruise jamais celui dont nous parlons ; je vois , au contraire , qu'il est vivant dans le cœur , quand tous les autres s'éteignent , pour ainsi dire , au-dedans de lui. Vieillards , qui de bonne heure aimâtes & cultivâtes la vertu , les années lui ont-elles fait perdre , à vos yeux , de ses charmes & de ses attraits ? Ou plutôt , votre penchant pour elle ne semble-t-il pas tirer de nouvelles forces du dépérissement même de votre corps?... M. F. ! Placez-vous , les uns & les autres , par la pensée , sur les bords du tombeau. Elle est prête à tomber , cette *maison d'argile* , où votre ame *habite comme dans une tente* ; ses piliers s'ébranlent ; ses cordages se délient ; *il n'y a plus qu'un pas entre vous & la mort*. Je vous le demande. Qu'est-ce qui embellira , à vos yeux , l'histoire de votre vie ? La vertu. Qu'est-ce que vous excepterés de ce cri de la nature ,

*vanité des vanités ? La vertu. Qu'est-ce que vous recommanderés , par-dessus tout , à vos enfans ? La vertu. Qu'est-ce qui ôtera , pour vous , à la mort , son aiguillon ? La vertu. Qu'est-ce qui fera que vous oserés fixer Dieu , le ciel , l'éternité ? Vos vertus. Qu'est-ce que le Public louera , en vous , après votre mort ? Vos vertus. Qu'est-ce qui fera que votre mémoire fera en bénédiction ? Vos vertus. Qu'est-ce qui fera un titre , une recommandation pour vos enfans , après vous ? Vos vertus ! Vos vertus !.... Ah , Chrétiens ! Vos derniers soupirs feront donc encore des hommages à la vertu ! Les hommes l'honoreront donc , encore , en vous , au-delà même de votre trépas ! Quel sentiment que celui qui nous attache à elle ! Quelle vigueur , quelle constance , quelle immutabilité ! Que *Salomon* étoit bien fondé à dire ; *voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait l'homme droit !**

Concluons , M. F. Qu'est-ce que ce sentiment d'amour & d'estime pour la vertu , qui vit dans tous les cœurs , qui est si pur , si désintéressé , si permanent , si ineffaçable ? O homme ! *L'Eternel te déclare ainsi ce qui est bon. Veux-tu apprendre ce que ton Créateur demande de toi ? Ne monte pas dans les cieux ; ne descends pas dans les abymes ; non , ne fors pas de toi-même ; consulte ce sentiment que*

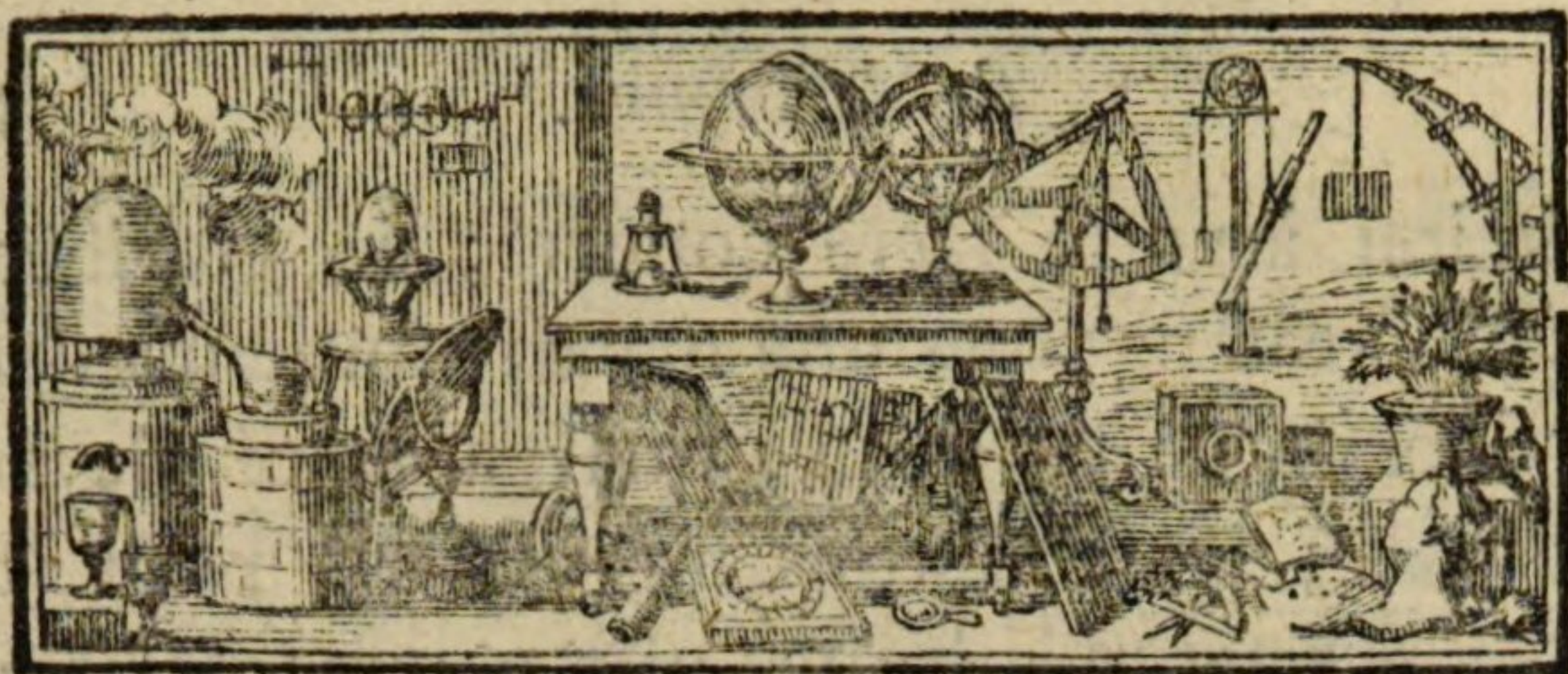
tu trouves dans ton propre cœur; suis cette lumière qui brille au fond de ton ame. Ce sentiment, c'est le ressort sacré de ta conduite; cette lumière, c'est le flambeau dont Dieu éclaire ta marche. Que dis-je, M. F. ! Les grandes vues de Dieu sur l'homme se développent, ici, à mes regards. Je vois dans ce sentiment & cette lumière, comme une portion de cet amour parfait de la vertu, qui constitue ta Sainteté, Etre adorable, sage & puissant Créateur de toutes choses ! J'y découvre un rayon de cette lumière qui te dirige dans tes projets, dans tes volontés, dans toutes tes œuvres ! J'y découvre le principe divin de cette *pureté, sans laquelle on ne peut te voir*, ô mon Dieu ! J'y découvre le germe céleste de cette perfection à laquelle ton Evangile nous fait aspirer ; germe précieux, qui, se développant de jour en jour, nous rapproche des Anges, du *premier né* d'entre les créatures, de Toi-même, Etre *parfait en Sainteté* ! Ah, quand je considère l'homme sous ce point de vue, qu'il me paroît grand ! Qu'il me paroît vraiment *couronné d'honneur & de gloire* !

Chrétiens ! Cédons à ce souffle céleste. Que cette inspiration divine n'agite pas inutilement notre cœur. Cultivons ce germe précieux de sainteté, de perfection, d'éternelle félicité.

Donnons à notre cœur ces vertus qu'il aime, qu'il nous demande, pour lesquelles il nous crie que nous sommes faits. Donnons-lui cette probité scrupuleuse, qui redoute, plus que rien au monde, le supplice d'un remords; cette droiture inflexible, qui n'écoute jamais que la voix du devoir; cette noble candeur, qui ne connoît la dissimulation, la flatterie, le mensonge, que par l'horreur que ces vices lui inspirent; cette charité tendre, généreuse, délicate, qui va à la poursuite du bien, qui le fait toujours avec les égards & le respect dûs aux malheureux; cette piété éclairée & sage, qui met Dieu dans le cœur, & porte à toutes les œuvres auxquelles on fait *qu'il prend plaisir*. Voilà, M. F., voilà ce qu'il faut nous étudier à donner à notre cœur. Voilà comment il faut répondre au vœu de la nature, aux intentions de notre Créateur. Voilà comment il faut entrer dans la marche universelle des Êtres vers le but que la Sagesse suprême leur a marqué. Ainsi, vous, Cieux, & toi, Terre, vous raconterés la gloire de l'Architecte éternel qui vous forma; vous publierez ses louanges, par votre ordre invariable, votre éclat toujours brillant, vos influences toujours bienfaisantes ! Mais votre éloquent silence ne fera pas le seul hommage qu'il recevra des êtres sortis de ses mains ; je me

joindrai à votre sacré concert ; je glorifierai mon Créateur , par une marche soutenue dans le chemin de la vertu , qu'il a tracé devant mes pas ; je ferai tous mes efforts pour ne m'en écarter ni à droite , ni à gauche. Je broncherai , fans doute ; mais il me soutiendra. J'aurai des foibleſſes , fans doute ; mais il les supportera , il les pardonnera. Il verra l'homme dans mes foibleſſes ; il verra l'Ange dans mes efforts. Mes vertus feront ainſi , & le panégyrique de mon Créateur , & mes titres , ma préparation à l'immortalité bienheureuſe. Amen ! Amen !





III. SERMON

Sur ces paroles de

L'ECCLÉSIASTE, CHAP. VII. v. 29.

*Voici ce que j'ai trouvé ; c'est que Dieu a fait
l'homme droit.*



HOMMES de bien ! Hommes intègres & craignant Dieu ! Quand nous vous disions que le Créateur a fait entrer la vertu dans notre constitution , qu'il l'a mêlée à notre nature ; qu'un sentiment d'amour & d'estime nous attache à elle ; que ce sentiment est pur , désintéressé , indestructible ; qu'est-ce qui se passoit au-dedans de vous ? Ah , sans doute , vous souscriviés , intérieurement , à nos assertions ; vous sentiés que nous vous parlions le langage même de votre cœur. Mais , quand nous vous disions , que l'amour de la vertu se trouve

au-dedans de tous les hommes , ne penfiés-vous pas à tant de pécheurs , pour qui ce penchant paroît absolument étranger ? Ne di- fiés-vous point en vous-mêmes “ Où font , dans „ ces hommes-là , ces caractères frappans d’une „ droiture originelle ? Où est cet instinct , „ cette estime , cet amour de la vertu ? Où „ est ce sentiment qui attache à elle ?... “ Où est ce sentiment qui attache à elle ? Hom- mes de bien ! Dans le cœur du pécheur même. Nous allons le mettre sous vos yeux ce cœur ; nous allons vous montrer , comment le pen- chant pour la vertu vit au-dedans du pécheur ; comment il le presse , il le poursuit , il le travaille , pour le ramener dans le sentier de la vertu. Nous allons vous montrer que , si sa conduite calomnie le Créateur , en faisant penser qu’il l’a formé pour le vice , son cœur , oui , son cœur refute cette calomnie , & le force de souscrire à cette parole du Sage , *Dieu a fait l’homme droit*. Mais , qui suis-je , ô mon Dieu , pour défendre ainsi les droits de ta Sainteté & de ta Sagesse ! Ah , qu’un rayon de ta lumière éclaire les foibles yeux de mon entendement ! Aide-moi à décou- vrir & à montrer l’empreinte sacrée de ta main divine , & les marques respectables de tes volontés sur l’homme. Que le pécheur se dise à lui-même „ Voilà le doigt de Dieu !

„ Oui , je suis fait pour la vertu ; je vais me
„ consacrer à elle. “ Ames justes , cœurs hon-
nêtes & bons ! Délices , gloire de l'humanité !
Nous plaidons la cause de la vertu ; c'est la
vôtre ; nous défendons ce qui fait les dou-
ceurs , le charme de votre vie. Suivés - nous
dans cet intéressant sujet , & affermissés vos
pas dans les sentiers de la justice. Amen !

Je donne le nom de *pécheur* , à tout homme
qui , le sachant & le voulant , a enfreint les
loix sacrées de la Raison & de la Religion ,
qui nous ordonnent , l'une & l'autre , de *vi-
vre , dans ce présent siècle , selon la tempérance ,
la justice , & la piété* ; & je dis d'un tel homme ,
que l'amour & l'estime de la vertu se sou-
tiennent encore dans son cœur , quoique ,
par sa conduite , il lui soit infidelle.

Je ne parlerai point , ici , de l'effort qu'il
a fallu se faire pour se résoudre à cette infidélité ;
de cet instinct secret qui a défendu les droits
de la vertu , & protesté contre l'usurpation
du vice. Je supposerai que cette première vio-
lence a été faite à la nature ; que le pécheur
s'est , enfin , traîné , péniblement , vers le but
qu'il s'étoit proposé ; & c'est dans cette situa-
tion que j'examine , si le penchant pour la
vertu ne vit plus dans son ame.

I°. Il vous paroitra mort ce penchant , M. F. ,
si vous regardés ce pécheur , dans ces mo-

mens de trouble & d'ivresse , où il est jeté hors de lui-même ; mais laissés , laissés calmer cet orage ; attendés que cet homme soit rendu à lui-même , qu'il porte d'attentifs regards sur sa conduite ; alors , demandés-lui , s'il se dit intérieurement : „ Ce que j'ai fait , est bien ; „ je l'approuve & je l'aime. “ Ah , s'il est sincère , il vous répondra , qu'il y a quelque chose , en lui , qui plaide contre lui-même ; qu'il entend , malgré lui , cet avocat intérieur ; que tout ce dont il peut venir à bout , c'est de s'étourdir , en se jetant dans le tumulte du monde & dans la dissipation. Il n'est donc pas bien avec lui-même ; il ne se voit donc pas avec plaisir ; il n'est donc pas content de ce qu'il découvre au - dedans de lui. Et à vous , M. F. , que vous offre ce premier coup d'œil sur ce pécheur ? La haine toujours subsistante du vice ; l'amour indestructible de la vertu.

Voyés-les encore , dans la conduite de ce pécheur vis-à-vis des autres hommes. Observés comment il cherche à leur cacher ce qu'il est ; comment il compose son extérieur ; comment il étudie ses gestes , ses mouvemens , ses paroles ; comment il n'est tranquille que lorsqu'il est sûr de s'être bien dérobé à leurs regards. Que dis - je , il est tranquille ! Les ténèbres les plus profondes couvrent - elles ses

œuvres ? Cette idée seule „ Que penseroient „ les hommes , s'ils perçoient dans les secrets „ de mon ame ? “ Cette idée seule l'inquiète & l'attriste ; il éprouve une partie de cette honte dont il feroit couvert , si l'on venoit à le connoître ; son imagination lui peint ce mépris des hommes , auquel il n'échappe que par leur ignorance ; il se voit comme il verroit un homme qu'il fauroit être dans son cas ; & , sentant que cet homme feroit l'objet de son indignation & de son mépris , cette indignation , ce mépris se tournent contre lui-même. Triste , mais véritable situation du pécheur ! Vous ne l'expliquerez jamais , M. F. , si vous supposés que le penchant pour la vertu ne vit plus dans son ame.

II°. Mais considérons le pécheur arrivé à ses fins par le crime , & jouissant du fruit de ses iniquités. Un dépôt avoit été confié à cet homme ; il l'a retenu injustement ; & , à cet égard , il est à l'abri de tout soupçon , de toute recherche. Croyés-vous , M. F. , qu'il goûte , réellement , la manière dont il a acquis ce dépôt ? Croyés-vous qu'il aime à fixer ces mains injustes qui se le sont approprié ? Non ; ce n'est pas ainsi , ô homme , que t'a fait ton Créateur ! Voici , voici ce qui est dans ta nature ! Lorsque , par un vil intérêt , on s'est porté à des actions mauvaises , on ne

peut pas plus approuver ces actions, en elles-mêmes, qu'on ne peut favoriser des remèdes désagréables au palais, quoique l'intérêt de la fanté ait déterminé à les prendre. Pourquoi cela, M. F.? Parce que l'ame a ses goûts naturels, qu'on peut affoiblir, mais qu'on ne peut détruire; & ces goûts, ce sont ceux de l'honnêteté, de la justice, de la vertu; ils sont de l'essence de l'ame; elle les tient du Créateur.

Cela est si vrai que je dis, avec une pleine assurance, qu'on ne me montrera aucun homme, qui, parvenu à ses fins par le crime, n'eût préféré d'y parvenir par la droiture & l'intégrité. Répondés, Pécheurs! Vous avés supplanté un héritier légitime; & comment? Par de lâches flatteries, par d'indignes bassesses, par d'infâmes manœuvres, en un mot, par des moyens que la vertu reprouve. Le voilà entre vos mains cet or que votre œil, *plein d'avarice*, dévorait en secret. Eh bien; vous applaudissés-vous, vous considérés-vous avec complaisance, quand vous venés de parcourir, de la pensée, le chemin tortueux de vos obliquités? Vous plaifés-vous à retourner, en esprit, dans ces noirs souterrains que votre main coupable creusoit en silence? Le plaisir que vous donnent ces richesses iniques est-il sans mélange d'amertume? L'idée des moyens

ne corrompt - elle point les douceurs de la possession ? Votre cœur goûte-t-il tellement ces moyens, que vous ne feriez pas plus satisfait, si vous pouviez vous dire, en fixant cet or „ Je le dois à un travail honnête, à „ des droits incontestables de parenté ? “ M. F. ! N'entendés-vous pas la réponse de ce cœur ? Ne le voyés-vous pas marquer, par un profond soupir, que le parti de la vertu est celui qu'il eût préféré à tout autre ?

III°. Mais plaçons le pécheur en présence de l'homme de bien. Comptés, M. F., les hommages qu'il va rendre à la vertu ; & cependant j'abrège.

Vous reposant sur les liaisons du sang, sur les recommandations, ou sur quelqu'un de ces autres moyens tout-puissans sur les âmes vulgaires, vous attendiés de cet homme de bien une faveur ; vous la sollicitiés avec instance ; mais, comme il y avoit de l'injustice dans votre demande, & qu'il y en auroit eu à vous l'accorder, cet homme de bien a été inflexible ; il n'a écouté que la voix impérieuse du devoir. Comment paroît-il à vos yeux ? La passion murmure, sans doute ; l'amour-propre est irrité ; mais, avoués-le ; la majesté de cette vertu inébranlable vous subjugué ; elle force, intérieurement, votre admiration & vos éloges. Premier hommage

que le pécheur rend à la vertu ; première preuve de l'estime qu'il a pour elle dans son cœur.

Le pécheur se voit-il sous les regards d'un homme de bien ? Inquiet, embarrassé, il rougit, il baisse les yeux ; sa contenance décèle l'avilissement où le réduit la comparaison qu'il est forcé de faire. Qu'il se sent petit, en présence de la vertu ! Combien elle le rend timide & craintif ! La vue d'un homme de bien est, souvent, un frein à des passions qui sembloient n'en point connoître. Hommes hardis dans le crime ! Combien de fois ne pûtes - vous soutenir la censure muette d'un front vertueux ? Combien de fois ne restâtes-vous pas comme immobiles, en présence de la vertu ? Combien de fois ne glaça - t - elle pas cette langue impure, qui alloit proférer des paroles déshonnêtes, des maximes de libertinage, des leçons d'impiété ? Second hommage que le pécheur rend à la vertu ; seconde preuve de l'estime qu'il a pour elle dans son cœur.

Le pécheur s'est-il attiré quelque disgrâce par ses vices ? *Mange-t-il le fruit amer de ses œuvres ?* Quelque pesante que soit sur son cœur cette disgrâce ; quelque oppressé qu'il en soit, il ne peut se résoudre à confier à d'autres son chagrin ; l'aveu lui est plus péni-

ble que le chagrin même. Ah, s'il devoit ses malheurs à la justice, à l'honnêteté, à la vertu, il parleroit avec assurance, parce qu'il sent tout l'intérêt qu'ajoute l'estime de la vertu à la compassion naturelle. Mais, enfin, se détermine-t-il à rompre le silence? A qui s'adressera-t-il? A d'autres pécheurs? Non; à vous, homme de bien! Vous seul lui paroîtrez digne de sa confiance. C'est à vous seul qu'il découvrira les misères de son ame. C'est à vos mains vertueuses qu'il laissera toucher ses plaies. Si ses malheurs sont de nature à ne permettre que des paroles de consolation, il ne sera soulagé que par celles qui sortiront d'une bouche honnête; il ne comptera que sur des prières qui partent *d'un cœur pur & sans tache devant Dieu*. Troisième hommage que le pécheur rend à la vertu; troisième preuve de l'estime qu'il a pour elle dans son cœur.

Loués un homme de bien, en présence d'un pécheur; si ce pécheur ne peut se cacher que ces louanges sont méritées, il y souscrit, mais en rougissant; & pourquoi? Parce qu'il sent bien qu'en prononçant ces louanges, il dicte sa propre condamnation; il signe, lui-même, sa honte. --- Et si un homme de bien, trompé par les apparences, donne des éloges à ce pécheur, sur des ver-

tus qu'il n'a pas, que se passe-t-il au dedans de ce pécheur ? Peut-être s'applaudit-il d'en avoir imposé ; peut-être feint-il de mériter ces éloges ; mais il y a, en lui, quelque chose qui le travaille en secret. Oui, M. F ! Une louange qui porte à faux, pène autant le cœur qui la repousse, que le reproche même du crime ; la Conscience crie „ Que n'as-tu mérité cet éloge ! “. Quatrième hommage que le pécheur rend à la vertu ; quatrième preuve de l'estime qu'il a pour elle dans son cœur.

Que je parle à cet homme (quelque dépravé qu'il puisse être) que je parle à cet homme d'un infortuné, & que je l'invite à lui tendre une main secourable ; peut-être fera-t-il froid, insensible, tant que je ne lui peindrai que la situation malheureuse de celui en faveur de qui je voudrois le toucher ; mais, si j'ajoute que cet infortuné ne doit sa misère qu'à la probité la plus délicate, qu'à une ame grande, qui a moins redouté l'indigence que le remords ; si je dis, que cet homme, dans des jours plus heureux, ne se plaisoit qu'à faire du bien ; en un mot, si je dis, que c'est la vertu dans la souffrance, qui s'y soutient avec dignité ; à ce spectacle, il s'attendrira sur le sort de cet homme ; il fera, pour la vertu, ce qu'il eût, peut-être,

refusé à la seule misère. Nouvel hommage que le pécheur rend à la vertu ; nouvelle preuve de l'estime qu'il a pour elle dans son cœur.

IV^o. Mais , citons le pécheur à son propre tribunal ; & vous , M. F. , voyés-le se jugeant lui-même. Mère de famille ! Vous qui semblés avoir ignoré , que la vertu est le premier des attraits , comme elle est le plus précieux de tous les biens ! Vous qui avés tourné à votre perte les avantages de la nature ! Quand vous parlés à cette jeune personne qui tient de vous l'existence , que lui recommandés-vous ? Est-ce l'immodestie , l'indécence , les propos deshonnêtes , l'amour effréné des plaisirs , ces passions déréglées , dont vous lui avés donné l'exemple ? Est-ce là ce que votre cœur désire en elle ? Est-ce là ce qui la rendroit estimable à vos yeux ? Est-ce-là ce qui vous feroit bénir le ciel de vous l'avoir donnée ? Ou plutôt , n'est-ce pas le spectacle des qualités , des vertus opposées à ces vices , que vous désirés sincèrement qu'elle offre à vos regards ? Je laisse à votre cœur à me répondre. --- Et vous , Père de famille , qui avés à vous reprocher , ou des malversations , ou des infidélités , ou des excès de débauche ; parlés , ici , en vérité ! Vou-
driés-vous que votre fils vous ressemblât ? Lui
dirés-

dirés-vous jamais , en lui montrant un jeune homme de mœurs dépravées , „ Voilà ton modèle ; ne le perds jamais de vue ! “ Tracés , père coupable , tracés , ici , à votre enfant , des maximes de conduite ; & tirés - les , ces maximes , du fond de votre cœur ; oui , du fond de votre cœur. Qu'il dicte ! Qu'il prononce ! „ O mon fils , foyés vrai dans vos discours , fidelle à vos promesses , généreux dans vos procédés , modéré dans vos plaisirs... “ Pécheur ! Est - ce bien toi qui tiens ce langage ? Est - ce bien toi qui dictes ces leçons de sagesse ? Oui , c'est toi ; mais c'est toi , dans un moment sérieux & tranquille , dans un moment de Raison ; c'est toi , laissant éclater les vrais sentimens de la nature ; c'est toi , rendant à la vertu l'hommage que ta conduite lui refuse !

V^o. Mais , puisqu'il est dans un moment tranquille , présentons à ce pécheur le tableau de sa vie. Je suppose qu'il n'en est point qui ne soit mêlée de quelques bonnes œuvres. Je lui rappelle donc , d'abord , ces jours où il éclaira cet homme de ses conseils ; où il tira cet autre de la détresse ; où il versa du baume sur les plaies de ce malade ; où il sécha les larmes de cet orphelin ; où il rendit à Dieu ses hommages. Oh que ce spectacle l'intéresse ! Est-il une seule de ces actions qu'il voulût

retrancher de sa vie ? En est-il une seule que son cœur désavoue ? Ou plutôt , ne voudroit-il pas voir sa carrière couverte de ces œuvres , entassées les unes sur les autres ? Est-il un plaisir qu'il comparât à celui que cette vue feroit naître dans son ame ? --- Mais , faisons succéder les œuvres de ténèbres , à ces œuvres de lumière. Contemplés , pécheurs , contemplés ces jours où vos mains injustes ravirent le bien d'autrui ; où votre langue méchante flétrit la réputation de votre prochain ; où votre brutale sensualité séduisit l'innocence ; où vous exécutâtes un lâche projet de vengeance ; où vous vous livrâtes à de honteux excès de débauche. Vous détournés les yeux ! Vous ne pouvez fixer ces œuvres d'iniquité ; vous voudriés anéantir jusqu'au souvenir qui vous en reste ! Quoi donc ! N'est-ce pas , par là , que vous satisfîtes cette ardente cupidité , ce prétendu honneur , cette soif des plaisirs sensuels ? N'est-ce pas par là... Effacés , effacés ! dit le cœur ; *périssent ces jours* où ces iniquités furent commises ! *Qu'ils ne soient point éclairés de la lumière !* Ils ne m'offrent que honte , qu'avilissement , que remords !... Voix énergique & pressante de la nature ! O sagesse , ô vertu ! L'homme peut résister à tes inspirations ; il ne peut t'anéantir dans son ame ! Il peut enfreindre tes loix par ses œu-

vres ; son cœur ne t'est jamais absolument infidelle !

Et voilà, M. F., voilà ce qui me fait dire, avec l'Ecclésiaste, *Dieu a fait l'homme droit.* Voilà ce que vous concluez, sans doute ; avec nous, de ce penchant pour la vertu, si vivant & si fort dans le cœur de l'homme de bien ; si permanent, si indestructible dans celui du pécheur même. Ah, malheur à l'homme qui ne répond pas aux vœux de son Créateur ! Quelle existence que la sienne ! Vivre dans une contradiction perpétuelle entre ses actions & ses sentimens ; faire ce que l'on condamne ; éviter ce que l'on approuve ; s'efforcer sans cesse d'écraser ce germe divin de droiture placé dans le cœur, d'étouffer ce feu sacré qu'y a déposé la main du Créateur ; entendre malgré soi, le cri de la nature, & lui dire
„ O nature, c'est en vain que tu parles ! “ S'enfuir, s'éviter soi-même, parce qu'on craint ses propres regards ; être terrassé par le coup d'œil d'un homme de bien ; ne pouvoir, ni te contempler, ô mon Dieu, avec délices, ni te parler avec confiance, parce que l'on sent qu'on n'est pas ce que tu demandes que soit l'homme ; parce qu'on se sent repoussé de toi par le remords ! Quelle existence ! Ah, je ne suis point étonné de cet ennui, de ce dégoût, de ce malaise, de cette pesanteur d'ame,

de cette mélancolie intérieure, de tant de misères qui s'attachent à *celui qui fait le mal*. O homme ! serois-tu heureux, malgré ton Créateur ? Serois-tu heureux, tandis que ta vie est une résistance au vœu de la nature, aux inspirations de ton cœur, au cri de ta conscience, &, par là même, aux volontés de ton Dieu ? Quel bouleversement dans l'Univers, si l'astre du jour s'écarteroit de la route que lui traça le Tout-puissant ! Et quand l'homme, que *Dieu a fait droit*, s'écarte du sentier qu'il a tracé devant ses pas, que doit-il attendre ? La confusion, le désordre & la misère.

Ah, fortés, fortés, pécheurs, de cet état contre nature ; cherchez le bonheur où Dieu lui-même l'a placé ; cherchez-le dans la vertu ; il n'est que là ! *Considérez l'homme intègre ; faites attention à l'homme droit*, à celui qui est tel que son Créateur le demande. Voyés la tranquillité de son ame, la paix solide & constante qui y règne. Voyés la satisfaction avec laquelle il se replie sur lui-même, parce que tout est dans l'ordre au-dedans de lui. Voyés-le *marchant en assurance* parmi les hommes, parce qu'il *marche en intégrité*. Voyés la douce émotion, le délicieux attendrissement de son cœur, lorsqu'il fait le bien, ou qu'il le voit faire. Voyés-le communiquant

son contentement à ceux qui l'approchent. Voyés comment le souvenir du passé embellit, pour lui, le présent, & perpétue ses plaisirs. Voyés-le fixant ses regards sur l'Auteur de son existence; se délectant à s'entretenir avec le Dieu de son cœur, le *mettant toujours à sa droite*, afin de n'être point ébranlé. Voyés-le, à la fin de sa carrière, disant à son Créateur „ Je me suis étudié, ô mon Dieu, à être „ ce que ma raison, ma conscience, ta Parole, „ m'ont appris ce que je devois être. Si, par „ une suite de la foiblesse humaine, je me suis „ quelquefois écarté du chemin que tu as tracé „ devant moi, je n'ai pas tardé à y rentrer; „ mon cœur a toujours été ami de la vertu; „ & c'est au cœur que ta Bonté regarde. Ce „ n'est qu'auprès de Toi que mes désirs de „ sainteté seront pleinement satisfaits; ce n'est „ que dans le ciel que j'achèverai l'ouvrage „ de ma sanctification, ébauché sur la terre! „ Ainsi parle l'homme de bien, à sa dernière heure; & il s'endort paisiblement entre les bras de son Dieu. Tombe, avec confiance, entre ses mains paternelles, ame juste, ame vertueuse! Tu es scélée de son sçeau! Tu portes, avec toi, tes titres sur le ciel! Tu as la livrée des enfans de Dieu!... O heureuse, heureuse destinée de la vertu! Vivons pour elle, vivons pour elle, Mes très-chers Frères,

54 *Sur la droiture originelle de l'Homme.*

puisque Dieu nous a fait pour elle. Que chacun de nos jours soit marqué par quelque acte de piété, de bonté, de justice, de charité, de miséricorde. Accumulons bonnes œuvres sur bonnes œuvres. Lorsqu'il est question de ce précieux trésor de vertus qui *plaisent* tant à notre Dieu, qui doivent nous suivre devant Lui, ne disons jamais, *c'est assés!* Sublime ambition! M. F.! Nous aimons à croire que vous en êtes actuellement animés. Elevons donc, tous ensemble, nos cœurs & nos mains vers *l'Auteur de tout don parfait*. Aide-nous, grand Dieu, aide-nous à aller où tu nous appelles! Conduis - nous, comme par la main, au grand but de notre existence! Que ton idée, toujours présente à notre esprit, que ta grâce toute puissante, nous soutienne & nous fortifie! Et que ta Bonté, ton immense Bonté, daigne couronner, un jour, nos efforts d'une immortalité bienheureuse! Ainsi soit-il!



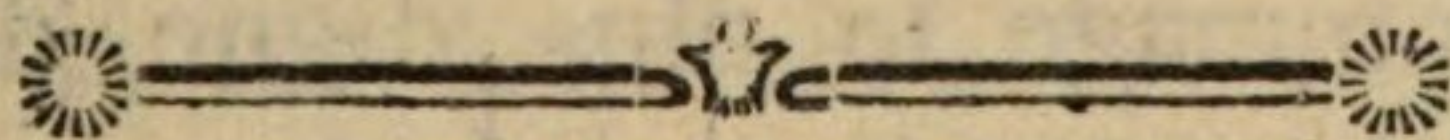


S E R M O N

Sur ces paroles du

PSEAUME CXXXVII. v. 5 & 6.

Si je t'oublie , Jérusalem , que ma droite s'oublie elle-même ; que ma langue s'attache à mon palais , si je ne me souviens de toi ! ()*



M E S F R E R E S !

DANS ce jour solennel , les premiers mouvemens de nos cœurs se sont portés vers le grand Auteur de notre délivrance , *l'Eternel* , qui se montra , d'une manière éclatante , *notre bouclier & notre forteresse*. Nos Temples ont d'abord retenti , en son honneur , de nos ac-

(*) Ce Sermon fut prononcé , à Genève , le jour de l'Escalade ; fête qui a été supprimée.

tions de grâces & de nos louanges. Maintenant, si, du Souverain Arbitre des événemens, nous descendons aux causes secondes, qu'est-ce que cette Solemnité rappelle à notre esprit? De zélés citoyens, qui devinrent, entre les mains de Dieu, les instrumens de notre délivrance. Généreux défenseurs de notre chère patrie, qu'il est doux d'arrêter sur vous nos regards! Ah, nous serions indignes de vos bienfaits, si nous pouvions penser à vous, sans émotion, sans attendrissement, sans donner les plus grands éloges à vos vertus patriotiques! Mais est-ce là tout ce que doit produire le souvenir de nos bienfaiteurs? M. F! L'imitation du bel exemple qu'ils nous ont donné, d'un ardent amour pour la patrie, voilà l'hommage le plus digne d'eux. C'est aussi pour vous animer à le leur rendre, que nous allons vous entretenir de l'amour de la patrie. Les paroles de notre Texte nous y invitent; elles sont le touchant effor d'un cœur vraiment patriote! *Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi!* Nous perdrons de vue celui qui prononça ces belles paroles, pour ne nous occuper que de nous-mêmes..... L'amour de la patrie! Quel intéressant sujet! L'amour de la patrie! Puissions-nous, ou le réveiller, ou le fortifier dans vos âmes! Ainsi soit-il!

I°. Qu'est-ce que l'amour de la patrie? Il entre, d'abord, dans l'amour de la patrie un sentiment qui nous attache à la Société dans laquelle nous sommes nés, qui nous intéresse & nous lie à tous ceux qui en sont membres. Ce sentiment nous le tenons de la nature; un instinct secret presse notre cœur vers les lieux qui nous ont vû naître; l'habitude, l'éducation, mille circonstances nourrissent cet instinct, & lui donnent, souvent, une telle force, que rien n'est capable de le détruire. Tous les jours on voit des hommes, nés sous le ciel le moins favorable, dans les sociétés les moins attrayantes, soupirer après le lieu de leur naissance, & ne se voir heureux qu'au moment qui les rendra à leur patrie. Mais, si, dans de tels hommes, cet instinct est si pressant & si fort, quel ne doit-il pas être, lorsque tout aide la nature à lui donner de l'énergie & de la vigueur? Ici, vous me prévenés, sans doute, M. F.! Vous sentés que j'ai en vue le séjour où la Providence nous a fait naître. Quelle patrie que la nôtre! Quelle réunion d'avantages précieux! Heureuse situation; campagnes riantes; protection assurée au commerce, aux arts & aux sciences; liberté, précieuse liberté temporelle & spirituelle; indépendance de l'Etat; magistrats du choix du peuple; alliances honora-

bles & utiles ; établissemens en tout genre pour l'éducation de la jeunesse, & qu'il ne tient qu'à nous de perfectionner ; aziles dans les vicissitudes de la vie ; Religion pure, sans superstitions, sans traditions humaines, sans tyrannie sur les consciences ! .. Mais, que fais-je, ô mon Dieu ! Qui pourroit compter toutes tes faveurs ? *Qu'y avoit-il à faire à ta vigne que tu ne lui ayes fait ?* Ah, s'il étoit quelqu'un, parmi nous, sans attachement pour la Patrie, qui ne se croiroit fondé à dire, que la nature lui a refusé un cœur ?

II°. Mais, quelque vif que puisse être cet instinct, ce sentiment, dont nous venons de parler, il ne suffit pas pour faire le vrai patriote. En formant les Sociétés, quel a été le but du Créateur ? Il a voulu que les hommes travaillassent au bonheur les uns des autres. Il fait naître ceux qui les composent, avec des talens divers, afin que du concours réciproque des travaux particuliers résulte le bien général. En conséquence de ces sages vues du Créateur, & de l'accord tacite que chaque membre de la société fait avec elle, personne n'a le droit d'être oisif ; le devoir de chacun est de se demander à lui-même „ En „ quoi puis-je être utile à ma patrie ? “ Entrons, M. F., dans quelques détails.

Les circonstances dans lesquelles vous êtes

placé, vous appellent-elles à une vocation qui ne tient pas aux affaires publiques ? Vous aimez la patrie, si cette vocation est honnête ; si vous la remplissez avec probité ; si votre intérêt particulier ne préjudicie jamais à l'intérêt général. C'est là tout ce que la patrie a droit de vous demander, à cet égard.

La naissance, la fortune, &, sur-tout, des talens que vous ne vous exagérés point à vous-mêmes, vous appellent-ils à des emplois publics ? Vous aimez la patrie, si vous bénissez Dieu des services qu'il vous a mis en état de rendre à cette patrie ; si vous mettez votre gloire, non pas à obtenir ces emplois, mais à les exercer dignement.

Vous aimez la patrie, si, la faveur ou la brigue vous ayant éloigné d'un emploi auquel le mérite & la vertu vous nommoient, vous n'en êtes affligé que parce que vos bonnes intentions deviennent inutiles à vos concitoyens ; si ces intentions subsistent malgré les refus ; si ces refus mêmes ne font que vous exciter à une généreuse persévérance, pour qu'il vous soit, enfin, permis d'être utile à votre patrie. C'est là la sublime vengeance du vrai patriote !

Vous aimez la patrie, si, parvenu aux emplois, l'intérêt de l'Etat fait votre grande occupation, vos premiers plaisirs ; si, lorsqu'il

en est question , vous n'avez plus d'affaires personnelles ; si vous suspendés vos récréations les plus innocentes ; j'ai presque dit , si vous oubliés que vous êtes homme.

Vous aimés la patrie , si , sentant que vos mains sont devenues trop foibles pour tenir les rênes que l'Etat ou l'Eglise vous ont confiées , vous les cédés à des mains plus habiles ; & si vos regrets ne portent pas sur les honneurs qu'il faut abandonner , mais sur le bien qu'il faut cesser de faire. C'est là le seul cas où le vrai patriote se retire des affaires publiques , & peut se permettre un repos que n'empoisonne point le remords.

M. F. , je ne puis tracer , ici , que les grands traits ; & , contraint d'abrégér , je dis , en général , que tout homme qui refuse à sa patrie les services qu'il pourroit lui rendre , est réprouvé par cette patrie , repoussé de son sein , ou n'y est réchauffé qu'à regret. Comment avoueroit-elle pour ses enfans , ces hommes désœuvrés , qui semblent s'être dit à eux-mêmes , qu'ils ne doivent rien à la Société ; qui n'écoutent que leur aise , leur moleste , leurs plaisirs ; qui ne servent qu'à établir le funeste empire du luxe , des frivolités , ces maladies des petites âmes ; ces hommes qui aspireroient aux emplois , s'ils ne donnoient que des distinctions , sans imposer aucun de

voir ; ces hommes qui. . . . Je m'arrête , ici , M. F. Qu'il feroit doux , dans le fujet que je traite , de n'avoir que des éloges à donner , & aucun reproche à faire !

III°. Ce n'est pas feulement par une vocation bien remplie que fe distingue le vrai patriote. Je ne parlerai point , ici , de la manière dont il s'acquitte de ce que les Loix ordonnent , & de ce qu'exigent les befoins de l'Etat. Ce font des vertus bien petites que celles qui fe réduifent à n'être pas injufte ; auffi , le vrai citoyen ne les appelle pas même des *vertus*. Son ame fe foulève , naturellement , contre toute violation des loix , tout monopole , toute fraude , toute diffimulation , par lesquelles on fe fouftrait à ce qu'on doit au trésor public. Oui , M. F. , toutes ces manœuvres criminelles font proscrites par ce cœur pour qui l'intérêt de l'Etat eft le premier des intérêts. Mais c'eft peu pour lui que de n'être pas injufte ; il faut à fon ame patriotique de véritables vertus ; ce font là fes befoins , fes plaifirs. Et combien d'occasions de fe fatisfaire ! Quel ressort actif & puiffant que l'amour de la patrie ! Que d'heures utilement employées ! Ce font des confeils donnés , des talens encouragés , une industrie foutenue , des différends terminés , des créanciers rendus traitables , des ennemis réconciliés ,

des chûtes de fortune prévenues, des jeunes gens ramenés au devoir, des orphelins qui trouvent un père, des infortunés qui trouvent un ami. Vrai patriote ! Ce sont là les œuvres dont tu te plais à remplir ta vie ! -- Ces tems arrivent-ils où l'on recueille les offrandes de la charité, pour soutenir les maisons qu'elle a élevées ? Vous ne le voyés point calculer ses aumônes d'après son luxe, ses passions, ses plaisirs, & ne livrer qu'avec peine une modique contribution qu'il n'ose pas refuser. Entrés chez lui, sages & généreux Collecteurs des aumônes ; vous serés reçus sans délais & avec joie ; vous n'en sortirés qu'avec la douce satisfaction que vous donne l'abondance des aumônes, & la manière noble dont elles ont été faites. M. F. ! Vouloir suivre un vrai patriote dans tout le bien qu'il fait, ce seroit supposer des bornes à une activité bienfaisante qui n'en connoît aucune. Traçons donc un autre trait, qui, dans les circonstances actuelles, entre si essentiellement dans son caractère, qu'il est impossible de le passer sous silence. (*)

IV°. La paix règne-t-elle dans la Société dont il est membre ? Le vrai Patriote la regarde comme un bien si précieux, qu'il écarte,

(*) Ce Sermon fut prononcé pendant les troubles de Genève.

avec soin, tout ce qui peut lui porter atteinte. Aperçoit-il quelque vice dans la Constitution politique ? S'il est convaincu que le bien de la patrie demande que sa manière de penser, à cet égard, soit connue, il l'expose avec modestie & prudence; il l'appuie des raisons dont il est frappé; il cherche à opérer les changemens qu'il croit nécessaires, par la voie légitime, honnête, & douce, de la persuasion; la seule dont il exigeroit qu'on se servît, à son égard; la seule, par conséquent, qui ne soit pas réprouvée par la raison & par la conscience.

Et si cette paix, qu'il chérit & qu'il respecte, est, malheureusement, troublée par des dissentimens, qui se sont élevés dans l'Etat, que fait le vrai patriote ? Il ne dissimule point sa manière de penser; il se fait même un devoir de déclarer, ouvertement, où il voit la vérité, la justice (Eh, sans cela, que deviendroient-elles ?) mais, en prenant leur défense, il joint à une noble franchise, une sage modération; il écoute, il pèse ce qui combat sa manière de penser, comme ce qui tend à l'y affermir; toujours prêt à se rendre à l'évidence; toujours disposé à de sages & équitables conciliations; toujours empressé à saisir ce qui, en maintenant l'indépendance de la patrie, tendra à lui assurer

une paix solide & durable; toujours, enfin, se conduisant de manière à pouvoir mettre son ame devant Dieu, & lui dire avec confiance; „ *Scrutateur des cœurs & des reins!* „ Ton œil respectable éclaire mes intentions & „ mes démarches; je ne craindrai point qu'elles „ soient manifestées, à la face des cieux „ & de la terre! “

V°. Il me tardoit, M. F., de fixer vos regards sur un grand intérêt, que doit toujours soutenir le vrai patriote; c'est celui de la Religion & des mœurs. Par la Religion, j'entens la Religion Chrétienne, prise dans l'Evangile même; cette Religion qui annonce un Dieu saint & juste, qui voit toutes nos œuvres, qui a *arrêté un jour* où il en fera la revue solennelle, & prononcera, ou un arrêt de condamnation, ou une sentence de grâce. Est-il nécessaire de vous dire de quelle importance une telle Religion est dans la Société? Connoissés-vous rien de plus propre à inspirer au Magistrat toutes les vertus de son état, que de lui montrer un tribunal, au dessus du sien, d'où sort cet ordre du Maître du Monde, *Rens compte de ton administration?* Connoissés-vous rien de plus propre à former un Pasteur *selon le cœur de Dieu*, que de lui faire entendre cette voix, „ *Pense à être trouvé recevable?* “ Connoissés-vous

fés-vous rien de plus propre à inspirer au négociant la droiture , à l'artisan la probité , au domestique la fidélité , que de les élever à un Dieu *qui amènera toutes choses en jugement* ? En un mot, connoissés-vous rien de plus propre qu'une telle Religion à faire régner les bonnes mœurs ? Et sans les bonnes mœurs , que deviennent les Etats les plus florissans ? Et, sans les bonnes mœurs , nous , M. F. , si foibles par nous - mêmes , d'où attendrons - nous notre force & notre prospérité ? Et , sans les bonnes mœurs , comment intéresseurons-nous à notre sort le Dieu dont *les yeux sont trop purs pour voir le mal* ? Hélas , Seigneur , nous nous brisons , en tombant , si ta main puissante cesse un instant de nous soutenir !.... Vous le sentites , sages Législateurs de cette République , quand vous liâtes la Religion à l'Etat ; quand vous la mêlâtes à sa constitution ; quand vous les enchaînâtes l'une à l'autre ! Remarqués-le bien , M. F. ! Nos premiers Législateurs ordonnèrent , „ que tout Bourgeois prêtât serment de „ professer & de maintenir la Sainte Réformation évangélique. “ — Ils voulurent que les Conseils-Généraux commençassent par l'*invocation du nom de Dieu* , par l'*intervention du serment* , par une *exhortation religieuse*. — Ils voulurent qu'il y eût , dans l'Etat , un

Corps spécialement chargé des intérêts de la Religion. -- Ils voulurent que , chaque jour , on pût nourrir & fortifier les sentimens de Religion , dans les temples du Seigneur. -- En un mot , ils ne négligerent rien pour faire des hommes religieux , convaincus qu'ils en feroient des hommes citoyens , & qu'empêcher la décadence de la Religion , c'étoit empêcher la décadence de la République. -- Que fait donc , parmi nous , le vrai patriote ? Il tient son ferment sur la profession & le maintien de la Religion. Il tient celui qu'il prête dans les élections qu'il est appelé à faire. Lui & *sa Maison servent l'Eternel* , dans le particulier & dans nos temples. La voit-il attaquer cette Religion , si nécessaire à la Société ? Son cœur patriote en gémit ; il croit voir miner lentement l'Etat ; il croit entendre les coups sourds de la fape ; il s'efforce d'arrêter le mal ; ses talens , ses lumières , ses exhortations se tournent contre ces désolans systèmes , qui , ôtant tout frein aux passions , livrent la Société à toutes les horreurs dont ces passions peuvent être la source fatale. . . . Citoyens de cet Etat ! N'oubliez jamais , que sa prospérité date du moment heureux où le flambeau de la Religion Chrétienne brilla , sans nuages , aux yeux de vos ancêtres ; & tremblés pour sa ruine , au moment funeste

où vous verrez que cette divine lumière commence à frapper inutilement les regards!...
Genève, Genève! La Religion, les mœurs!
 Voilà ta garde & ton boulevard!

Tels sont, M. F., les principaux traits qui caractérisent le vrai *patriote*. Est-il nécessaire de vous en faire l'éloge? Un tel homme ne vous paroît-il pas répondre aux sages vues du Créateur, quand il forma des êtres appelés à vivre en société, & capables de travailler au bonheur les uns des autres? Ne vous peignés-vous pas l'aïfance, les douceurs d'un travail dont l'amour de la patrie est l'ame & le ressort? Ne vous peignés-vous pas cette estime, cette considération, cette affection dont un tel homme est environné? Ne le voyés-vous pas favoriser, à longs traits, l'inexprimable plaisir de porter ses concitoyens dans son cœur, de rencontrer leurs regards affectueux, de recevoir des témoignages de leur attachement & de leur bienveillance? N'aimés-vous pas à vous le représenter cet homme, parvenu à la fin de sa carrière, & se disant à lui-même „ Je vais quitter cette Société où „ m'avoit placé mon Créateur. Je l'ai servie, „ autant que mes lumières, mes talens, mes facultés, mes forces ont pû me le permettre. „ Qu'il m'est doux de me rappeler ce que j'ai „ fait pour elle! Combien je voudrois avoir

„ plus fait encore ! Ma dernière volonté témoignera encore après moi les sentimens de mon ame. Mes forces s'éteignent, mais mon cœur s'élève encore vers le ciel.... “

Et il prie pour ses concitoyens ; & par ces vœux, il termine sa carrière. On accompagne, en soupirant, son convois funèbre ; sa mémoire est en bénédiction ; & il reçoit, du Père commun des hommes, la récompense de ses œuvres.

Quelle vie plus heureuse ! Quelle fin plus désirable ! Ah, sans doute, il n'est aucun de nous qui, dans ce moment, n'ambitionne l'une & l'autre ! Livrons-nous donc, M. F., à ce noble désir ! Cédons à cette généreuse ambition !

Magistrats ! Pères de la patrie !... Pères de la patrie ! J'ai tout dit, en vous donnant ce titre auguste ! Puissiez-vous le graver dans nos cœurs, en remplissant les grands devoirs qu'il vous impose !

Pasteurs, mes très-honorés Collègues ! Quelle Vocation que la nôtre ! Que de services, en tout genre, elle nous met à même de rendre à nos Concitoyens ; que d'occasions elle nous fournit de leur être utiles ! Ah, s'il est possible, n'en laissons échapper aucune ! Et puisque la Religion & les mœurs sont la base de cet Etat, ne négligeons rien pour

que notre *Jérusalem* soit une *ville de justice*, une *cité fidelle*; pour que nous foyons un peuple *particulièrement adonné aux bonnes œuvres*, un peuple dont *l'Eternel* soit le *Dieu*.

Pères & mères ! Formés vos enfans pour la patrie. Que leur bouche en bégaye, pour ainsi dire, le nom avant tout autre. Que leur jeune cœur en respire l'amour. Que leurs mains, foibles encore, s'exercent, dans une vocation honnête, à lui payer les dettes sacrées, qu'en naissant, nous contractons avec elle.

Citoyens, de tout âge, de toute condition ! Formons une sainte conspiration pour le bien de la patrie. Concourons, tous, à lui rendre la paix, & à la faire reposer sur une bâte inébranlable. Concourons, tous, d'un commun accord, au bonheur les uns des autres. Mais, que les transports de cette noble émulation ne nous empêchent point de nous élever au-dessus de ce Monde visible. Bientôt, il faudra les quitter ces parens, ces amis, ces concitoyens, tout ce qui attache, ici bas, notre cœur. De cette patrie terrestre, sur laquelle nous ne jetons qu'un coup d'œil d'un moment, portons nos regards sur notre éternelle patrie. Et puisque cette terre est le chemin par lequel nous devons y arriver,

laissions , laissions des traces , bien marquées ,
de notre passage , dans nos œuvres de piété ,
de justice , de bienfaisance , de patriotisme.
Que ces œuvres deviennent nos titres , nos
Lettres-patentes , pour être admis dans notre
véritable patrie.... Ici , M. F. , à l'idée de l'une
& l'autre patrie , les vœux les plus ardens se
pressent au fond de mon cœur. „ Souverain
„ Maître du Monde ! Toi qui tiens dans ta
„ main la destinée des Etats , daigne écou-
„ ter ton Serviteur , quoiqu'il ne soit *que*
„ *poudre & cendre* ! Eternel , mon Dieu ! Ta
„ gratuité ! Ta gratuité ! Qu'elle ne s'éloigne
„ point de nous ! Que deviendrions-nous sans
„ elle ! Dissipe ces sombres nuages , qui ont
„ obscurci nos jours purs & fereins , & qui
„ les obscurcissent encore ! *Que la paix soit*
„ *dans notre Avant-mur , la prospérité dans*
„ *nos maisons* ! Et que ce bonheur temporel
„ soit , pour chacun de nous , lié , comme
„ par une chaîne , à cette éternelle félicité
„ que tu destines à tes enfans ! Amen ! Amen ! “





S E R M O N

Sur ces paroles du

LIVRE DE LA GENESE, CHAP. XXXVII,

✓. I. — II.

3. *Or Jacob aimoit Joseph plus que ses autres enfans , parce qu'il l'avoit eu en sa vieillesse ; & il lui fit une robe bigarrée.*
4. *Et ses frères , voyant que leur père l'aimoit plus qu'eux tous , le haïssoient & ne pouvoient lui parler tranquillement.*
5. *Et Joseph fit un songe , lequel il recita à ses frères , & ils le haïrent encore davantage.*
6. *Il leur dit donc ; écoutés , je vous prie , ce que j'ai songé.*
7. *Voici , nous lions des gerbes au milieu d'un champ ; ma gerbe se leva , & se tint droite ; & vos gerbes l'environnèrent , & se prosternèrent devant la mienne.*
8. *Alors , ses frères lui dirent ; Régnerois-tu , en effet , sur nous ? ou dominerois - tu sur*

nous ? Et ils le haïrent encore plus pour ses songes & pour ses paroles.

9. *Il fit encore un autre songe, & il le recita à ses frères, en disant ; Voici, j'ai eu encore un songe ; le soleil, la lune & onze étoiles se prosternoient devant moi.*

10 *Et quand il le recita à son père & à ses frères, son père le reprit, & lui dit ; Que veut dire ce songe ? Faudra-t-il que nous venions, moi, ta mère, & tes frères, nous prosterner devant toi ?*

11. *Et ses frères eurent de l'envie contre lui ; mais son père retenoit ses discours.*



MES FRÈRES,

LES événemens qui influent le plus sur le cours de la vie, qui décident le plus du bonheur, ou du malheur des hommes, tiennent souvent à des causes auxquelles on ne fait point attention, parce qu'elles ne semblent pas la mériter. L'histoire de *Joseph* nous en fournit un exemple remarquable. Que de vicissitudes dans la vie de ce Patriarche ! Et quelle en fut la première cause ? Quelques marques de prédilection, de la part de *Jacob* son père ; quelques songes racontés à ses frères. Telle fut la source de cet état d'angoisse & de misère,

de grandeur & d'opulence que la vie de *Joseph* offre successivement à nos regards. Entrons , M. F. , dans cet intéressant sujet. Considérons , aujourd'hui , la cause de tous ces événemens qui ouvriront à vos Pasteurs une abondante source de réflexions salutaires. (*) Pères & Mères ! Enfans d'une même famille ! Ce sujet vous intéresse , d'une façon particulière. Ecoutez *ce qui est écrit pour votre instruction* , & prenez-en *un cœur de sagesse*. Ainsi soit-il !

Jacob venoit de perdre *Rachel* , son épouse chérie , & *Isac* son père tendrement aimé. Douloureuses séparations , déchiremens de la nature ! *Jacob* cherchoit , dans sa famille , des distractions à ses peines , des adoucissmens à sa douleur. Heureux , si tous ses enfans eussent également réjoui son cœur paternel ! Mais plusieurs d'entr'eux lui avoient déjà fait verser bien des larmes ; & ce père infortuné va s'en ouvrir , lui-même , une nouvelle source , par une prédilection , dont il n'aperçoit pas les funestes conséquences. Hélas , Mes chers Frères ! Telle est ici-bas notre condition ! Nos plus grands plaisirs sont , quelquefois , la cause de nos plus cuisantes amertumes. Les atta-

(*) Ce Sermon est un de ceux qu'on appelle , à Genève , Sermon de *Congrégation*.

chemens du cœur, si doux, si délicieux, deviennent quelquefois le tourment de la vie. *Jacob* en fera la triste expérience. *Il aimoit Joseph*, dit l'Historien sacré, *plus que tous ses autres enfans.*

Quelle étoit la cause de cette prédilection ? 1°. *Moyse* nous apprend que *Joséph* étoit fils de *Rachel*, à qui *Jacob* avoit été uni par les liens de la tendresse la plus forte ; or l'on remarque, que lorsque les mariages ont été contractés, non-seulement par les convenances du rang & de la fortune, mais encore par le penchant du cœur, les sentimens pour une épouse influent sur ceux qu'on a pour ses enfans ; & ce que l'expérience enseigne, à cet égard, mérite, de la part des parens, plus d'attention qu'on n'y en donne pour l'ordinaire.

2°. L'Historien sacré nous dit encore, que *Jacob aimoit Joséph plus que ses autres enfans, parce qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse.* C'est là, en effet, chez les pères, une source, très-commune de prédilection. On l'a dit ; on n'aime jamais plus à se voir renaître, que lorsqu'on est près de mourir. Remarquons cependant, que si *Jacob* eût préféré *Joséph*, par la seule raison qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse, il auroit aimé plus fortement encore *Zabulon & Benjamin*, frères cadets de *Jo-*

seph. Je penferois donc, avec un grand nombre d'Interprètes du Texte hébreu, qu'il faut traduire l'original, de cette manière; *parce qu'il étoit fils des vieillards, ou, des sénateurs*; ce qui, dans le ftile des Hébreux, signifie, qu'il en étoit le disciple & l'imitateur. Les plus anciennes Versions traduisent, *parce qu'il étoit un enfant sage & prudent.* Dans ce cas, la prédilection de *Jacob* pour *Joseph* auroit tenu à un fentiment de la nature même. Un père qui, parmi fes enfans, en voit un qui fe distingue par un naturel heureux, des penchans honnêtes, des mœurs pures, un tel père ne peut s'empêcher de donner à cet enfant la préférence dans fon cœur. Or, M. F., ce caractère estimable, cette sagesse prématurée, se faisoient fans doute remarquer en *Joseph*; plusieurs circonstances de fa vie nous donnent lieu de le croire. Si *la crainte de Dieu est le chef de la sagesse*, le principe de toute vertu, ce feul mot de *Joseph*, dans une occasion bien délicate, *comment ferois-je un si grand mal, & pécherois-je contre Dieu*, ce feul mot n'annonce-t-il pas une ame vraiment religieuse?... Heureux, heureux les enfans qui, comme *Joseph*, par leurs qualités & leurs vertus, s'attachent le cœur de ceux qui leur ont donné le jour! Qu'il est doux de pouvoir se dire à foi-même „ Je

„ suis la joie d'un père & d'une mère ! Lors-
 „ qu'ils portent sur moi leurs pensées ou
 „ leurs regards , c'est avec une tendre émo-
 „ tion ; c'est en levant vers le ciel des mains
 „ reconnoissantes ; c'est en bénissant le Père
 „ commun des hommes ; c'est en me met-
 „ tant, comme ce qu'ils ont de plus cher ,
 „ sous sa fauve-garde ; c'est en lui adressant
 „ en ma faveur, les plus ferventes prières. “
 Délices d'un tel sentiment , combien on vous
 affoibliroit , si l'on essayoit de vous dépein-
 dre !

Nous ne condamnons donc point, M. F.,
 une prédilection inspirée par la nature même ;
 mais nous disons que *Jacob* auroit dû tenir
 cachée dans son cœur cette prédilection ; qu'il
 auroit dû régler le sentiment par la raison
 & par la prudence ; au lieu que, ne consul-
 tant que sa tendresse pour *Joseph*, il la laissa
 éclater au - dehors , en lui faisant une robe
bigarrée , ou, comme on peut traduire, une
robe magnifique. Il faut en convenir, M. F. ;
 on est d'abord tenté d'excuser, en *Jacob*, ce
 qu'on peut appeller une *foiblesse de l'humani-
 té*. Tout ce qui tient à des sentimens natu-
 rels & légitimes est assuré de notre indulgence ;
 & ceux qui cèdent aux inspirations de ces
 sentimens , nous les plaignons bien plus à cause
 des conséquences de leur foiblesse, que nous

ne les blâmons , à cause de cette foiblesse même. Disons , cependant , que les suites de ces préférences marquées , comme celle de *Jacob* , par des démonstrations extérieures , peuvent être si funestes , que les pères & les mères ne fauroient trop se tenir en garde contre les mouvemens & les impulsions de leur cœur. Entrons , sur ce sujet , dans quelques détails , qu'il nous paroît mériter.

I°. Quel que soit le caractère d'un enfant qui se voit ainsi préféré (& il ne tarde pas à s'en apercevoir) on doit toujours se défier de ce germe d'amour - propre qui est dans le fond de notre être , & qui n'attend que le moment de se développer. Ce moment arrive-t-il ? La présomption s'insinue dans le cœur d'un enfant ; elle s'y établit ; & , de-là , elle influe sur son extérieur , sur ses procédés , sur ses paroles , sur toute sa conduite. Sa Raison n'étant pas , alors , assez formée , il ne voit , ni le ridicule de cette présomption , ni ses funestes conséquences. Bientôt elle passe en habitude ; & il n'arrive que trop souvent , que les pères & les mères ne s'en aperçoivent , que lorsqu'ils en souffrent eux-mêmes , & qu'il n'est plus tems d'y apporter du remède. Il ne paroît pas , que ç'ait été là l'effet que produisit sur *Joseph* la préférence que *Jacob* lui marqua sur ses frères ; mais cela

78 *Sur les conséquences de la prédilection*

n'empêche pas que ce que nous avons dit ne soit confirmé par de fréquentes expériences, & ne mérite une attention particulière.

2°. Que résulte-t-il, encore, de ces préférences marquées ? Les autres enfans, qui bientôt en sont frappés, perdent insensiblement de leur affection pour un père & une mère, dont, souvent, ils croient la tendresse fort au-dessous de ce qu'elle est réellement. Et, de-là, que de malheurs pour les enfans ! Que de chagrins pour ceux qui leur ont donné le jour ! La maison paternelle devient à charge ; l'autorité d'un père & d'une mère s'affoiblit ; leurs ordres n'étant plus appuyés par l'affection filiale, l'amour de l'indépendance s'empare du cœur ; on cherche à secouer ce qu'on regarde comme un joug ; dans les projets qu'on forme, on n'est plus retenu par la crainte d'affliger ceux de qui on tient le jour ; quelquefois même on se porte à des excès qu'on fait devoir abreuver leur cœur d'amertume. Les fils de *Jacob* ne respecteront point sa tendresse pour *Joseph* ; ils ne craindront point de déchirer son ame, en le privant d'un fils qui faisoit toutes les douceurs de sa vie.

3°. Une autre suite, inévitable, de ces préférences marquées, c'est qu'elles introduisent dans une famille, l'envie & la haine,

ces noires passions , toujours la vermoulure des os de ceux qu'elles infectent , & souvent le fléau de ceux qui en sont les innocens objets. *Les frères de Joseph , voyant que leur père l'aimoit plus qu'eux tous , le haïssoient & ne pouvoient lui parler tranquillement.* Observés , M. F. , comme les passions se tiennent les unes aux autres , comme toute la conduite en porte la lugubre & funeste empreinte. L'envie s'empare des frères de *Joseph* ; la haine ne tarde pas à se joindre à l'envie ; & ces deux passions leur donnent cette humeur sombre & farouche , ce caractère ombrageux , qui voit tout en mal , qui interprète tout en mal , qui s'exhale en paroles aigres & dures , en procédés injustes & féroces. Ah , malheur aux familles où se glissent ces noires passions , ennemies de tout repos , de toute paix , de tout bonheur ! Elles en bannissent l'union , la concorde , la confiance , ces biens si précieux , sources de plaisirs qui renaissent à chaque instant ; elles leur substituent la méfintelligence , les dissensions , les querelles , qui , dans les positions même les plus riantes , suffisent pour empoisonner toutes les douceurs de la vie. *Les frères de Joseph le haïssoient & ne pouvoient lui parler tranquillement.*

Tout devient aliment pour l'envie & la

haine. *Joseph* envenime , fortifie ces cruelles passions dans le cœur de ses frères , en leur racontant des songes , qui paroissent annoncer , qu'un jour il feroit élevé au-dessus d'eux en dignités & en puissance. *J'ai songé*, leur dit-il , *que nous liions des gerbes dans un champ ; & ma gerbe se leva & se tint droite ; & vos gerbes l'environnerent & se prosternèrent devant la mienne.* Et dans une autre occasion ; *J'ai songé que le soleil , la lune & onze étoiles se prosternoient devant moi.* *Joseph* auroit dû taire ces songes ; mais , soit qu'il y fût porté par leur singularité ; soit par une imprudence que sa jeunesse peut rendre excusable ; soit qu'il ne pût présumer qu'il attireroit , par-là , l'envie & la haine de ses frères ; (un bon cœur ne croit pas aisément le mal) soit par quelque autre motif qui nous est inconnu , il raconta ces deux songes à ses frères , qui , dit l'Historien sacré , *le haïrent encore davantage. Le haïrent encore davantage !* Frères dénaturés ! L'innocence des intentions de *Joseph* ne se peint-elle pas dans son ingénuité même ? S'il avoit réellement formé des projets ambitieux , viendrait-il vous les découvrir lui-même ? Si vous n'apercevez , dans ces songes , que les chimériques prétentions d'un jeune homme , que son imagination égare , ne doit-il pas être l'objet

l'objet de votre indulgence, plutôt que celui de votre haine? Si, dans ces songes, vous découvrez les desseins de Dieu sur *Joseph*, ne devés-vous pas acquiescer à la volonté du grand Arbitre de nos destinées? M. F.! Lorsqu'une fois les passions se sont emparées de l'homme, on ne voit rien, on n'écoute rien; elles étouffent la voix de la nature, les réclamations de la Raison, les cris de la conscience. Que dis-je! Les considérations les plus propres à les amortir & à les détruire, ne servent souvent qu'à leur donner plus d'énergie & plus de force. *Les frères de Joseph le haïrent encore davantage, à cause de ses Songes.* Quel spectacle pour *Jacob*! *Joseph*, son fils chéri, en butte aux traits de l'envie & de la haine de ses frères! Quoique frappé, à ce qu'il paroît, de ses songes, puisqu'il est dit, *qu'il retenoit ses discours*, *Jacob* voulut en prévenir les funestes effets, en faisant entendre à ses autres fils, qu'il n'y avoit pas de sens dans les songes de *Joseph*, puisqu'on ne pouvoit pas raisonnablement présumer que son père & sa mère dussent jamais se prosterner devant lui; comme ses songes sembloient l'annoncer. Mais *Jacob* parle inutilement; le coup est frappé! La haine, qui naît de l'envie, est une des maladies de l'ame les plus incurables. Bientôt vous en verrés les lamen-

tables effets. Bientôt vous verrés les frères de *Joseph* former contre lui les plus noirs, les plus atroces complots. Vous les verrés sur le point de fouiller leurs mains sacrilèges du sang d'un frère, le jeter dans une fosse, le vendre pour esclave.. O haine! O envie! O passions barbares! Et nous ne ferions pas en garde contre vous! Et nous ne redouterions pas vos premières atteintes! Et nous ne vous arracherions pas du cœur, au moment où vous êtes apperçues!.... Et toi, père infortuné! Oh que les marques imprudentes de ta prédilection te feront verser de larmes amères! Que tes entrailles paternelles vont être déchirées, par l'idée de la mort cruelle de ton fils bien-aimé! Si, du moins, tu avois reçu son dernier soupir! Si tu avois pu lui rendre ces derniers soins, si douloureux & si chers! Si tu possédois les tristes restes de cet enfant chéri! Si tu pouvois leur donner la sépulture! Si tu pouvois arroser son tombeau de tes larmes!.... Détournons nos regards de ces lugubres objets, & portons-les sur nous-mêmes.

I°. Pères & mères! Quelle grande leçon! Si quelqu'un de vos enfans se distingue, comme *Joseph*, par des qualités & des vertus; que votre cœur s'y attache; qu'il s'égaye en cet enfant; mais, autant qu'il est possible, que

vosre joie reste au fond de vosre ame ; qu'elle ne se manifeste pas par des robes bigarrées , ou par d'autres marques extérieures de préférence. Faites des efforts sur vous-mêmes ; faites-les pour l'intérêt de cet enfant que vous préférez , comme pour celui de tous les autres. Quel bien plus désirable que l'union & la paix dans vosre famille ! Quoi de plus intéressant pour vous , que de voir tous vos enfans faire leur bonheur d'une affection réciproque ; que de les voir trouver , l'un auprès de l'autre , l'ami le plus vrai , le confident le plus tendre , la ressource la plus assurée ! Pères & mères ! N'épargnez rien pour vous donner un spectacle aussi satisfaisant. Que vosre tendresse se montre , au-dehors , pour chacun de vos enfans. Instruisez-les également , en n'exigeant de chacun d'eux , qu'à proportion des dons qu'il a reçus , sans vous rebutter par les désagrémens de la figure , par la médiocrité des talens naturels , par la lenteur de la conception , par la foiblesse de la mémoire , par la pesanteur du génie , par les obstacles du tempérament , que vous voyés , à regret , chez quelqu'un de vos enfans , tandis que d'autres se distinguent par les qualités opposées. Redoublés , au contraire , d'attention & de vigilance , à l'égard de ceux qui

ont un plus grand besoin que l'éducation supplée à ce qu'ils n'ont pas reçu de la nature. Corrigés-les, également, les uns les autres, sans aigreur & sans rudesse. Supportés, également, leurs différentes humeurs. Ecoutez-les, également, dans leurs justifications & leurs excuses. Pardonnés, également, leurs écarts, leurs erreurs & leurs foiblesses. Rendés-leur, également, agréable la maison paternelle. Ils sont, tous, *vos enfans*. C'est là l'irrécusable titre de chacun d'eux à votre tendresse. C'est là ce que vous devés vous dire fréquemment à vous-mêmes ; ce qui doit constamment vous préserver de préférences marquées. Que de chagrins vous écarterés par - là ! Que de douceurs vous procurerés, & à vos enfans, & à vous - mêmes !

2°. Et vous, Enfans d'une même famille ! Soyés toujours, si je puis m'exprimer ainsi, frères de cœur, comme vous l'êtes de naissance. S'il est parmi vous quelque *Joseph*, qui, par ses qualités & ses vertus, s'attire la prédilection d'un père ou d'une mère, que la foiblesse & l'imprudence portent à lui en donner des marques, tenés - vous en garde contre la haine & l'envie, ces passions corrosives, qui tourmenteroient votre ame ; qui, par degrés, pourroient vous porter à des

excès dont , actuellement , vous vous croyés absolument incapables. Cherchés à augmenter , à votre égard , l'affection paternelle , en corrigeant ce qu'il y a de vicieux & de déplaisant en vous ; en tâchant d'acquérir les qualités & les vertus qui brillent chez votre frère. C'est là la sainte envie qui vous est permise. C'est là une noble jalousie , dont il ne peut résulter que les plus heureuses conséquences.

3°. Mes Frères ! La Société où nous vivons est une espèce de famille , dont Dieu est le Père. En est-il , parmi nous , que ce Père commun distingue par les talens, les dignités , les richesses ? Loin de nous toute envie , toute haine ! Dieu n'est-il pas le maître de ses dons ? Ne font-ils pas dispensés par sa profonde Sagesse ? Ne le font-ils pas pour le bien général de la famille , qu'il ne perd jamais de vue ? Si ceux qui sont ainsi distingués , oubliant *qu'ils n'ont rien qu'ils n'aient reçu* , font , de ces distinctions , des titres à leur présomption , à leur vanité ; s'ils les étalent , avec orgueil , comme pour insulter aux autres ; s'ils font parade de leurs *robes bigarrées* ; s'ils racontent , fastueusement , ces *songes* de la vie , où ils croient voir une élévation qui les flatte , est-ce de l'envie , est-ce de la haine que nous leur devons ? Non ,

M. F., non ! Plaignons - les de ce qu'ils sont affés aveugles , ou affés ingrats , pour ne pas remonter à la source unique de tout ce que nous possédons dans ce monde. Plaignons - les de ce qu'ils se méprennent , si étrangement , sur ce qui fait l'homme , sur les vrais titres de sa grandeur & de sa gloire ; titres augustes , dont notre Père commun nous a tous honorés , & qui mettent entre nous tous une égalité véritable. Une ame intelligente , faite à ton image , ô mon Dieu ! Une ame capable de te connoître & de t'aimer ! Une ame immortelle ! Ton Fils pour Rédempteur , pour Législateur & pour Juge ! Ton ciel pour patrie ! Ton éternité de bonheur pour partage ! Chrétiens ! Fixe - là tes regards. Pénètre - toi , fortement , de la grandeur de ta destinée ; & bientôt tu réduiras à leur juste valeur tous ces petits objets de l'orgueil des uns , & de l'envie des autres. Bientôt tu n'aspireras qu'à une conduite qui réponde à la dignité de ton être. Bientôt tu n'envieras , chez tes frères , que des vertus plus pures & plus parfaites que les tiennes. Bientôt , tu n'ambitionneras que d'être du nombre de ces Enfans de prédilection , que Dieu voit se *former* de plus en plus à sa *ressemblance* ; dont il écrit les noms

sur le *Livre de Vie*, qu'il marque pour le séjour de la lumière, de la sainteté & du bonheur. Sublime, céleste ambition ! Puisset-elle s'emparer de chacun de nous ! Et Toi, grand Dieu, aide-nous, aide-nous à la satisfaire ! Ainsi soit-il.



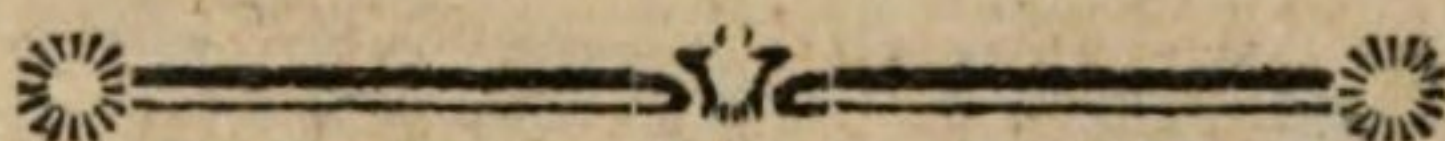


S E R M O N

Sur ces paroles du

PSEAUME LXIII. v. 6 & 7.

O Dieu ! Mon ame est comme inondée de plaisir , quand je me souviens de toi dans mon lit ; quand je médite de toi durant les veilles de la nuit.



IL y a un Dieu. Vous le croyés , sans doute , M. F. ; les Cieux racontent sa gloire ; l'étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains ; ses perfections se voient , comme à l'œil , quand on considère ses ouvrages. Il y a un Dieu. Vous le croyés ; mais le connoissés - vous , comme vous devriés le connoître ? Votre ame , cette ame intelligente , capable de s'élever jusques à lui , en fait-elle le sujet de ses fré.

quentes méditations ? Votre cœur , ce cœur sensible , capable de goûter les plaisirs de ces méditations , en fait-il les plus chères délices ? Hélas ! Combien qui ne s'occupent que rarement de leur Créateur ! Combien qui ne jettent sur lui que des regards rapides & passagers ! Combien qui ne soupçonnent pas seulement qu'il y ait des douceurs , des plaisirs , dans la méditation de cet Etre-suprême ! C'est , M. F. , cette froideur , cette indifférence que nous cherchons à dissiper aujourd'hui ; c'est des plaisirs qu'on goûte dans le souvenir de Dieu , que nous voulons vous entretenir. Ecoutez-nous , avec l'attention que mérite ce grand , cet important sujet. Perdés de vue , au moins pendant cette heure , perdés de vue ces petits objets , dont votre ame s'occupe si souvent , & qui n'en sont pas dignes. Venés apprendre à contempler l'Etre des Etres. Venés apprendre à être heureux dans cette contemplation. Ainsi soit-il !

Tout , en Dieu , tout est digne de nous occuper ; tout est une source de méditation & de plaisir. Nous ne pouvons , il est vrai , soutenir l'éclat que de quelques rayons qui s'échappent , pour ainsi dire , de la lumière où il habite , & qui parviennent jusques à nous ; mais ce que nous voyons , ce que nous touchons , ce que nous connoissons ,

suffit pour répandre le sentiment le plus délicieux dans notre ame. Consultons le Roi-
Prophète ; il nous apprend ce qui produisoit ce sentiment au-dedans de lui. Qu'il nous serve , ici , & de guide & de modèle.

I°. Nous voyons , d'abord , que Dieu , considéré comme *Créateur de l'Univers* , étoit le plus fréquent sujet des méditations du Roi-
Prophète ; on peut l'appeler le premier Panégyriste des œuvres du Tout-Puissant. *Eternel* , disoit-il , dans des transports d'admiration , *que tes Oeuvres sont magnifiques. Les cieux ont été faits par la parole de l'Eternel , & toute leur armée par le souffle de sa bouche.* Et, M. F. , quelle méditation plus ravissante que de se représenter l'Etre Suprême roulant dans son Intelligence le plan de ce vaste Univers ; assignant à toutes les choses qui n'étoient pas encore , leur nature , leur place , leurs mouvemens & leurs fins ; débrouillant le chaos ; séparant les élémens confondus ; appelant la lumière du sein des ténèbres ; suspendant , au milieu des airs , les *grands luminaires* ; étendant les cieux comme une tente ; balançant les fondemens de la Terre ; plantant ses pilotis ; appliquant le niveau sur elle ; posant la pierre angulaire pour la soutenir ; l'enrichissant de plantes , de métaux , d'animaux de toute espèce ; *enfermant la mer dans des*

portes; mettant la nuée pour sa couverture, & l'obscurité pour ses langes; prescrivant une loi à la pluie; marquant le chemin à l'éclair des tonnerres; en un mot, d'un ténébreux chaos faisant sortir cet Univers, dans toute sa magnificence! Quelle ravissante méditation! Pouvons-nous, M. F., rapprocher ainsi le moment de la Création, la mettre sous nos yeux, en contempler les innombrables merveilles, sans nous réjouir avec les Anges, dont il est dit, *qu'ils s'égayoient*, en voyant ces miracles du Tout-puissant? Pouvons-nous ne pas nous écrier, avec le Psalmiste : *Eternel, que tes Oeuvres sont magnifiques! Mon ame est comme inondée de plaisir, quand je me souviens de toi dans mon lit; quand je médite de toi durant les veilles de la nuit.*

II°. La Science infinie de Dieu étoit un autre objet de méditations du Roi-Prophète; il nous parle, sans cesse, de son Immensité & de sa Science sans bornes; il nous dit, *qu'on ne peut aller loin de son esprit; qu'il est un Dieu parfait en Science.* Il nous ouvre ainsi une seconde source de plaisirs. En effet, M. F., nous aimons à penser à ces génies vastes, qui embrassent tous les genres de connoissances; qui ne sont arrêtés que par les bornes prescrites à l'Intelligence humaine. Nous aimons à penser à ces profonds Politiques, qui, dans

le silence du cabinet , posent les fondemens du bonheur public , préparent des ressorts secrets pour maintenir l'équilibre entre les Puissances de la Terre , & lisent , quelquefois , dans l'avenir , la destinée des Etats & des Empires. Nous aimons à penser à ces Monarques , qui veillent à tout , qui pourvoient à tout , qui portent , pour ainsi dire , leur royaume dans leur tête. Et cependant , M. F. , qu'est-ce que la science de l'homme la plus vaste ? Qu'est-ce que la politique la plus profonde , rapprochées de l'Intelligence de Dieu ? L'ignorance , la folie même. Avec quel plaisir ne nous occuperons-nous donc pas de cette Intelligence à laquelle rien n'échappe ; au-dans de laquelle tout est tracé en caractères lumineux ; de cet œil qui voit , & se former une monarchie puissante , & croître l'herbe que nous foulons sous nos pieds ; qui voit , & la chute d'un empire , & celle *d'un cheveu de notre tête* ? Avec quel plaisir ne nous occuperons-nous pas de cet Etre dont la main est partout ; qui remue à son gré le timon de cet Univers ; pour qui il n'y a ni hasard , ni fortune , ni contretems imprévus ; qui voit & soutient cette immensité de créatures , depuis le chétif vermisseau qui rampe sur la terre , jusqu'au premier Séraphin brillant de gloire dans les cieux ? On se perd ,

M. F., on se confond, dans cet abîme d'Intelligence; mais c'est une confusion délicieuse; la sublimité même de cette méditation en augmente les douceurs. *Eternel, Dieu parfait en Science ! Mon ame est comme inondée de plaisir, quand je me souviens de toi dans mon lit; quand je médite de toi, durant les veilles de la nuit.*

III°. Mais, comme il est peu d'ames capables de telles méditations, ouvrons une source de plaisirs en Dieu, qui est à la portée de tous les hommes. *La gratuité de Dieu demeure à toujours; sa Bonté est par-dessus toutes ses œuvres !* C'étoit là le langage le plus ordinaire du Roi-*Prophète*. Et qu'il est doux de considérer, sous ce point de vue, l'Etre-Suprême ! Qu'il est doux d'essayer de mesurer les dimensions de sa bonté & de son amour ! Suivés - nous, M. F., & connoissés si vous avés un cœur, par l'effet que produiront sur vous ces questions, que nous devons, tous, nous faire, en pensant à Dieu.

Où étions-nous, il n'y a que quelques années ? Dans le néant ; nous n'existions que dans l'Intelligence de Dieu. Qu'est-ce qui l'a porté à nous donner *la vie, le mouvement & l'être* ? Est-ce le besoin qu'il avoit de nous, pour son bonheur, ou pour sa gloire ? Le besoin de nous !.... Grand Dieu, Tu te suffis

à Toi-même ! Tu jouis éternellement de Toi-même ! Tu es, par Toi-même , *le Dieu bienheureux* ! Tu es toujours Dieu , qu'il y ait des hommes , ou qu'il n'y en ait point ! Si tu te plais dans la contemplation de tes œuvres , tu peux les contempler dans ton Intelligence , où elles sont avant que d'être formées !... Cependant , hommes inutiles à notre Dieu , nous existons ! Premier trait d'une Bonté infinie ; première source de plaisir.

Nous existons ; mais comment existons-nous ? Quel rang tenons-nous sur la Terre ? Ne sommes - nous pas le chef - d'œuvre des mains du Tout - puissant ? Ne sommes - nous pas établis dominateurs sur ses ouvrages ? Pourquoi nous a-t-il faits *plus intelligens que les animaux de la terre* ? Pourquoi nous a-t-il couronnés de gloire & d'honneur ? Pourquoi , ce qui dit tout , pourquoi nous a-t-il créés à son image ? Second trait d'une Bonté infinie ; seconde source de plaisir.

Nous existons ; mais à qui devons-nous la continuation de notre existence ? Est-ce à nos soins , est-ce à nous-mêmes que nous devons notre conservation ? Est-ce nous qui réglons les saisons de l'année ? Est - ce nous qui formons ces réservoirs d'eau , qui se promènent sur nos têtes ? Est-ce nous qui en tirons ces pluies abondantes qui fertilisent nos campa-

gnes? Est-ce nous qui entretenons ce globe de feu, toujours ardent & jamais éteint? Est-ce nous qui lui traçons sa route, qui le conduisons par la main, pour échauffer de ses rayons chaque partie du monde? Est-ce nous qui mettons dans la terre les sucres nourriciers? Est-ce nous qui faisons germer le grain? Est-ce nous qui attachons aux arbres les fruits qu'ils rapportent? Est-ce nous qui donnons la vie à cette multitude d'animaux qui servent à la nourriture & au vêtement?.... Tout autant de questions M. F., auxquelles nous ne pouvons répondre que par la louange de l'Etre - Suprême, & par la joie dont notre cœur est pénétré, en voyant *passer*, ainsi, devant nous, *toute la Bonté du Seigneur!*

Toute la Bonté du Seigneur! Ah, ce n'en est là, pour ainsi dire, que *les bords!* Nous parlons à des Chrétiens; ce sont des Chrétiens que nous invitons à *se réjouir en Dieu!* Qu'est-ce qui l'a porté à envoyer son Fils dans le monde? Pourquoi cette Doctrine céleste, cette Morale pure, ces promesses d'immortalité? Pourquoi cette vie de douleur de son Fils bien-aimé? Pourquoi cette mort cruelle, ce sacrifice sanglant?... Je m'arrête sur les bords de cet abîme de charité! Ces prodiges de miséricorde peuvent être sentis, avec délectation, par le cœur, mais ils ne

peuvent se dépeindre. *O quelle charité le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfans de Dieu !* Eternel, Rédempteur des hommes ! *Mon Ame est comme inondée de plaisir, quand je me souviens de toi dans mon lit ; quand je médite de toi, durant les veilles de la nuit.*

Outre ces bienfaits, qui nous sont communs à tous, qui de nous, M. F., n'a pas quelque sujet particulier de se réjouir, en pensant à Dieu ?

Vous, vous êtes né dans le sein de l'abondance ; non-seulement vous avés de quoi fournir aux besoins & aux agrémens de la vie ; mais, ce qui est bien doux pour une ame sensible, vous pouvés encore, par votre superflu, contribuer au bonheur de vos semblables. Sujet de méditation, sujet de plaisir en Dieu.

Vous, vous étiez né dans la pauvreté ; Dieu a béni vos entreprises, il a fait *prosperer votre travail* ; il vous a conduits, comme par la main, à l'état d'aïssance où vous êtes maintenant. Sujet de méditation, sujet de plaisir en Dieu.

Vous, vous avés reçu de Dieu des enfans bien-nés, dont la conduite sage, & la tendresse filiale, font les douceurs de votre vie, & qui seront le soutien & la consolation de
votre

votre vieillesse. Sujet de méditation , sujet de plaisir en Dieu.

Vous , vous étiez atteint d'une maladie dont les symptômes annonçoient votre fin prochaine ; vous sentiez que vous n'étiez pas en état de paroître devant Dieu ; vous lui avés demandé de prolonger vos jours , afin de pouvoir *racheter le tems* ; il a jeté sur vous un de *ses regards qui sont la délivrance même*. Sujet de méditation , sujet de plaisir en Dieu.

Vous , enfin , vous aviez oublié votre Créateur dans les jours de votre jeunesse ; mais il ne vous a point perdu de vue. Que de ressorts n'a-t-il pas mis en mouvement pour vous ramener à lui ! Vous êtes *rentré en vous-même* ; vous êtes *retourné à votre Père céleste* ; il vous a reçu , de nouveau , parmi ses enfans. Quel sujet de méditation ; quel sujet de plaisir en Dieu ! Moi , chétive créature , indigne des regards de mon Dieu , j'ai été l'objet de ses miséricordes ! *O combien sont précieuses ses gratuités ! Mon ame est comme inondée de plaisir , quand je me souviens de lui dans mon lit ; quand je médite de lui , durant les veilles de la nuit.*

IV°. Mais , quand est - ce que le Psalmiste prononça les belles paroles de notre texte ? Après un de ces entretiens qu'il avoit fré-

quemment avec la Divinité. *Eternel*, venoit-il de dire, *Tu es mon Dieu fort ; je te cherche dès le point du jour !* C'étoit au sortir de ces entretiens que son ame étoit *comme inondée de plaisir*. En effet, Chrétiens, quelle délicate occupation, quelle heureuse ressource que ce commerce auguste de la créature avec son Créateur ! On aime à s'entretenir avec un père tendre, avec un ami sincère, avec un généreux protecteur ; on ne sort jamais de ces entretiens, que le cœur plein d'une joie douce & pure. Et, M. F., quel père que Dieu ! Quel ami que Dieu ! Quel protecteur que Dieu ! Nous a-t-il comblés de ses faveurs ! Qu'il est doux de les *compter l'une après l'autre* ; de rassembler les circonstances qui en relèvent le prix ; de chercher à *n'oublier aucun de ses bienfaits* ; de laisser parler notre cœur devant Lui, & de voir *sortir, de son abondance*, les louanges de notre généreux Bienfaiteur !

Appelés à vivre parmi des hommes, dont *le cœur est*, quelquefois, *désespérément mauvais*, sommes-nous en butte aux traits de leurs calomnies ? Quelle ressource que *celui qui sonde les cœurs & les reins !* „ Mon Dieu „ me voit “ dit l'homme intègre „ il m'entend, il me jugera!... “ & le calme & la joie renaissent dans son ame pure.

Placés dans un monde de vicissitudes, le chagrin & le *deuil entrent-ils chez nous*? Où trouverons-nous de puissantes consolations? Oh, j'aime, alors, à penser à ces hommes tendres & compatissans, qui *pleurent avec ceux qui pleurent*; à ces amis sincères, dont la tristesse est un soulagement; à ces parens affectueux, dont les larmes sont si consolantes! Oui, j'aime à penser à eux, dans mes afflictions, à les voir, à mes côtés, partager mes chagrins & mes douleurs! Mais, mon Dieu! Voilà mon premier parent! Voilà mon premier ami! Voilà celui devant qui je me hâte de répandre mes chagrins; ou plutôt, voilà celui devant qui mes chagrins s'affoiblissent & disparoissent! Tu l'as ainsi ordonné, Souverain arbitre de nos destinées! Ces *légères afflictions* sont entre tes mains les instrumens de mon bonheur! *Une voix d'allégresse vient de se mêler à la voix de mes pleurs*! Sage dispensateur de toutes choses! *Mon ame est comme inondée de plaisir, quand je me souviens de toi dans mon lit; quand je médite de toi, durant les veilles de la nuit.*

V°. Enfin, M. F.; venés envisager la Divinité, sous la face la plus ravissante pour l'homme qui la contemple. Si le *souvenir* de l'Etre-Suprême nous conduisoit à l'idée de

notre destruction totale par la mort, cette seule pensée empoisonneroit tous les plaisirs que nous aurions pû goûter dans cette méditation. Convaincus que cet Etre tout-puissant, qui nous a donné l'existence, pourroit la continuer, par un simple acte de sa Volonté, avec quelle profonde tristesse, avec quel effroi, ne verrions-nous point sa main prête à nous repousser dans le néant dont elle nous a tirés? Etre anéanti! anéanti! Que cette idée est désespérante! Comme elle oppresse! Comme elle accable! Ah pourquoi ai-je connu la vie, si je dois bientôt la perdre pour jamais! Pourquoi mes yeux se sont-ils ouverts à cette *douce lumière* du soleil, s'ils doivent se fermer à elle pour jamais! Pourquoi mon cœur s'est-il attaché à ces parens, à ces amis, si une éternelle séparation.... Ah, disparois, disparois, devant Dieu, horrible perspective du néant! M. F.! Méditons les perfections de l'Etre-Suprême! Il n'en est aucune qui ne nous cautionne notre immortalité, qui ne répande la joie dans notre ame pressée de l'ardente soif de cette immortalité.

Est-ce sur la Spiritualité de Dieu que nous portons nos regards? Elle nous dit qu'un Esprit peut exister indépendamment d'un corps, & que la destruction de nos organes maté-

riels n'entraîne pas , avec elle , la destruction de l'Etre qui pense en nous , de l'Etre intelligent & raisonnable.

Que nous dit la Sagesse de Dieu ? Qu'il n'a pas formé un Etre susceptible de perfection , pour l'anéantir , un instant après l'avoir créé ; qu'il ne détruira pas un ouvrage qui n'est , pour ainsi dire , qu'ébauché dans ce monde ; qu'il le laissera parvenir au degré de perfection dont il est susceptible.

Que nous dit la Bonté de Dieu ? Qu'il n'anéantira pas ce que sa Bonté même a produit ; qu'il n'anéantira pas des Etres sur lesquels cette Bonté peut s'exercer , aux siècles des siècles.

Que nous dit la Sainteté de Dieu ? Qu'il est porté à récompenser la vertu , & à punir le vice. --- Et sa Justice ? Qu'il exécutera ce que sa Sainteté nous annonce ; que cette Justice brillera , sans nuages , dans le Monde de l'éternité. --- Et sa Toute - Science ? Qu'il voit notre ame , au moment où elle s'échappe de notre corps. --- Et son Immensité ? Que notre ame tombe entre ses mains. --- Et sa Toute - puissance ? Que notre ame ne peut être enlevée aux mains qui la reçoivent. --- Et son Eternité ? Que notre ame , attachée , pour ainsi dire , à son Etre , ne périra jamais. --- Et sa suprême Félicité ? Que notre ame pourra

puiser éternellement dans cette source intarissable du bonheur.

Délicieuse méditation ! Plaisirs ineffables ! Tirer son immortalité du sein de Dieu même ! Faire de chacune de ses perfections autant de garants de cette première de toutes les espérances ! O homme, homme mortel, qui frémis à la pensée de l'anéantissement, viens te rassurer auprès de ton Dieu ! Viens prendre auprès de lui une démonstration d'immortalité ! Et tu diras, avec le Roi-Propète, *Eternel ! Tu me feras voir ta face en justice ; tu me rassasieras de ta ressemblance ! Eternel ! Mon ame, qui s'immortalise auprès de toi, mon ame est comme inondée de plaisir, quand je me souviens de toi dans mon lit ; quand je médite de toi durant les veilles de la nuit !*

Me trompé-je, M. F. ? Il me semble qu'il est impossible de méditer ainsi sur la Divinité, & de ne pas goûter des plaisirs dans cette méditation. Et quels plaisirs !

Plaisirs raisonnables. Quoi de plus naturel à la créature que de s'élever à son Créateur, & de se réjouir, en pensant à cet Etre par qui elle est tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle espère d'être ? O homme ! Est-il de plus bel usage du glorieux privilège de l'intelligence ? Est-il de joie plus digne d'occuper un cœur qui sent tout ce qu'il doit à son Dieu ?

Plaisirs que le remords ne précède & n'accompagne jamais. Vous est-il arrivé de vous *approcher de Dieu*, avec une ame pure, & le remords dans cette ame? Vous reprochâtes-vous jamais des plaisirs de ce genre? Ou plutôt, n'éprouvâtes-vous point, alors, une douce émotion, une allégresse intérieure, qui semble dire à l'ame que ces plaisirs sont faits pour elle, qu'elle est faite pour ces plaisirs? Oui, M. F.; au sortir d'une méditation religieuse, d'un entretien avec la Divinité, il me semble que la Nature s'embellit à mes yeux; que ses beautés se font mieux sentir à mon esprit & à mon cœur; que l'air que je respire est plus pur; que les récréations innocentes ont plus de douceurs; que les conversations sont plus intéressantes; que le commerce de l'amitié a plus de charmes; que l'existence est plus précieuse; en un mot, il me semble, que la Nature approuve, par de nouveaux plaisirs, ceux que j'ai goûtés, en rendant hommage à son Auteur.

Plaisirs indépendans des autres hommes. Etes-vous dans la solitude? Vous y portés votre ame; vous y portés vos plaisirs, parce que vous y trouvés votre Dieu. Plus tranquille même dans la solitude, & moins distraite, l'ame est toute entière à cette méditation; elle est toute entière à ses plaisirs.

Plaisirs sanctifiants. L'ame s'épure en les goûtant ; elle étend ses vues , elle annoblit ses desirs ; elle s'anime à se rendre toujours plus digne , par ses vertus , de s'occuper de la Divinité , de la porter , en quelque manière , au-dedans d'elle-même.

Plaisirs approuvés de Dieu. Représentés-vous deux hommes d'une ame bien différente. L'un , après avoir passé le jour dans le tumulte du monde & des plaisirs , n'apporte dans la retraite , qu'une ame appesantie sous le poids du corps , incapable de s'élever jusqu'à Dieu , de s'occuper de lui , ou n'éprouvant qu'ennui , que langueur dans cette méditation. L'autre , après un travail honnête , & quelques innocentes récréations , livré à lui-même , dans le silence de la nuit , seul avec son Dieu , se rend compte de ce que ce tendre Père a fait pour lui , l'en bénit du fond de son ame , se dévoue à son Bienfaiteur , & se remet , avec une douce confiance , entre ses mains paternelles. Prononcés , M. F. ; lequel de ces deux hommes vous paroît digne des regards de Dieu ? Lequel vous paroît digne de sa bienveillance & de son amour ?

„ Ces plaisirs “ diront , peut-être , quelques-
„ uns d'entre vous „ ces plaisirs sont tels que
„ vous venés de les dépeindre ; mais il faut
„ les laisser à ceux à qui leur genre de vie ,

„ leurs occupations les permettent ; pour nous ,
 „ nous n'avons pas le tems de nous livrer
 „ à ces plaisirs. “ Vous n'avez pas le tems
 de vous livrer à ces plaisirs ? Vous pourriés
 tenir ce langage , si nous vous demandions
 de mener une vie toute contemplative ; si nous
 vous proposons d'abandonner vos affaires tem-
 porelles , pour vivre dans la solitude & dans
 la retraite. Mais est-ce un solitaire , un ana-
 chorète , que nous vous proposons pour mo-
 dèle ? Etes-vous plus occupés que le Roi-pro-
 phète , qui , chargé du poids d'une couronne ,
 trouvoit du tems pour s'entretenir avec le
Dieu de son cœur , pour se délasser , auprès
 de lui , des fatigues du trône ; qui s'en sou-
venoit , durant les veilles de la nuit , lorsque
 les soins de son Royaume lui avoient enlevé ,
 dans le jour , les précieux momens qu'il con-
 sacroit à cette méditation ? Que dis-je , M. F. !
 Penfer à Dieu ; vous réjouir en pensant à lui ;
 ne doit-ce pas être la plus essentielle de vos
 occupations ? N'êtes - vous pas hommes ,
 n'êtes-vous pas Chrétiens , avant que d'être ar-
 tifans , négocians , hommes de lettres , magis-
 trats ? Ou plutôt , ne devés - vous pas être ,
 en même tems , l'un & l'autre ?

Vous n'avez pas le tems de vous livrer à
 ces plaisirs ? Voulés-vous donc que nous fai-
 sions le calcul des momens que vous déroberés

à Dieu , ou plutôt , que vous vous déroberés à vous-mêmes ? Comptés ici tout le tems que vous donnés à des lectures frivoles , à des visites inutiles , à des parures puériles , à des conversations oiseuses , à des affaires dont vous ne devés pas vous mêler , à des Sociétés fréquentes & de plusieurs heures , à de longs repas , à des parties de jeu fans fin , souvent aux excès les plus condamnables. Faites un tel calcul ; faites-le de bonne foi ; & la frivolité , l'indécence , l'injustice de votre excuse , vous frapperont , à l'instant même.

Vous n'avez pas le tems de vous livrer à ces plaisirs ? Qu'est - ce donc que votre vie ? Que je vous plains , si vous la passés fans ces plaisirs ! Vous avez vu combien ils sont dignes d'un être intelligent & raisonnable ; combien ils sont faits pour le cœur ; quels sentimens délicieux ils y répandent ; comment ils l'épurent , & le sanctifient. Ecoutés ce que pensoit de ces plaisirs un Sage payen : „ O „ Dieu ! “ disoit-il „ Je ne te demande qu'une „ grâce ; c'est de persévérer dans l'amour des „ divines connoissances de ta grandeur & de „ tes autres perfections , & de ne jamais dé- „ cheoir de cet état bienheureux , où l'on „ goûte la véritable vie. “ C'est ainsi que parloit un homme qui ne connoissoit que le Dieu de la Nature ; & vous , vous le connoissés tel qu'il s'est peint dans l'Evangile !

Laiſſés donc là ces vaines excuses. Conſacrés une portion de votre exiſtence à vous occuper du Dieu de qui vous la tenés toute entière. Cherchés-le dans les cieux; ils *racontent ſa gloire*. Cherchés-le ſur la terre; *elle eſt pleine de ſes gratuités*. Cherchés - le dans votre ame; elle eſt *faite à ſon image*. Cherchés-le dans ſa parole; il ſ'y eſt peint lui-même. Cherchés-le dans ſes temples; il y habite; ſes Serviteurs y célèbrent ſes perfections & ſes bienfaits. Cherchés - le.

M. F. ! Il nous ceint, il nous environne de toute part; nous le rencontrons partout. Oh, la belle vie que celle qui aura été employée à faire de Dieu ſes grands plaisirs! Quel ſouvenir que celui d'une telle vie! Qu'une ame qui a cette ſainte habitude eſt bien faite pour le Ciel! Qu'elle fera bien à ſa place dans le palais de la Divinité! Déjà les Anges la voient marquée du ſceau de Dieu; déjà ils la placent à leurs côtés; déjà ils la diſent bienheureuſe, parce qu'elle *met tout ſon plaisir* en Celui qu'elle *verra bientôt face à face*. Oh, M. C. F. ! Puiſſe la deſtinée de cette ame religieuſe être celle de chacun de nous! Amen! Amen!



S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. PAUL AUX PHILIPPIENS ;

CHAP. IV. v. 5.

*Que votre modération soit connue de tous les
hommes. (*)*



PARMI les obstacles à la paix & à la concorde, ces biens si précieux, il en est un, M. F., qui est, pour ainsi dire, attaché à la nature même de l'homme. Il se trouve, cet obstacle, dans la différente manière d'envisager les objets ; différence qui naît des facultés plus ou moins bornées, des connois-

(*) Ce Sermon fut prononcé pendant les troubles de Genève.

fances plus ou moins approfondies, des préjugés plus ou moins forts, des passions plus ou moins vives. De cette différence dans la manière d'envisager les objets se forme la diversité des opinions; source des contestations & des disputes qui s'élèvent dans la Société, & en altèrent la tranquillité & le bonheur. Vous le savez, M. F.; c'est cette différente manière de penser sur des objets politiques, qui, de cette Société si paisible, si riante, si heureuse, a fait un triste théâtre de dissensions & de discorde. Ce n'est point à nous à parler, ici, sur les questions politiques qui se sont élevées; à Dieu ne plaise que nous touchions à ce qui n'est pas du ressort de cette Chaire! Mais ce qui est de notre Ministère, c'est de chercher, dans la Morale Chrétienne, ce qui peut diminuer, adoucir le mal dont nous sommes atteints; & c'est à quoi nous a paru propre cette parole de St. *Paul*, appliquée aux circonstances où nous nous trouvons; *Que votre modération soit connue de tous les hommes.* Venés, mes chers Frères, venés apprendre à ôter des contestations ce qui les aigrit, ce qui les envenime; & qui n'en est point inséparable. Heureux, si, ne pouvant réunir les esprits, nous pouvions rapprocher les cœurs! Heureux, si le succès de notre Discours répond à la droi-

ture de nos intentions & à la pureté de nos vues ! Ainsi soit-il !

La *Modération* a plusieurs objets ; nous ne l'envisagerons , ici , que relativement à la manière dont nous devons nous conduire avec ceux qui ne pensent pas comme nous , sur des questions qui intéressent la Société dont nous sommes membres. Considérée sous ce point de vue , la *Modération* consiste ,

1°. A ne jamais aller au-delà de ce que nous sommes à portée de connoître ; à ne jamais prononcer sur ce qui est hors de notre vue , afin de ne former , ni de fausses conjectures , ni des jugemens téméraires. Cet homme déclare qu'il ne pense pas comme vous ; & d'abord vous vous persuadés que ce n'est pas par connoissance de cause , mais par quelque vue secrète d'intérêt , d'ambition , de haine , ou d'orgueil. Je fais que les passions peuvent influencer , & n'influent que trop sur notre manière de penser , sans que nous nous en doutions nous-mêmes. Mais , parce que cela arrive souvent , devés - vous agir comme si cela arrivoit toujours ; comme s'il étoit impossible d'être , de bonne foi , dans l'erreur ? Qui êtes-vous pour prononcer sur les intentions ? Avés - vous le privilège de sonder les cœurs , d'en pénétrer tous les replis , d'en découvrir tous les sentimens ? Si

vous avés un tel privilège ; si ces ténèbres , qui couvrent le cœur humain , se changent pour vous en lumière , votre vue est assurée , vous ne pouvés pas vous tromper. Mais , si vous n'avés pas un tel privilège (& tout l'orgueil humain n'osa jamais se l'attribuer) arrê-
tés-vous donc où s'arrête votre vue ; ne franchissés pas les bornes mises à vos recherches par les mains de la nature ; laissés à son Auteur , des secrets qu'il a voulu se réserver à lui seul. C'est le premier conseil de la *Moderation*.

2°. Mais elle ne se contente pas de régler nos jugemens ; elle règle aussi nos paroles , nos procédés , nos actions. Et que nous prescrit-elle , à tous ces égards ? Elle nous prescrit d'être circonspects dans nos discours , de tenir en bride notre langue , afin qu'il ne nous échappe rien de ce qui peut offenser , rien de ce qui peut porter atteinte à la réputation & à l'honneur , ces biens si précieux , qu'on met souvent au-dessus de la vie même. Vous n'approuvés pas telle ou telle manière de penser ; vous croyés devoir le dire hautement ? A la bonne heure ; la justice & la prudence peuvent l'exiger , pour l'intérêt de la cause que vous défendés ; & la *modération* , à cet égard , cesse d'être louable , quand elle devient lâcheté. Mais les termes

injurieux ; mais les épithètes flétrissantes ; mais les railleries amères ; mais les médifances cruelles ; mais les airs dédaigneux , les regards sombres , les impolitesse marquées , les procédés insultans , avec ceux qui ne pensent pas comme vous , sont-ce là les compagnes de la *Modération* ? Vous faire une telle question , n'est-ce pas vous demander , si la lumière est ténèbres , si la sagesse est folie ?

3°. Et qu'exige la *Modération* , lorsque nous voulons exposer notre manière de penser à ceux qui en ont une différente de la nôtre ? Je remarque , d'abord , Mes Frères , qu'il est des cas où la *Modération* va jusqu'à nous imposer un silence absolu. Cet homme n'ignore pas qu'on est fortement prévenu contre lui ; qu'il ne jouit pas de cette estime , de cette considération , qui préparent à la docilité , & qui , souvent , persuadent plus que les raisons les plus fortes ; quel parti doit-il prendre ? Celui de se taire. Et pourquoi ? Parce qu'en parlant , il est très-vraisemblable qu'il ne persuadera point , & qu'il ne fera que se nuire à lui même. Par rapport à ceux qui ne sont pas dans cette position défavorable , lorsqu'ils sont appelés à dire & à défendre leur manière de penser , la *Modération* demande , qu'ils le fassent sans
aigreur ,

aigreur , fans dureté , fans orgueil , fans emportement. --- Vous entrés en conférence avec cet homme ; vos premières paroles font celles d'une personne tranquille & sage ; mais bientôt , votre voix s'élève & s'aigrit , vos regards s'enflamment , votre air est impérieux , votre ton est tranchant ; tout , en vous , annonce que vous regardés vos décisions comme autant d'arrêts fans appel , comme autant d'oracles auxquels il faut aveuglément se soumettre. Est - ce là de la *modération* ? Je ne crains point d'en appeler à vous-même.

4°. Enfin , M. F. , la *Modération* demande , que notre attachement à notre manière de penser ne soit jamais tel , qu'il nous empêche d'y renoncer , si l'on nous montre que nous étions dans l'erreur. Ne croyés pas que j'entende par là qu'il faille embrasser , trop facilement , une opinion contraire à la nôtre ; non ; il est de la prudence & de la sagesse de se tenir en garde contre les subtilités , les sophismes , les phrases éblouissantes , & tous les autres artifices par lesquels on peut donner , & l'on ne donne que trop souvent , au mensonge les couleurs de la vérité. Mais , ce que j'entends par là , c'est que la *Modération* demande que nous ne souffrions pas impatiemment qu'on attaque notre opinion , qu'on oppose des raisons aux nôtres ; que

nous ne regardions pas ce qui pourroit nous éclairer , comme une lumière importune , qui blesse nos yeux , & qu'il faut écarter ; que nous ne préférions pas d'entasser absurdités sur absurdités , plutôt que de convenir de notre erreur ; mais qu'au contraire nous écoutions tranquillement , comme nous avons voulu qu'on nous écoutât ; que nous examinions ce qu'on nous dit , sans prévention , sans partialité , sans humeur , sans impatience ; & que si les raisons qu'on nous expose nous paroissent triomphantes , nous ne résistions pas à l'évidence , nous ne la repoussions pas ; que nous ne craignions point de convenir d'une erreur , toujours moins honteuse que l'aveu n'en est honorable à celui qui a le courage de le faire. Tels sont , Mes Frères , les préceptes les plus essentiels de la *Modération*. Heureuse disposition de l'esprit & du cœur ! Qu'est-ce qui peut la faire naître chez ceux qui en sont privés , & l'affermir en ceux qui la possèdent ? C'est ce que nous allons examiner , & qui nous paroît digne de toute votre attention.

I°. S'il existoit un homme , dont les lumières & la pénétration fussent telles qu'il découvrit toujours la vérité ; qu'il ne fût jamais trompé par les apparences ; si la passion , même la plus forte , n'avoit aucune influence

sur les jugemens ; s'il ne pouvoit être entraîné, ni par l'esprit de parti, ni par l'autorité, ni par la multitude ; un tel homme auroit le droit de décider toujours en dernier ressort, de prononcer en juge suprême, sans une attention scrupuleuse à la manière dont ses arrêts seroient prononcés. Mais exista-t-il jamais un tel homme ? En est-il un seul qui osât s'arroger une telle prérogative ? Hélas, chétifs mortels ! Que nos lumières sont foibles ! Que notre vue est bornée ! Que de faces, dans un objet, qui échappent à nos regards ! Que les apparences nous séduisent & nous trompent aisément ! Comme les passions nous aveuglent ! Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de reconnoître que nous étions dans l'erreur, lorsque nous croyons, fermement, tenir la vérité même ! Et qu'est-ce qu'une telle considération doit nous inspirer, à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous sur telle ou telle matière ? Est-ce les pensées de la présomption ? Est-ce le ton de l'orgueil ? Est-ce les excès de l'emportement ? Est-ce les insultes du dédain ? Est-ce la roideur de l'obstination ? Ou plutôt, n'est-ce pas une entière déférence à cette exhortation de l'Apôtre ; *Que votre modération soit connue de tous les hommes ?*

II^e Et comment sera-t-elle envisagée, cette

modération, par ces hommes à qui nous devons la faire connoître? Est-ce une qualité sur laquelle se portent naturellement l'estime & l'affection? Pour en juger, j'offre, Mes Frères, deux tableaux à vos regards. Ici, vous voyés un homme ardent, qui expose son opinion avec une chaleur extrême; qui prononce d'une manière décidée; qui s'irrite de la moindre résistance; qui réplique avec aigreur, & qui, pressé par les raisons qu'on lui oppose, témoigne de l'impatience, répond par un ris moqueur, ou une raillerie insultante. — Là, au contraire, vous voyés un homme tranquille, qui écoute paisiblement tout ce qu'on lui oppose; qui ne se permet rien de dur, rien de dédaigneux, rien de piquant; qui embrasse, avec plaisir, la vérité qu'on lui montre, ou qui la présente, avec modestie, & la fait recevoir à ceux qui ne l'avoient pas connue. Je vous le demande, M. F. ! Sur lequel de ces deux tableaux aimés-vous à porter, à fixer vos regards? Lequel de ces deux hommes vous annonce de l'empire sur lui-même, une force de Raison supérieure, un caractère fait pour l'agrément & le bien de la Société? Auquel de ces deux hommes voudriés-vous ressembler? Auquel donnés-vous intérieurement des éloges? Me trompé-je, si, de ce qui se passe au dedans

de vous , je me crois fondé à vous dire „ Vou-
„ lés - vous être aimé , estimé ? Voulés - vous
„ l'être de ceux - là même qui ne pensent
„ pas comme vous ? “ *Que votre modération
soit connue de tous les hommes.*

III°. Mais , quand on parle pour la *vérité* ,
n'est-il pas bien difficile de garder de la mo-
dération ? Les obstacles à vaincre , les pré-
jugés à dissiper , les passions à réduire au si-
lence , tout cela ne demande-t-il pas de la
chaleur ? Et de la chaleur à la vivacité , à
l'emportement , qui ne fait combien le passage
est facile ? --- Je ne le conteste point , Mes
Frères ; mais , en supposant avec vous , que
c'est réellement la *vérité* que vous défendés ,
je dis , que les intérêts mêmes de cette vé-
rité exigent de la modération , vis - à - vis de
ceux à qui on veut la faire recevoir. En ef-
fet , M. F. , pour peu que l'on connoisse les
hommes , on n'ignore pas , qu'ils sont for-
tement attachés à leurs opinions ; que l'amour-
propre leur persuade , avec la plus grande fa-
cilité , que leur manière de penser est la meil-
leure ; que cet amour - propre est d'une déli-
cateffe excessive ; que la contradiction lui est
pénible ; qu'il en coûte , toujours , à conve-
nir , que les autres ont plus de lumières &
d'intelligence que nous. --- Que nous dit , en-
core , la connoissance des hommes ? Qu'on

ne les détache de leurs opinions , ni par une manière impérieuse de dire son sentiment , parce que la hauteur & la fierté révoltent ; ni par le ton tranchant & décidé , parce que , si l'on veut bien écouter , on veut aussi être entendu ; ni par trop de chaleur , parce que cet excès annonce de la passion , & tient , par-là même , sur la défiance ; ni par l'impatience & le dépit , parce qu'il est un reproche d'imbécillité , ou d'entêtement absurde , à ceux qui écoutent ; ni par le souris amer , ou les railleries , parce que rien ne pique autant que le ridicule ; ni par les termes injurieux , parce qu'ils irritent & offensent. Voilà ce que nous dit la connoissance des hommes. --- Et que nous apprend l'expérience sur le résultat des procédés de ce genre ? Qu'on rend aigreur pour aigreur , dédain pour dédain , emportement pour emportement ; qu'on s'affermit , de part & d'autre , dans son opinion ; & , ce qu'il y a de plus fâcheux , qu'il ne reste dans les cœurs , que plus de haine qu'il n'y en avoit auparavant , que le rapprochement est beaucoup plus difficile. Voulés-vous prendre une route plus assurée & plus agréable ? Voulés - vous défendre la vérité , de manière qu'elle puisse triompher ? Agissés avec les hommes suivant ce qu'ils font , plutôt que suivant ce qu'ils devroient être. Ayés

égard à leur foiblesse , & faites servir à leur instruction , leurs défauts mêmes. Pour cet effet , sans jamais user de bassesses , de flatte-ries , de mensonge , ménagés cet amour-propre que vous sâvez être si délicat , si ombrageux ; écartés , autant qu'il dépend de vous , tout ce qui le blesse ; ne paroissés point mépriser l'opinion que vous combattés ; proposés vos raisons plutôt comme des doutes , que comme des argumens sans réplique ; insinués-les par le ton de la modestie & de la douceur ; montrés , sans aigreur & sans dédain , le foible des raisons qu'on vous oppose ; faites voir en vous , non point un bouillant adversaire qui combat , mais un homme instruit , qui cherche à éclairer ; non point un homme ardent & vain , qui veut confondre , mais un homme vrai , qui désire de détromper. En agissant de cette manière , à moins que vos raisons ne soient insuffisantes , ou que vous n'ayés à faire à quelqu'un de ces hommes qui , d'avance , sont déterminés à ne pas changer d'opinion , le succès vous démontrera la sagesse de cette maxime de *St. Paul* ; *Que votre modération soit connue de tous les hommes.*

IV°. Et ne pensés pas , Mes Frères , que ces ménagemens , ces attentions , ces égards ne soient dictés que par une sagesse pure-

ment humaine ; ils sont l'effet nécessaire des vertus que le Christianisme nous recommande. Ne les aurons-nous pas ces ménagemens , ces attentions , ces égards , cette modération , en un mot , si , comme l'Evangile l'ordonne , *nous ne présumons pas trop de nous-mêmes ; si nous ne sommes pas sages en nous-mêmes ; si nous estimons les autres plus excellens que nous ; si nous sommes parés d'humilité ; si , comme notre divin Maître , nous sommes débonnaires & humbles de cœur ?* Disons tout , en un mot ; ne les aurons-nous pas ces ménagemens , ces attentions , ces égards , cette modération , si nous avons la grande vertu du Chrétien , la *charité* ; si cette charité est vraiment dans notre cœur ; cette charité (c'est le Christianisme qui nous en apprend les effets) cette charité *qui est d'un esprit patient ; qui n'est point insolente ; qui ne s'enfle point d'orgueil ; qui ne soupçonne point le mal ; qui ne s'aigrit point ; qui se réjouit de la vérité ; qui excuse tout , qui supporte tout ?* Voyés Saint-Paul ! Appelé à combattre des opinions généralement reçues , fortement enracinées dans les ames , comment se conduisoit-il ? Il nous l'apprend lui-même : *Je me suis fait comme foible avec les foibles , afin de les gagner. Je me suis*

fait tout à tous. Et qu'est-ce qui lui inspiroit cette complaisance , ces ménagemens ? Etoit-ce mollesse , étoit-ce lâcheté ? Mes Frères ! *Saint-Paul* étoit d'un caractère bouillant ; mais *Saint-Paul* aimoit ces hommes dont il combattoit les opinions ; il les portoit dans son cœur ; & dès-lors il ne lui étoit point pénible , que dis-je ! il lui étoit doux de suivre cette leçon qu'il donnoit aux autres ; *Que votre modération soit connue de tous les hommes.*

Et Vous , Mes Frères , l'avez-vous eue cette *modération* , dont nous venons de vous exposer les préceptes , & de vous faire l'éloge ? Depuis qu'il s'est élevé , parmi nous , des questions sur les quelles les esprits ont été partagés , vous êtes-vous interdit tout jugement sur les intentions de ceux qui ne pensent pas comme vous , & qui ne vous sont pas connues ? En en parlant , avez-vous évité toute expression indécente , tout terme injurieux ? Vos procédés ont-ils toujours été ceux de l'honnêteté & de la bienfaisance ? Avez-vous toujours soutenu votre manière de penser , sans aigreur , sans emportement , sans obstination ? Si nous vous donnions des éloges , à tous ces égards , ne feroient-ils point démentis par vos cœurs ? Hélas , Mes chers

Frères , à qui de nous , à qui de nous la Conscience ne fait-elle pas , ici , quelques reproches ?

Que vous dirons-nous donc ? Nous vous prions , nous vous conjurerons de mettre désormais dans vos jugemens , dans vos discours , dans vos procédés , cette *modération* , dont nous croyons que , dans le fond de l'ame , vous avés senti la beauté , l'excellence & l'utilité. Il vous en coûtera peut-être ; il faudra peut-être faire violence à un tempérament vif , à un caractère ardent , qui vous emporte souvent au-delà des bornes que , dans vos momens tranquilles , vous vous prescrivez à vous-mêmes. Mais quoi ! Faut-il renoncer à une vertu , parce qu'elle demande des efforts ? Faut-il perdre courage , à la vue des difficultés , quand votre Raison , votre Religion vous ont dit „ Voilà *ce qui est bon* ; voilà *ce qui est aimable* ; voilà *ce qui donne une bonne réputation* ? “ Où est donc la vraie dignité , la vraie grandeur de l'homme , si elle ne se trouve pas à se vaincre , à se dompter soi-même ? Mais que dis-je ! Il vous en coûtera. Qui sont-ils donc ces hommes envers qui vous êtes appelés à *user de modération* ? Ce sont vos parens , vos amis , vos concitoyens ; ce sont les en-

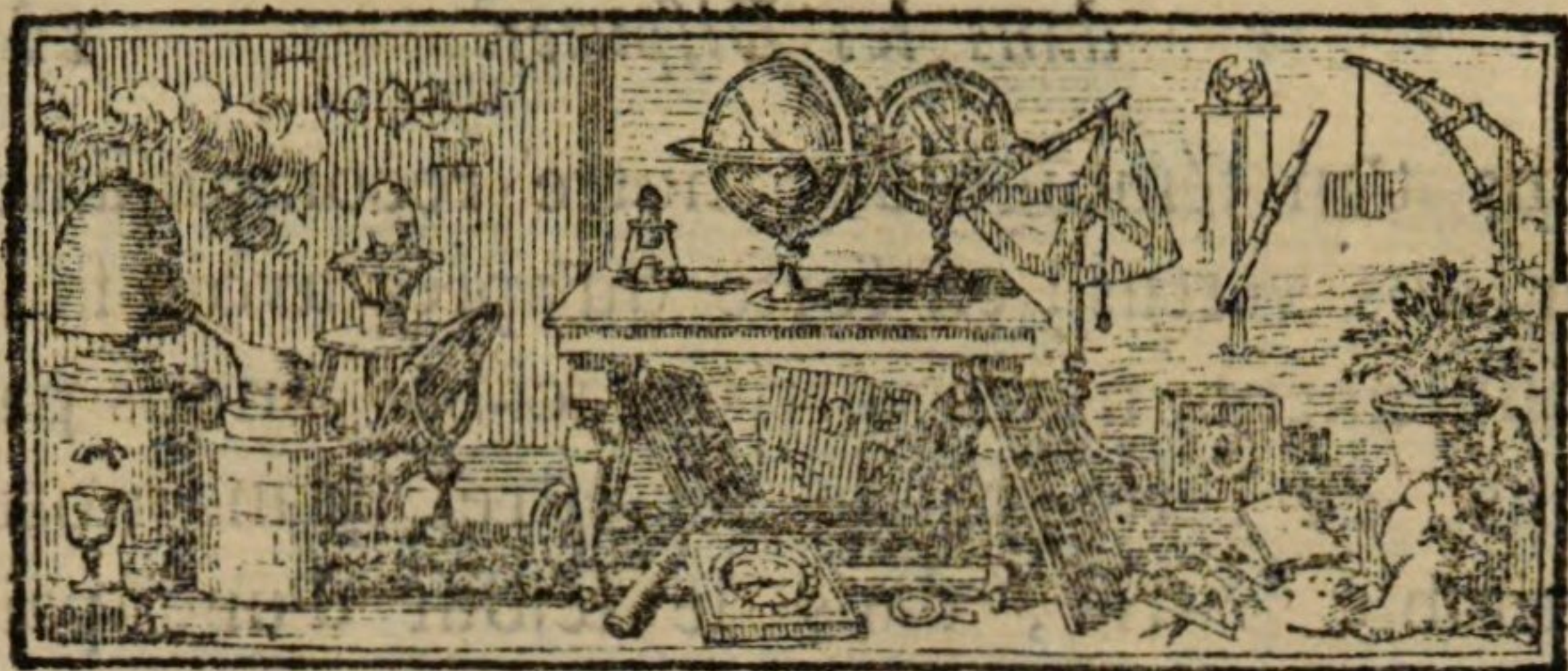
fans d'une Mère commune, qui nous a tous portés, tous réchauffés dans son sein; d'une Mère commune, qui nous dit, avec prières & avec larmes „ O mes enfans ! Ne déchirés pas mes entrailles, en doublant vos „ malheurs par vos procédés ! Que la diversité des opinions de l'esprit n'altère point „ les sentimens du cœur ; montrés-vous frères les uns des autres, jusque dans vos „ dissensions mêmes ! Par la modération, si „ vous ne diminués pas le mal qui vous „ presse, vous pourrés, au moins, vous „ rendre le témoignage que vous n'avez point „ envenimé la plaie ; qu'aucontraire vous „ avés fait tous vos efforts pour la fermer „ & la guérir. Par la modération, vous aurés, au moins, le doux pressentiment de „ voir les esprits se réunir, les cœurs se rapprocher, l'union & la concorde renaître „ parmi vous ! “

Rendons-nous, Mes Frères, rendons-nous à ce vœu de la patrie ! *Poursuivons*, ainsi, la paix ; comme dit *Saint-Paul* ; employons à l'acquérir tout ce qui s'accorde avec la justice, la prudence, le vrai patriotisme ; ou, comme le dit le même apôtre, *s'il est possible, & autant qu'il dépend de nous, ayons la paix*, les uns avec les autres. Ici, Mes

très-chers Frères , une douce espérance s'élève dans mon ame. Il me semble voir renaître ces beaux jours , où le commerce de la société est si intéressant ; où les regards sont affectueux , les paroles douces , les procédés honnêtes , les conversations paisibles ; où l'on éprouve ce délicieux treffaillement du cœur , à l'abord d'un Concitoyen , en lui tendant une main amie , en voyant la bienveillance sur son front ; ces beaux jours , où le Magistrat rencontre , à chaque pas , des témoignages de respect , de considération , de cette confiance , de cette affection du cœur , qui font tout le charme de l'Autorité ; où ceux qui sont gouvernés reconnoissent leurs pères dans leurs Chefs , des pères tendres , qui les portent au dedans d'eux-mêmes , qui n'ont que la noble ambition d'assurer leur tranquillité , leur bonheur. Spectacle intéressant ! Douceurs inexprimables ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je *fléchis le genou devant Toi* ; je te demande , avec ardeur , de faire luire sur nous ces jours fortunés ! Dieu de paix , qui aimes à la voir régner parmi tes enfans , inspire à tous les Membres de cet Etat les sentimens propres à la rétablir au milieu de nous ! Et que cette nouvelle marque de ton infinie Bonté nous consacrant , nous dévouant à Toi ,

nous t'en témoignions notre reconnoissance par nos vertus ; en sorte qu'après avoir fini , paisiblement, notre carrière ici-bas , nous passions , de cette patrie terrestre , dans notre véritable patrie , dans le séjour d'une paix inaltérable & d'une éternelle félicité. Ainsi soit-il !



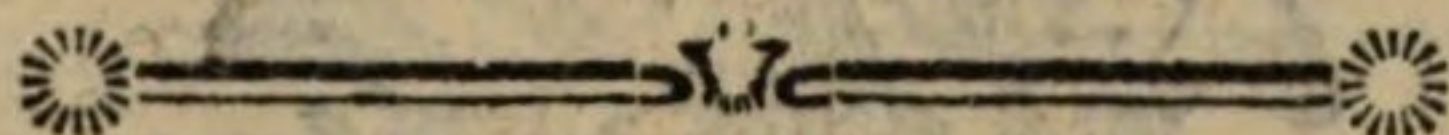


S E R M O N

Sur ces paroles du

PSEAUME XXX. v. 6.

*Les pleurs sont le soir chez nous, & le matin
il y a le chant de triomphe.*



M E S F R E R E S !

LA Nature offre à nos yeux un spectacle sans cesse diversifié. Tantôt un brillant soleil vient répandre une agréable lumière; bientôt après une nuit sombre nous plonge dans de profondes ténèbres. Aujourd'hui l'air est pur & tranquille; demain il est obscurci par des nuages, il est agité par des vents & des tempêtes. La terre, couverte de plantes & de fleurs, ne nous présente, quelque temps

après, que des ronces & des épines. Les arbres, chargés de fruits, n'étaient, peu de tems après, que des branches nues & stériles. Rien de fixe, rien de permanent. Nous-mêmes, Chrétiens, nous-mêmes, spectateurs de ces différentes scènes, ne sommes pas à l'abri de toute inconstance, de toute vicissitude. Tantôt notre ame jouit des sensations les plus douces; bientôt après elle est en proie au chagrin & à la tristesse. *Il y a un tems pour mener deuil, & un tems pour se réjouir. Les pleurs sont le soir chez nous, & le matin il y a le chant de triomphe.* C'est, M. F., ce tableau des vicissitudes humaines que je vais offrir à vos regards. Venés le contempler avec nous, Venés, en le contemplant, apprendre à dire, avec un prophète; *Eternel, que tes voies sont merveilleuses envers les enfans des hommes!* Ainsi soit-il!

Que l'homme passe, successivement, par différens états de bien & de mal, de plaisir & de douleur; c'est, M. F., une vérité d'expérience; &, sans doute, il n'est aucun de vous qui ne dise, dans cet instant, „ Telle „ est la destinée de l'homme, tel est son „ partage sur cette terre. “ L'enfant qui vient de naître, ouvre à peine sa débile paupière, qu'il arrose la terre de ses larmes. Tristes prémices de celles qu'il doit répandre,

tandis qu'il y fera son séjour ! Bientôt après , les ris & les joies enfantines succèdent à ses larmes , & nous annoncent aussi les sentimens agréables qu'il commence à éprouver. Ainsi , dès cet âge tendre , *les pleurs sont le soir chez nous , & le matin il y a le chant de triomphe.*

Sorti de l'enfance , l'homme entre dans une carrière non moins féconde en vicissitudes. Nouveaux plaisirs , nouvelles peines. La prospérité & l'adversité , la santé & la maladie , les louanges & le mépris , les douceurs de l'amitié , ses séparations & ses perfidies , font , de ses jours , une suite continue de vicissitudes. Avidé de bonheur , envain cherche-t-il à le fixer ; envain combine-t-il un système de plaisirs , pour les perpétuer ; l'affliction vient déranger ses projets ; bientôt après , quelque événement heureux relève ses espérances ; jusques-à-ce qu'enfin la mort termine ses plaisirs , & le délivre de ses misères. Jusques-à-ce moment , *les pleurs sont le soir chez nous , & le matin il y a le chant de triomphe.*

C'est là , M. F. , une règle générale. Chacun , dans son état , quelque brillant qu'il puisse être , éprouve des chagrins , qui en altèrent les plaisirs. Les plus grands Monarques , ces *Dieux de la terre* , voyent souvent
leurs

leurs plus beaux jours obscurcis par de sombres nuages. La garde qui veille sans cesse à leur porte, ne peut empêcher l'affliction de pénétrer dans leurs palais, de les attaquer jusque sur leur trône, d'interrompre leur *chant de triomphe*, pour faire couler les larmes de leurs yeux. Si leurs plaisirs sont en plus grand nombre, souvent ils multiplient, par-là même, leurs douleurs. Leurs afflictions sont d'autant plus poignantes, que leurs joies ont été plus fréquentes ou plus vives. Que de peine secrètes corrompent souvent leur apparente félicité ! La règle est donc générale ; grands & petits, nous y sommes tous sujets ; *les pleurs sont le soir chez nous, & le matin il y a le chant de triomphe.*

Etrange destination ! O homme ! Ton sort dépendroit-il d'un hazard aveugle, ou, ferois-tu le foible jouet d'une Divinité capricieuse ? Loin de nous une telle pensée ! Non, Chrétiens ! C'est un Dieu Sage ; c'est l'Eternel, grand en conseils, abondant en moyens, c'est l'Eternel qui forme la lumière, & qui crée les ténèbres, qui fait l'adversité & la prospérité ; c'est l'Eternel qui fait toutes ces choses. Mais Dieu est un Etre infiniment bon ; pourquoi donc ne veille-t-il pas sans cesse sur le bonheur de ses créatures ? Se plai-

roit - il dans leurs soupirs & leurs larmes? Ecoutez, Mes Frères; & je vous montrerai qu'il y a bien des raisons pour la cause de Dieu dans les vicissitudes humaines. Redoublés ici votre attention.

1°. Dieu pouvoit nous traiter selon sa volonté, comme il pouvoit nous laisser dans un néant éternel. *Ce n'est pas à l'argile à dire à l'Ouvrier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Ce n'est pas à nous à donner des loix au Tout-puissant, touchant l'œuvre de ses mains.* N'a-t-il pas un empire absolu sur ses créatures? Et comment s'est-il servi de cet empire? Avons-nous de justes raisons de nous plaindre de Lui? Non, M. F.; puisqu'en général nos sujets de *chant de triomphe* font beaucoup plus fréquens que ceux qui nous font *mener deuil* & verser des larmes. Pour nous en convaincre, n'allons pas consulter ces misanthropes, qui exagèrent sans cesse les misères de l'homme; qui nous peignent ses afflictions sous les couleurs les plus noires; qui semblent vouloir nous révolter contre l'Auteur de notre existence. Un caractère sombre & mélancolique, une imagination frappée de quelque événement sinistre, n'exposeront jamais à nos yeux qu'un tableau dont tous les traits annoncent la tristesse de celui qui le trace. Ne mettons pas, non plus, parmi nos misères, ces maux qui

n'existent que par une manière de penser fausse & ridicule; qui ne sont des maux que parce que nous voulons bien les regarder comme tels; parce que nous ne consultons pas cette Raison, que Dieu nous a donnée pour dissiper nos illusions & nos erreurs. Combien de gens cesseroient d'être malheureux, s'ils cessoient de croire qu'ils le sont! Combien de gens qui ne savent pas être heureux, dans le sein du bonheur même! D'un autre côté, Mes Frères, ne comptons pas parmi nos plaisirs, ceux qui sont réprouvés par la conscience & par la vertu! Tout ce qui coûte un remords ne mérite pas le nom de *plaisir*... Et que vous restera-t-il? dira peut-être celui qui n'a pas cette délicatesse de conscience. Ce qu'il nous restera? Tous les plaisirs qui se tirent d'une bonne santé, de la satisfaction légitime & modérée de nos besoins, d'une vocation bien remplie, d'une amitié sincère & vertueuse, d'une conversation *assaisonnée de sel avec grâce*; d'une lecture agréable & utile; d'une méditation sur tant d'objets intéressans qui s'offrent de toute part; du doux exercice de la vertu; de l'exquise & durable volupté qu'on goûte à faire des heureux; du sublime & ravissant spectacle de cet Univers, toujours brillant & toujours nouveau; du sentiment de nos progrès vers la

perfection ; de la paix de l'ame , qui *surpasse tout entendement* ; des inestimables entretiens avec notre Dieu , notre Père , notre grand Bienfaiteur ; de la délicieuse espérance d'une immortalité bienheureuse. Voilà , voilà ce qui nous reste ! Voilà nos justes sujets de *chant de triomphe* ! Des plaisirs purs ; des plaisirs dignes d'une créature intelligente & raisonnable ; des plaisirs qui se retrouvent , à chaque instant de la vie. Calculés , maintenant , Mes Frères ; comptés vos jours de ténèbres & vos jours de lumière ; & si vous êtes des juges équitables , vous conviendrés que l'homme n'a point à se plaindre de la Divinité , puisqu'en général nos sujets de *chant de triomphe* font beaucoup plus fréquens que ceux qui nous font verser des larmes. --- Mais cela ne vous satisfait pas ; vous voudriés que votre félicité ne fût jamais troublée ? Et moi , je vous dirai ; pourquoi donc la troublés-vous si souvent vous-mêmes ? C'est ma seconde observation sur les vicissitudes humaines

2°. Rien n'est si ordinaire , dans le monde , que de voir des gens fort heureux devenir , eux-mêmes , les artisans de leur infortune. Jetez les yeux sur un grand nombre de malheureux ; & vous verrés que ce sont , pour la plupart , des martyrs de la paresse , des martyrs de l'ambition , des martyrs de l'intempé-

rance, en un mot, des martyrs de quelque passion déréglée. „ C'est une injustice ordinaire aux hommes „ disoit un Ancien „ de „ vouloir bien être méchans, & de ne vouloir „ pas être misérables. “

Cet homme jouissoit, il n'y a que quelques années, d'une santé vigoureuse; il traîne maintenant une vie triste & languissante, accablé d'infirmités & de douleurs. N'en soyons point surpris, Mes Frères. La force de son tempérament le rassurant contre les atteintes du mal, il a donné, tête baissée, dans la débauche; il a *changé les grâces de Dieu en dissolution*; il en porte la peine; *du doux est procédé l'amer*; du sein même de ses plaisirs est sortie la douleur. Malheureux, par sa propre faute, il se plaint, maintenant, de ce que le *chant de triomphe* n'est plus dans sa bouche; il ose peut-être s'en prendre à la Divinité; car la *folie de l'homme corrompt ses voies*, puis il se dépite contre l'Eternel. Cesse de te plaindre, Pécheur! *Ta malice te châtie, & tes débauches te reprimandent!*

Vous jouissiez, il n'y a que quelque tems, d'une fortune riante; le *chant de triomphe* étoit, *le matin*, chez vous, &, le soir, un revers de fortune vous a fait répandre des larmes. Qui accuserés - vous de cette vicissitude? Qui? Vous-même, vous-même, homme

ambitieux ! Si , content de votre état , vous aviez mis un frein à votre insatiable cupidité , les *pleurs* ne feroient pas *chez vous* , il n'y auroit que le *chant de triomphe*.

Rentrés , ainsi , en vous-mêmes , vous tous qui vous plaignés de l'état où vous êtes maintenant ; interrogés votre conscience ; elle vous répondra , du moins à la plupart , que votre état actuel est une fuite toute naturelle de votre conduite passée. Ecoutez-la cette conscience ; & ne vous plaignés plus des vicissitudes que vous éprouvés , puisque vous avés creusé , vous-mêmes , le précipice dans lequel vous êtes tombés. Pour moi , Chrétiens , je suis étonné qu'il y ait encore tant d'hommes qui paroissent heureux , dans un monde où il y a tant d'hommes livrés à des passions déréglées.

Mais combien de vicissitudes qui ne sont point une fuite naturelle de la conduite des hommes ! J'en conviens , Mes Frères ; mais ne précipités point votre jugement ; écoutez encore ce que nous avons à vous dire.

3°. L'homme ne pouvant être heureux que par la vertu , par la soumission aux ordres de son Créateur , Dieu se sert de différens moyens pour le conduire dans cette route unique du bonheur , ou pour l'y ramener , lorsqu'il s'en est écarté. La voie des bienfaits est celle qu'il

emploie , d'abord , pour nous faire entrer dans ses vues ; car ce n'est pas volontiers qu'il afflige les fils des hommes , qu'il leur cause de la tristesse ; il sort , pour ainsi dire , de son caractère ; il fait son œuvre étrange ; il voudroit ne nous parler jamais que par ses bienfaits. Mais , hélas ! en ne faisant que des heureux , Dieu ne feroit , souvent , que des ingrats & des coupables. Il est des ames insensibles aux marques de bonté les plus éclatantes ; il est des ames dures , qui forcent l'inclination du *Dieu de charité* , qui l'obligent , comme parle l'Ecriture , à les tenir prisonnières par les liens de l'affliction , afin qu'elles deviennent sages & se détournent de l'iniquité. Telle est la cause des vicissitudes humaines. Vous voyés , M. F. , que c'est , encore , à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. O homme ! C'est ton cœur , ton cœur désespérément mauvais , qui est la source fatale de tes amertumes & de tes chagrins !

Cet homme s'enorgueillissoit dans la prospérité ; la pompe qui l'environnoit lui cachoit son néant , & le portoit à s'élever , par une dédaigneuse fierté , au-dessus des autres hommes. Dieu lui a enlevé ses richesses , source funeste de son orgueilleuse présomption ; l'enflure de son cœur s'est dissipée ; il a reconnu qu'il y a un Dieu qui résiste aux

orgueilleux , mais qui fait grâce aux humbles. Tel l'insensé *Antiochus* , dans ses triomphes , pensoit pouvoir commander aux ondes de la mer , & peser dans la balance les hauteurs des montagnes ; mais , bientôt , frappé de la main de Dieu , il s'écrie , avec humilité ; *Que le mortel ne présume pas s'égaliser au Dieu fort !* Heureuse vicissitude ! Dans la prospérité , l'homme se perdoit de vue ; dans l'adversité , il apprend à se connoître.

Cet homme étoit dur envers les infortunés ; ne connoissant pas , par expérience , ce qu'il y a de triste & d'amer dans les maladies & dans l'indigence , *Lazare* , couché à sa porte , couvert de plaies , sollicitoit en vain sa compassion ; ses entrailles de fer ne pouvoient être remuées. Maintenant , il va au devant des malheureux ; il partage leurs souffrances , il s'empresse à les soulager. Etrange métamorphose ! Mes Frères , *c'est ici le doigt de Dieu !* Une maladie douloureuse a changé ce cœur de pierre en un cœur de chair. Heureuse , heureuse vicissitude ! Dans la santé , l'homme étoit dur & inhumain ; dans la maladie , il apprend à revêtir des entrailles de miséricorde.

Ne multiplions pas les exemples. O vous , qui êtes rentrés dans les sentiers de la vertu , doanés gloire à la vérité ; racontés les mer-

veilles du Seigneur ! Qu'est - ce qui vous a ramenés dans ces sentiers dont vous n'auriez jamais dû sortir ? N'est - ce pas quelque vicissitude , quelque revers de fortune , quelque maladie , quelque événement de ce genre ? N'est-il pas vrai que , sans ces coups miséricordieux de *la main du Seigneur* , vous vous égareriez encore dans les funestes sentiers de l'iniquité ? N'est il pas vrai que ce qui vous parut peut-être , d'abord , un sujet de *pleurs* , est devenu , pour vous , un juste sujet de *chant de triomphe* ? O sainte & adorable Providence ! O Dieu de bonté , Dieu de charité ! *Que tes voies sont merveilleuses envers les enfans des hommes !* Cependant , combien est petite la portion que nous en connoissons ! Que feroit-ce , M. F. , si nous pouvions exposer à vos yeux tout le plan de la Divinité , toute sa marche ! Mais , approchons encore , avec respect , & découvrons un nouveau trait de cette admirable Sagesse , dont nous ne voyons que les bords.

4°. Est-il nécessaire d'observer , qu'une misère absolue , sans aucun mélange de plaisir , auroit mis dans notre bouche ces tristes accents de la douleur ; *Pourquoi la lumière est-elle donnée au misérable ?* Quelle ame eût été assez forte pour ne pas succomber sous le poids de ses maux ? Quelle ame eût été

assés vertueuse pour ne jamais murmurer ? Aussi , Mes Frères , Dieu , *qui sait de quoi nous sommes faits* , Dieu ne permet pas que nos chagrins soient continuels ; il nous donne de longs intervalles de tranquillité & de bonheur ; si *les pleurs sont le soir chez nous* , le matin il y a le chant de triomphe. D'un autre côté , comme cette vie n'est qu'un état préliminaire d'épreuve , qu'un lieu d'attente , d'où la mort doit nous faire disparoître un jour ; si le chant de triomphe étoit continuellement dans notre bouche , il feroit à craindre que le lieu de notre exil ne nous parût trop agréable ; il feroit à craindre que notre cœur ne fût où n'est pas notre véritable trésor. En effet , Mes Frères , si le monde , malgré tant de vicissitudes , malgré toute sa vanité , tout son néant , trouve tant de ferviles adorateurs ; s'il est tant de ces âmes fangeuses , qui renonceroient à leurs droits sur le ciel , qui consentiroient à être à jamais séparées de Toi , ô mon Dieu , pourvu qu'elles demeuraissent toujours sur ce théâtre de vicissitudes , que feroit-ce donc , si cette terre étoit une Canaan toujours dé coulante de lait & de miel , si les plaisirs se multiplioient sans cesse sous nos pas ? Ah bientôt l'idole seroit encensée de toute part ; notre cœur , notre foible cœur ne soupireroit que pour le monde ; *nous sommes bien ici* , dirions-nous

dans des transports de joie, nous sommes bien ici; établissons - y notre demeure. Mais non, Chrétiens ! Nous sommes appelés à de plus grandes choses; notre cœur, fait pour Dieu même, ne doit pas borner ses affections à cette terre. Or, quoi de plus propre à relâcher les liens qui nous y attachent, que ces vicissitudes continuelles de biens & de maux, de plaisirs & de chagrins ? Quoi de plus propre à nous faire soupirer pour notre céleste patrie ? Ah, M. F. ; quand je pense (& , sans doute, je ne fais qu'exprimer vos sentimens, Fidèles qui m'écoutez) quand je pense qu'à chaque instant mes plaisirs peuvent être changés en amertumes; que ma prospérité va peut-être, dans peu, me rendre ma misère d'autant plus sensible; que ma réputation est sans cesse exposée aux lâches & cruelles attaques des langues mensongères; que, tout-à-coup, ma santé peut être troublée par de violentes maladies; que la mort peut, à chaque instant, rompre les liens si doux du sang & de l'amitié; que le *chant de triomphe*, maintenant dans ma bouche, peut être par-là changé en cris de gémissemens, oh mon ame est ennuyée des tentes de Kédar; mon désir tend à déloger de ce monde ! O Dieu ! Quand entre-rai-je & me présenterai-je devant ta face ?... C'est ainsi, Sageffe éternelle ! c'est ainsi que,

par les vicissitudes de cette vie , tu élèves nos regards vers le Ciel ; tu nous fais désirer cet état permanent de félicité , où *les pleurs* ne feront plus *chez nous* , où il n'y aura que *le chant de triomphe* ! Écoutons , maintenant , M. F. , les salutaires leçons que nous donnent les vicissitudes humaines.

1°. La première est une leçon d'humilité. Hommes orgueilleux , qui vous contemplez d'un œil satisfait , considérez - vous de plus près ; voyez bien ce que vous êtes ! Qu'est-ce qui vous inspire , & nourrit en vous cet orgueil ? --- Vos richesses ? Mais , sans remonter à la main qui les dispense , ces richesses sont-elles à l'abri de tout revers ? Ne peuvent-elles pas *se faire des ailes , s'envoler* , & vous laisser plongés dans la misère ? --- Vos honneurs ? Mais *cela aussi n'est-il pas une vanité* ? Sont-ils à l'abri des caprices , de l'inconstance , & de l'injustice humaine ? Et quand vous seriez assurés de jouir toujours de ces avantages extérieurs , hommes orgueilleux , votre santé , sans laquelle la possession du Monde entier n'est rien , votre santé est - elle à l'abri de tant de maladies qui peuvent vous attaquer , & porter le trouble & l'amertume dans votre ame vaine & superbe ? ... Non , non , pauvres mortels , l'orgueil n'est pas fait pour nous ! Achéons de nous confondre.

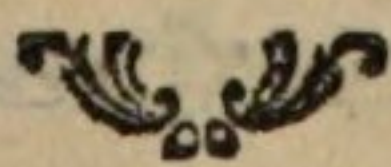
Portons nos regards sur l'Etre des Etres, qui, seul, à l'abri de toute vicissitude, *accomplit toutes choses selon le bon plaisir de sa Volonté.* Il parle, il commande à l'adversité de fondre sur nous; ses ordres s'exécutent; & l'homme ne peut lui opposer que sa foiblesse; *Déployeras-tu ta force contre une feuille que le vent emporte? Pour suivras-tu du chaume tout sec?* Il parle encore; &, quelque profonde que soit notre misère, sa main nous en tire; quelque pesantes que soient nos chaînes, son souffle fait les rompre. Seul éternel, seul indépendant, quand toutes les créatures conjurées conspireroient ensemble pour porter atteinte à son bonheur, *Celui qui est dans les Cieux se viroit de leurs vains efforts;* il ne cesseroit pas, un instant, d'être le *Dieu bienheureux.* O Majesté suprême! *Qui est semblable à toi, ô Eternel!* Rentre, rentre dans ta poussière, petite, foible créature! Reconnois ton insuffisance, ta vanité, ton néant! C'est là première instruction que nous donnent les vicissitudes humaines.

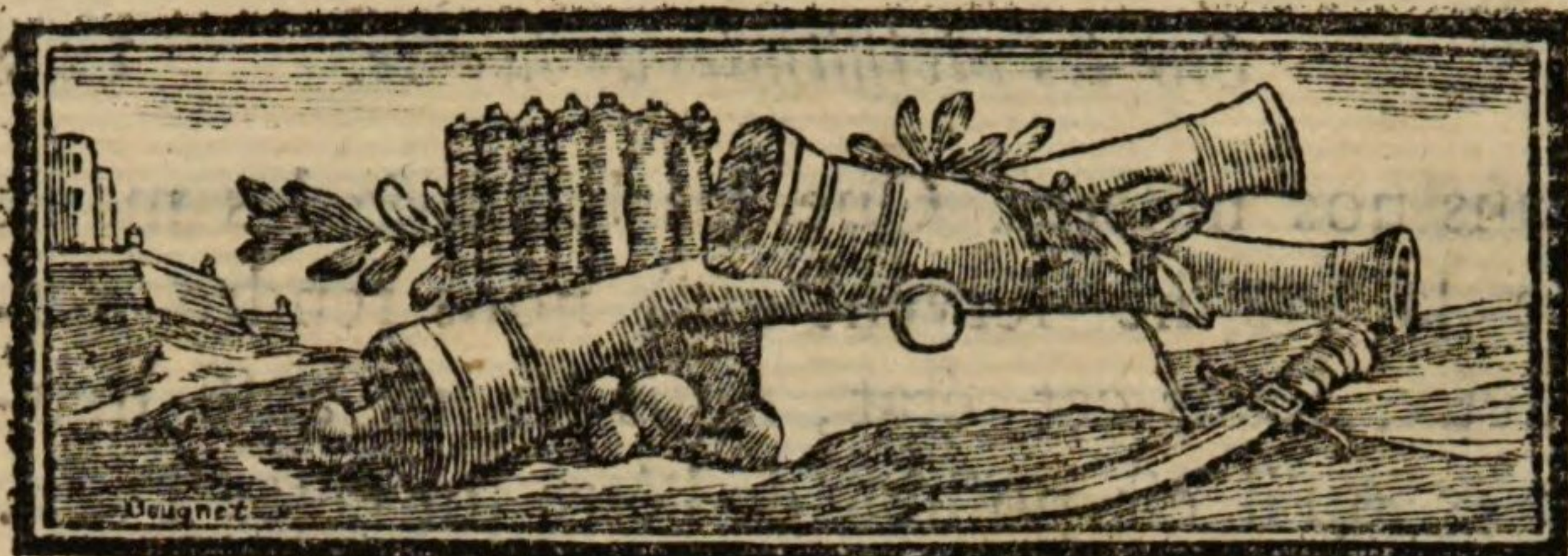
2°. Vous l'avez vu, M. F.; c'est par de sages raisons que Dieu nous fait passer par différens états; tâchons donc de pénétrer ses vues, & agissons de concert avec lui. *Le chant de triomphe* est-il dans notre bouche? Dieu cherche à nous attirer à lui par ses bien-

faits ; prenons donc garde d'oublier la main qui nous les dispense ; engageons notre Bienfaiteur à nous les continuer , par une vive reconnoissance , & par un saint usage de ses faveurs. --- *Les pleurs succèdent-ils au chant de triomphe ?* Hâtons-nous de pénétrer dans les replis de notre cœur , pour découvrir la source du mal qui nous presse ; si nous faisons cette découverte , retranchons au plutôt cette *racine d'amertume* ; ôtons de devant les yeux de Dieu cette iniquité dont il voit notre ame souillée ; & quelles que soient ses volontés sur nous , gardons-nous de débattre , dans nos afflictions , contre celui qui nous a formés ! En murmurant contre lui , loin d'arracher le trait qui nous blesse , nous l'enfonçons davantage. Que fais-tu , pauvre mortel , qui t'agites & te tempêtes ? Tais-toi , & *n'ouvre point la bouche , parce que c'est l'Eternel qui l'a fait !* Lève-toi , plutôt , & crie à ton Dieu ! *Y a-t-il quelqu'un qui soit affligé ? Qu'il prie.* Voilà notre grande , notre puissante ressource ! C'est en respectant le bras qui nous frappe , que nous faisons tomber la verge de sa main ; *Dieu se repent alors du mal qu'il nous faisoit ; & nous voyons sourdre des eaux de délivrance & de joie.*

O mes chers Frères ! Soyons assés sages pour tenir une telle conduite , dans nos plaisirs &

dans nos misères. Que les biens & les maux de la vie ne servent qu'à nous rendre vertueux. Dans cet état, nous ferons aussi heureux qu'il est possible de l'être sur cette Terre. Oui, Chrétiens! Vous voyant exposés à tant de vicissitudes, je n'ai que des vœux ardens à faire pour votre bonheur, & qu'un seul mot à vous dire; Soyés vertueux! *C'est là le tout de l'homme!* Sans la vertu, nos plaisirs cessent d'être des plaisirs. Sans la vertu, le terrible aiguillon des remords rend nos afflictions insupportables. Avec la vertu, nos plaisirs font de vrais plaisirs; avec la vertu, nos afflictions perdent considérablement de leur amertume; elles produisent *le poids éternel d'une gloire infiniment excellente.* O précieuse, précieuse vertu! Sois toujours avec nous dans nos différentes vicissitudes! Viens, sur cette mer orageuse, nous conduire heureusement au port; & après avoir adouci nos maux, après avoir commencé notre bonheur, dans le tems, perfectionne dans l'éternité! Ainsi soit-il.





S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. PAUL À TITE, CHAP. II.

Ÿ. 11. 12.

La Grâce de Dieu , salutaire à tous les hommes , nous est clairement apparue ; nous enseignant , qu'en renonçant à l'impiété & aux convoitises mondaines , nous vivions , dans ce présent siècle , selon la tempérance , la justice & la piété ; en attendant la bienheureuse espérance & l'apparition de notre grand Dieu & de notre Sauveur Jésus-Christ.



CE fut une réponse bien sage que celle d'un des Apôtres à *Nathanaël* , qui fondoit son refus

refus de reconnoître *Jésus* pour l'Envoyé de Dieu, sur ce qu'il étoit sorti de *Nazareth*; *Venés*, lui dit-il, & voyés! „ Ne vous en „ rapportés pas à ma seule parole; ne croyés „ pas, sans de justes raisons de croire; „ mais, aussi, écartés avec soin tout pré- „ jugé; examinés par vous-même; que vo- „ tre examen soit impartial; tout ce que je „ vous demande, c'est de ne pas vous refu- „ ser à l'évidence. “ *Venés & voyés! M. F.!* Quoique *Jésus* ne soit plus sur la terre, nous pouvons, cependant, dire encore à ceux qui, comme *Nathanaël*, auroient quel- que prévention contre lui, *Venés & voyés!* „ Vous avés en mains l'Evangile; lisés-le, „ médités-le; jugés, par vous-mêmes, s'il „ mérite d'être la Règle de votre foi & de „ vos mœurs. “ C'est, M. F., cet important examen que je viens faire avec vous, en fixant votre attention sur ces belles paroles de St. Paul; *La Grace de Dieu, salutaire à tous les hommes, nous est clairement apparue; nous enseignant, qu'en renonçant à l'impiété & aux convoitises mondaines, nous vivions, dans ce présent siècle, selon la tempérance, la justice & la piété; en attendant la bienheu- reuse espérance & l'apparition de notre grand Dieu & de notre Sauveur Jésus-Christ. Quel tableau de l'Evangile! L'avés-vous jamais bien*

confidéré, Mes Frères? Qu'il me paroît propre à attacher de plus en plus au Christianisme ceux qui, jusques ici, lui ont été fidèles! Qu'il me paroît propre à lui ramener ceux qui ont eu le malheur de l'abandonner! Et à quels retours, à quels retours sur nous-mêmes il va donner lieu! Heureux ceux d'entre nous qui, dans cet examen, osant regarder en face leur Conscience & l'interroger, en recevront une réponse de paix! Puissent-ils être en grand nombre! Ainsi-soit-il!

1^o. Comment l'*Évangile* nous est-il représenté dans les paroles de notre texte? Comme un don de la Miséricorde divine, pour opérer le salut du Genre humain; c'est *la Grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes*. Comment *Jésus-Christ* nous est-il peint dans ces mêmes paroles? Comme l'Envoyé de Dieu, comme notre Sauveur, notre Législateur & notre Juge. -- Observés-le donc, d'abord, M. F.! Nous trouvons ici les Articles fondamentaux de la Foi du Chrétien. Il doit croire „ que Dieu, ayant eu pitié de l'état d'ignorance & de corruption où se trouvoit le „ Genre humain, a envoyé *Jésus* dans le „ Monde, pour traiter avec les hommes une „ alliance de grâce; pour les instruire de „ tous leurs devoirs, du compte qu'ils lui „ rendront un jour, des peines & des récom-

„ penſes qui les attendent après la mort. “
Articles de foi, qui n'offrent rien à l'homme qui ne ſoit à la portée de ſon intelligence; rien dont il ne puiſſe ſe faire une idée claire & diſtincte; rien qui ne ſoit conforme à ce que ſa Raiſon lui dit de la Bonté, de la Sageſſe & de la Sainteté de l'Etre - Suprême; rien qui ne doive porter, dans ſon ame, des ſentimens de paix, de joie & de reconnoiſſance. Ah ! plutôt - à - Dieu qu'on ſ'en fût tenu à ces points capitaux du Chriſtianiſme, ſi bien marqués dans les paroles de notre texte ! Plut à Dieu qu'on n'eût pas élevé, dans l'Egliſe Chrétienne, tant de queſtions inutiles & interminables ! Queſtions, qui, de la Doctrine évangélique, cette Doctrine ſi courte, ſi ſimple, ſi lumineuſe, ont fait une Doctrine longue, embrouillée, myſtérieuſe, énigmatique. Queſtions, qui ne ſervent qu'à embarrasſer l'eſprit, qu'à le fatiguer, qu'à l'épuifer dans de vaines recherches. Queſtions, qui, en donnant lieu à de ſcandaleux débats, à des haines atroces, à des perſécutions barbares, ont fait, d'une Religion de paix & de charité, une Religion de troubles & de fureurs. Queſtions, qui, en défigurant le Chriſtianiſme, lui ont porté les coups les plus funeſtes, & lui en porteront, juſques à ce que, dépouillé de tout alliage humain, il ait été ramené à ſa belle ſimplicité primi-

tive. Puiffe cet important ouvrage être l'objet des foins de tout ami vrai & éclairé du Chriftianifme ! Puiffe cet important ouvrage, conduit à fa perfection, arrêter les malheureux progrès de l'incrédulité, en lui ôtant fes prétextes les plus plaufibles, & fes objections les plus impofantes !

II°. Mais, fi les paroles de notre texte ferment les articles fondamentaux de la Doctrine Chrétienne, elles nous marquent auffi, diftinctément, le but de Dieu en nous la faifant annoncer. *La Grâce de Dieu, falutaire à tous les hommes, nous eft clairement apparue ; nous enfeignant, qu'en renonçant à l'impiété & aux convoitifes mondaines, nous vivions dans ce présent fiècle, felon la tempérance, la juftice & la piété.* Vous le voyés, Mes Frères ; la réformation des mœurs, la fainteté de la vie, c'eft là le grand but de l'Evangile, j'ai prefque dit, c'eft là tout l'Evangile. Que nous recommande-t-il ? La *piété*, c'eft-à-dire, l'amour, la crainte de Dieu, tout ce que la créature doit à fon Créateur. Que nous recommande-t-il encore ? La *juftice*, c'eft-à-dire, tout ce que nous devons aux hommes, toutes les vertus fociales, la probité, la bonté, la charité, la bénéficence. Ces vertus font autant de dettes que les hommes contractent entr'eux, pour leur bonheur réci-

proque; elles ne sont que la *justice* même, envisagée sous différens points de vue. Que nous recommande, enfin, l'Évangile? La *tempérance*, c'est-à-dire, cette vertu qui nous sert de règle à l'égard des plaisirs, des honneurs, des richesses; qui proportionne nos desirs à la valeur de ces objets; qui soumet toujours ces desirs à la Raison & à la Loi de Dieu, quels que soient les attraites qui nous invitent à les satisfaire. Voilà ce que *St. Paul* dit, que l'Évangile nous recommande; & qu'il étoit bien fondé à le dire!

A quoi tendent tous les discours de *Jésus*? Cherche-t-il à se faire des sectateurs, en flattant les passions déréglées, en favorisant la corruption du cœur? Non, M. F.; tout ce qu'il dit ne tend qu'à inspirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu. Lisés, en particulier, son Discours sur la montagne. Que de sages maximes, que d'excellentes règles de conduite, pour toutes les relations, & dans toutes les circonstances de la vie! Voyés, dans les Évangiles, comment il ne cesse de marquer aux Scribes & aux Pharisiens, quelles sont les offrandes les plus agréables à Dieu; comment il ne cesse de leur dire, que Dieu regarde particulièrement à la pureté du cœur, aux actes de charité, de miséricorde, à une conduite irréprochable. Voyés comment il a

soin de prévenir ses disciples, qu'ils feront
ses amis, non pas s'ils l'appellent leur *Maître*,
non pas s'ils lui disent *Seigneur*, *Seigneur*;
mais s'ils font ce qu'il leur commande,
c'est-à-dire, *la volonté de son Père céleste*.
Voyés comment, sous des images, des com-
paraïsons, des paraboles, il donne toujours
quelque leçon de Morale, propre à porter
les hommes à l'amour, à la crainte de Dieu,
à une sage modération dans leurs désirs,
& à les unir entr'eux par les liens de la jus-
tice, de la charité & de la paix. Voyés
comment toutes ses promesses, toutes ses me-
naces tendent à conduire les hommes dans
les sentiers de la vertu, ou à les y rame-
ner, lorsqu'ils s'en sont écartés. Oh que l'E-
vangile est bien appelé *la Doctrine selon la*
sainteté ! Et voilà, M. F., ce que nous ne
devons jamais perdre de vue. Chacun de nous
doit se dire fréquemment à lui-même „ Je
„ porte le nom de *Chrétien* ; je regarderois
„ comme une injure qu'il me fût refusé.
„ Mais sur quoi fondé-je mes prétentions à
„ ce titre ? Est-ce sur ma naissance dans
„ une Eglise Chrétienne, sur le batême que
„ j'y ai reçu, sur la profession de foi que
„ j'y ai faite, à la Table sacrée ? Ah, si je
„ ne marche pas comme *un enfant de lumière* ;
„ si je n'ai pas les vertus que *Jésus* m'a tant

recommandées , & dont il m'a donné un
si bel exemple ; si la foi que je professe
n'est pas *opérante par la charité & les bon-
nes œuvres* , c'est une foi *morte* ; je l'étouffe ,
je l'anéantis moi - même ; je ne suis qu'un
disciple infidelle , dont la bouche *confesse*
Jésus , & dont la conduite le renie ; je flé-
tris le nom de *Chrétien* que je porte ; je
deshonore l'Eglise dont je me dis mem-
bre ; mes lumières ne servent qu'à me ren-
dre plus coupable ; je ne fais que charger
le compte que je dois te rendre , un jour ,
Dieu de justice & de sainteté ! Je ne fais
qu'aggraver ma condamnation. Comment
donc mériterai-je le beau titre de *Chrétien* ?
En me conduisant *d'une manière digne de*
ma vocation par Jésus-Christ ; en vivant ,
dans ce présent siècle , selon la tempérance ,
la justice & la piété ; en démontrant *ma foi*
par mes œuvres . “

III°. Et quelle est l'étendue des devoirs du
Chrétien ? Apprenons-le , encore , des paro-
les de *St. Paul* , dans notre texte. Le Chré-
tien doit vivre *selon la tempérance , selon la*
justice , & selon la piété. Il ne lui est donc
pas permis de choisir entre ces vertus ; il ne
doit point se flatter que la pratique des unes
l'excuse sur la négligence des autres. --- En-
tendés - le , vous qui rendés à Dieu , en pu-

blic , les hommages qui lui sont dus , qui fréquentés ses parvis , qui paroissés prendre , avec plaisir , sa louange dans votre bouche ; mais qui manqués aux devoirs de la justice & de la charité , en vous permettant, ou des fraudes , ou des mensonges , ou des calomnies ; en nourrissant des haines profondes & ténaces ; en ne faisant pas le bien que vos talens & vos facultés vous mettent en état de faire. --- Entendés - le , vous qui vous piqués d'une probité scrupuleuse , qui paroissés vous attendrir sur les peines d'autrui , qui vous distingués même par des œuvres de bienfaisance ; mais qui ne mettés pas en Dieu vos premiers plaisirs ; qui négligés son culte & ses autels , où qui n'y apportés qu'une piété froide & languissante. --- Entendés - le , vous qui , à l'égard de la piété & de la justice , vous croyés , peut-être , sans reproches ; mais qui manqués aux devoirs de la tempérance , en nourrissant au - dedans de vous des désirs d'ambition , d'impureté , de sensualité , d'avarice ; en flattant ces désirs ; en contractant l'habitude de les satisfaire. --- Entendés - le , vous tous qui composés , en quelque manière , avec vos devoirs , qui les partagés , qui vous montrés exacts sur les uns & relâchés sur les autres !

Je n'examine point ce que font , en elles-

mêmes , les vertus auxquelles vous vous tenez. Je n'examine point , si ce ne sont pas des vertus de tempérament , de bienfaisance , d'ostentation , de parade ; des vertus qui tiennent à des vices , ou qui les masquent ; mais , voici ce que je dois vous dire. Si vous avez abjuré l'Évangile , pour vous former une religion à vous-mêmes ; si vous avez adopté les systèmes de cette prétendue Philosophie , qui , ne fournissant aucun principe de mœurs fixe & invariable , laissent à l'homme le choix de ses devoirs , & n'en rendent , pour lui , aucun vraiment obligatoire ; dans ce cas , votre conduite peut être assortie à votre manière de penser , qui , à son tour , l'autorise , à vos yeux , & la justifie. Mais si , avec ces vertus incomplètes , avec ces vertus morcelées , si je puis m'exprimer ainsi , vous pensez être des *Chrétiens* , désabusés - vous ! Le Christianisme reprouve ce partage , cette composition avec les *devoirs* ; le Christianisme lie entr'elles toutes les vertus , en en faisant des obligations , toutes également imposées par Dieu même ; en les faisant toutes découler de cet amour de Dieu , dont il fait le *premier & le plus grand commandement*. Il veut , que cet amour de Dieu s'empare du cœur , qu'il y domine , afin que le Chrétien , toujours échauffé , toujours pressé par la su-

blime ambition de plaire à Dieu , s'attache à tout ce qui est agréable à Dieu , c'est-à-dire , à tout ce qui est bon , à tout ce qui est juste , à tout ce qui est honnête , à tout ce qui est aimable , à tout ce qui est digne de louange. M. F. ! Voilà l'Evangile ! Ne l'oubliez jamais ! Voilà ce qu'il exige de tous ceux qui sont instruits à son école ! *La Grâce de Dieu , salutaire à tous les hommes , nous est clairement apparue ; nous enseignant , qu'en renonçant à l'impiété & aux convoitises mondaines , nous vivions , dans ce présent siècle , selon la tempérance , la justice & la piété.*

IV°. Et quel tems faut-il donner à ces vertus que l'Evangile nous recommande ? Suffit-il de leur consacrer quelque portion de notre existence ? Suffit-il de semer , de loin en loin , quelques actes de ces vertus , sur le cours de notre vie ? Hélas , Mes Frères , avouons-le ; c'est bien là ce dont la plupart d'entre nous se contentent ; mais ce n'est pas là ce que l'Evangile demande. Ce qu'il veut , c'est que nous *vivions* , que nous *vivions* , *selon la tempérance , la justice & la piété* ; c'est que ces vertus forment le tissu de notre vie entière ; c'est qu'elles deviennent le premier besoin de notre ame ; c'est que nous en contractions l'habitude , une habitude d'inclination & de goût , qui nous porte à multiplier

les actes de ces vertus, à ne jamais dire, *c'est assés*, tant qu'il dépend de nous d'en augmenter le nombre. La plus longue vie ne doit être, pour le Chrétien, qu'un plus long exercice des vertus que l'Évangile lui recommande.

V°. Et où ces vertus doivent-elles être exercées? Dans *ce présent siècle*, c'est-à-dire, parmi ces hommes avec qui nous sommes appelés à vivre; sous leurs yeux mêmes, quelque opposition qu'il y ait entre leur conduite & la nôtre. *Ne vous conformés point*, dit ailleurs St. Paul, *ne vous conformés point à ce présent siècle, qui est mauvais*. Oui, Chrétien, quelles que soient les opinions de ceux qui t'environnent; quelque étendu que soit le relâchement des mœurs, dont tu es le témoin; quelles que soient les railleries, les insultes, les calomnies, auxquelles tu peux être exposé, ne te détournes jamais, jamais, de ce que tu fais être ton *devoir*! Déclare-toi hautement pour la vertu! Oppose à tout ce qui n'est pas elle, une noble fierté, une majestueuse indépendance! Montre-toi, toujours, fidèle adorateur de ton Dieu! Que toutes tes actions annoncent que *sa crainte est continuellement devant toi*! Que la lumière de tes œuvres de justice, de charité, de tempérance *luisse devant les hommes*, non pour t'attirer

leur encens & leurs éloges , mais afin que , frappés de tes vertus, *ils glorifient Dieu* , en s'efforçant de marcher sur tes traces !

Voilà , M. F. , la tâche du *Chrétien*. Qu'elle est grande ! dirés-vous , peut-être. Oui , sans doute , elle est grande ; elle feroit , même , impossible à remplir , si l'Évangile demandoit une vertu toujours pure , sans aucun mélange de fautes & de foiblesses ; mais ce qu'il demande , dans l'état d'épreuve où nous sommes ici - bas , c'est une attention suivie sur nous-mêmes ; ce sont des efforts , des efforts sincères , des efforts soutenus , pour acquérir les vertus qui nous manquent , perfectionner celles que nous avons ; des efforts redoublés , après des chûtes , des relâchemens & des négligences.

Oui , sans doute , la tâche est grande ! Mais que de motifs à la remplir avec courage ! Quelle vocation que celle du Chrétien ! Écoutés , Mes Frères !

Vocation , dictée par la Raison , approuvée par la Conscience. Un Dieu souverainement parfait ne mérite-t-il pas le respect le plus grand , la vénération la plus profonde ? Un Dieu , notre Père , notre premier Bienfaiteur , ne mérite-t-il pas d'être *aimé par-dessus toutes choses* ? Un Dieu Tout - Saint , Tout-Sage , Tout-Puissant , ne mérite-t-il pas

un dévouement entier à ses ordres ? En est-il un seul parmi nous qui dise , *non* , au fond de son ame ? --- Appelés à vivre en Société , si quelqu'un osoit avancer , qu'il faudroit bannir de cette Société la *justice* , & les vertus qui en découlent , un cri de protestation ne s'élèveroit-il pas , à l'instant même , de toutes parts ? --- Et que nous dit la Raison , à l'égard de la *tempérance* ? Nous invite-t-elle à l'avarice , à l'ambition , à l'impureté , à la débauche ? Ne reprouve-t-elle pas tous ces vices ? Ne marque-t-elle pas de son sceau toutes les vertus qui leur sont opposées ?

Vocation du Chrétien , vocation vraiment glorieuse. Qu'un homme vous offre , M. F. , le spectacle d'une piété sincère , d'une justice incorruptible , d'une charité sans hypocrisie , d'un empire sur lui-même , si bien établi que les passions ne prévalent jamais sur le devoir ; n'est-ce pas là que se portent , naturellement , votre affection & votre estime ? N'est-ce pas là qu'elles se complaisent & qu'elles s'arrêtent ? Et s'il en est parmi vous qui les refusent à cet homme , n'est-ce pas par des préventions , dont ils sentiroient bientôt toute l'injustice , s'ils les examinoient attentivement , & s'ils vouloient être , à cet égard , de bonne foi avec eux-mêmes ?

Vocation du Chrétien , vocation à la tran-

quillité, à la sérénité, au véritable bonheur. Quels doux sentimens portent à notre ame des actes de piété, de tempérance, de justice & de charité! Quels précieux souvenirs ils nous laissent! Quelle continuité de bien-être ils établissent au-dedans de nous, lorsque, par des actes fréquens, ces vertus se sont naturalisées chez nous, y sont devenues habituelles! M. F.! Nous vous le disons, avec assurance; si vous ne cherchez pas là le bonheur, votre cœur flottera toujours dans un vide immense; il sera remué, balotté; vous aurés des éclairs de plaisir; vous ne ferés pas satisfaits; vous mourrés, sans vous être dit à vous-mêmes „ J'ai, enfin, trouvé ce qui „ rend l'homme aussi content, aussi heureux „ qu'il peut l'être sur la terre!“

Vocation du Chrétien, vocation bien avantageuse à la Société dont il est membre. Mettés dans l'ame du magistrat, du pasteur, du négociant, du maître, du domestique, de chaque individu, *la piété, la justice & la tempérance*; que ces vertus soient le grand ressort de leur conduite; quelle force les Loix humaines en reçoivent! Quel supplément à leur insuffisance! Que de troubles sont écartés! Que de craintes dissipées! Que de peines bannies! Que de douceurs rassemblées! Qui ne se plairoit à vivre dans une telle So-

ciété! Quel spectacle elle t'offriroit , Auteur & Protecteur des Etats! Tu mettrois en elle ton plaisir ! Environnée de ta gratuité , tu lui ferois toujours *un rempart & une haute retraite !*

Vocation du Chrétien , vocation appuyée de la sanction la plus forte. *En attendant ,* dit St. Paul, *la bienheureuse espérance & l'apparition de notre Grand Dieu & de notre Sauveur Jésus-Christ.* Non , Mes Frères ; le Christianisme ne se contente pas de nous dire „ *Vivés selon la tempérance , la justice* „ *& la piété* , parce que ces vertus sont belles par elles-mêmes ; parce qu'elles font , dans ce monde , la gloire & le bonheur de l'homme ; parce que leur pratique importe à la Société. „ Loin d'écarter ces motifs , comme on l'en accuse fausement , le Christianisme les présente & les appuie ; mais , connoissant la fragilité de l'homme , la foiblesse de la Raison , sa timidité , sa facilité à s'oublier , à se taire , ou à ne parler que d'une voix éteinte , dans les agitations tumultueuses du cœur , dans tant d'occasions délicates , où le cri des passions met en si grand péril la vertu même la plus décidée , que fait le *Christianisme* ? Il vient au secours de la Raison , en prenant l'homme par les plus grands intérêts ; en lui présen-

tant des motifs capables d'amortir , de dompter les passions les plus irritées ; en l'élevant à l'idée d'un Dieu Saint & Juste , qui lui parle par la Raison ; d'un Dieu , dont l'œil , toujours ouvert , lit ses pensées les plus secrètes , & qui a arrêté un jour où *il manifestera toutes choses , où il rendra à chacun selon ses œuvres*. Que pouvoit-il faire de plus , pour nous déterminer à *vivre dans ce présent siècle , selon la tempérance , la justice & la piété* ? „ Ma Raison , qui me re-
„ commande ces vertus , est la voix de Dieu
„ même. Si je n'écoute pas cette voix respectable , c'est contre Dieu que je m'élève.
„ Si je méprise le tribunal de ma Conscience , qu'il a dressé , lui-même , au-dedans
„ de moi , il en est un autre , sans appel ,
„ où il me citera , un jour. Là , le Législateur qui m'a , de nouveau , signifié ses loix ,
„ me fera rendre compte de la manière dont
„ je les aurai observées ; là , il prononcera ,
„ ou un arrêt de condamnation , ou une
„ sentence de grâce. Ah , je me conduirai
„ de manière que je puisse paroître , avec
„ confiance , devant mon Juge , soutenir
„ ses regards , mériter son approbation , être
„ du nombre des *enfants de Dieu* , de ceux
„ qui feront les éternels objets de sa bien-
„ veillance & de son amour. Voilà où se
porteront

„ porteront tous mes efforts , jusqu'à mon
„ dernier souffle de vie ! “

Sainte résolution ! L'avez - vous tous formée , ce matin , à la Table Sacrée ? Dans cet instant , est - elle renouvelée , est - elle bien arrêtée par chacun de nous , Mes très-chers Frères ? Est - ce là , Grand Dieu , qui lis au fond de nos cœurs , est - ce là ce que ton œil y découvre ? Ah , puissions-nous , désormais , les uns & les autres , t'offrir le spectacle d'une vie toute Chrétienne , toute consacrée à la piété , à la tempérance , à la justice , à la charité ! Puissions-nous , par ces vertus , nous être *préparés à ta rencontre* , nous être assurés ton approbation , pour ce grand jour où se prononcera notre éternelle destinée ! Ainsi-soit-il !





S E R M O N

Sur ces paroles de

L'EVANGILE SELON ST. LUC,

CHAPITRE X. v. 29 - 38.

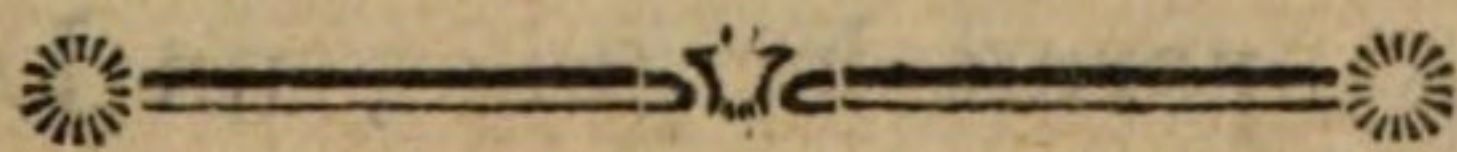
29. *Le docteur de la Loi, voulant se justifier, dit à Jésus, qui est mon prochain?*
30. *Et Jésus répondant, lui dit : Un homme descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent, & qui, après l'avoir blessé de plusieurs coups, s'en allèrent, le laissant à demi-mort.*
31. *Or, par hasard, un Sacrificateur descendait par le même chemin, & quand il le vit, il passa de l'autre côté.*
32. *Un Lévite aussi, étant arrivé en cet endroit-là, le vit & passa son chemin.*
33. *Mais un Samaritain faisant son chemin, vint à lui, &, le voyant, fut touché de compassion.*

34. Et s'approchant , il banda ses plaies , y versa de l'huile & du vin ; puis le mit sur sa bête , le mena dans l'hotellerie , & eut soin de lui.

35. Le lendemain , en partant , il tira deux deniers , & les donna à l'hôte , en lui disant ; ayés soin de lui ; & tout ce que vous dépenserez de plus , je vous le rendrai , à mon retour.

36. Lequel de ces trois hommes vous semble avoir été le prochain de celui qui étoit tombé entre les mains des voleurs ?

37. Il répondit ; c'est celui qui a usé de miséricorde envers lui. Jésus lui dit ; Allés , & faites de même.



MES FRERES !

S'IL est une manière d'enseigner la vérité , dont on puisse se promettre du succès , c'est , sans contredit , celle au moyen de laquelle , par des exemples , des tableaux , des questions sagement ménagées , on achemine celui à qui l'on parle , à tirer de son propre fonds les instructions qu'on veut qu'il reçoive. Le Disciple , se donnant ainsi la leçon à lui-même , la vérité est mieux sentie , elle

est mieux goûtée. C'est , M. F. , cette sage méthode qu'emploie Jésus - Christ , avec un Docteur de la Loi , qui lui fait cette demande , *Qui est mon prochain ?* Il pouvoit répondre en deux mots , *tous les hommes* ; mais , sachant que les Juifs , par une fausse interprétation de la Loi de *Moyse* , ne regardoient comme leur *prochain* que ceux de leur nation ; voulant désabuser le Docteur de la Loi sur un point de cette importance , & le désabuser par ses propres aveux , il le conduit , par l'événement qu'il lui raconte , à répondre lui-même à la question qu'il a proposée. Méditons-le , M. F. , cet événement ; non pas pour apprendre *qui est notre prochain* ; grâces à l'Evangile , dès - notre enfance , nous savons ce qu'ignoroit , parmi les Juifs , un Docteur de la Loi ; mais méditons - le , pour rappeler à notre esprit ce qu'il nous importe de ne jamais oublier , comment nous devons nous conduire envers les infortunés . . . les infortunés ! Ah , puissent - ils toujours trouver en nous des hommes & des Chrétiens ! Ainsi soit - il !

Je ne m'arrêterai point ici , M. F. , à examiner , si le fait , dont parle *Jésus - Christ* , étoit réellement arrivé , ou , s'il ne fit qu'une supposition propre à répandre du jour sur la question qui lui avoit été proposée. Quelque

parti qu'on prenne, à cet égard, l'effet que *Jésus-Christ* vouloit produire, devoit être le même, & la vérité, qui en résultoit, ne perdoit rien de sa force.

Un homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent, le frappèrent de plusieurs coups, & le laissèrent à demi-mort. Quel spectacle d'horreur ! Quelles sombres réflexions il fait naître ! Quoi donc ! Parmi ces êtres distingués si avantageusement par le Créateur ; parmi ces êtres qu'il a doués d'intelligence & de Raison ; à qui il a donné une ame où sa main grava des principes d'humanité & de justice ; parmi les hommes, il s'en trouve en qui la nature est tellement froissée, tellement écrasée, qu'ils se portent aux actions les plus atroces ; qu'ils font couler le sang innocent ; qu'ils abreuvent leurs regards des sanglots, des larmes, des angoisses des malheureux qui sont tombés entre leurs mains barbares ! Passions déréglées, c'est là votre ouvrage ! Vous minés, vous détruisez, dans l'homme, tout bon principe, tout bon sentiment ; vous le dénaturés ; vous ne lui laissez qu'une férocité animale ; & , dès-lors, de quels excès, de quelles abominations n'est-il point capable ! Ah, malheur à celui qui vous laisse prendre quelque empire sur la Raison !

Malheur à celui qui vous ménage, au premier cri de la conscience ! Insensé ! Peux-tu te répondre de les foumettre, de les dompter, au moment où tu le voudras ? Peux-tu t'assurer qu'elles te mèneront jusques à tel point ; mais qu'elles ne t'entraîneront pas plus avant ? Peux-tu t'assurer qu'elles ne te conduiront pas, par degrés, à des actions qui, dans ce moment, t'indignent & te révoltent ? *Un homme, descendant de Jérusalem à Jérico, tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent, le frappèrent de plusieurs coups & le laissèrent à demi-mort.*

Mais, si la nature se soulève contre ces hommes affreux, ces brigands, qu'est-ce qui se passe au dedans de nous, à la vue du triste objet de leur fureur ? M. F., nous sommes faits de manière que nous nous intéressons aux malheurs d'un homme, quelle qu'en puisse être la cause. S'il ne se les est pas attirés par sa faute, ses malheurs nous touchent au point qu'ils deviennent, en quelque manière, les nôtres. Si le spectacle qui s'offre à nos yeux a quelque chose de tragique, le cœur suffit à peine à l'émotion qu'il éprouve ; les larmes coulent involontairement, la nature est déchirée. Je parle, ici, en général ; car je fais, qu'il est des hommes qui semblent avoir été pétris d'une matière plus dure ; des hommes

qui, par l'habitude, se sont donnés des entrailles de fer, sur lesquelles la compassion ne peut plus mordre ; enforte qu'ils paroissent ne tenir, par aucun lien, à l'espèce humaine. Notre texte nous présente deux hommes de ce hideux caractère. *Un Sacrificateur* descendait par ce chemin ; il aperçut cet homme ; mais, s'étant détourné, il passa outre. *Un Lévite*, ayant aussi passé, le vit, & continua son chemin.

Un Sacrificateur ! Un Lévite ! Des Ministres de la Religion, dévoués, par état, au service du *Dieu de charité*, du Père commun des hommes, en verront-ils un étendu par terre, perdant son sang par ses plaies, se débattant contre la mort, & ne lui tendront-ils pas une main secourable ? S'il étoit défendu, par la *Loi*, de se détourner, pour éviter de rendre service à une personne égarée, se détourneront-ils, pour éviter de rendre service à une personne dans la plus affreuse détresse ? N'écouteront-ils pas la Religion qui leur crie, *Dieu veut miséricorde plutôt que sacrifice ?* Non, M. F. ! Ni la nature, ni la Raïson ; ni la Religion ne sont écoutées. Le *Sacrificateur* aperçoit cet homme, &, craignant, sans doute, d'être ému, s'il le voyoit de près, se défiant des secousses de la compassion, il passe par un autre chemin. Le *Lévite* ne se

détourne pas; il voit les plaies de cet infortuné; il voit sa détresse, le pressant besoin qu'il a de son secours; il est ému, peut-être; mais il repousse la compassion, il la fait, pour ainsi dire, avorter dans son cœur; il continue son chemin, coupable d'une inhumanité réfléchie. Ah, M. F. ! Dans des hommes ordinaires, la dureté est révoltante; dans des Ministres de la religion, elle est monstrueuse. Et plutôt à Dieu que, dans le sein du Christianisme, sous *la Loi parfaite de la charité*, les ministres n'eussent jamais donné le repoussant, le scandaleux spectacle d'*entrailles sans miséricorde* !... Et vous, M. F. ! Ne vous est-il jamais arrivé de n'avoir pas voulu, comme le *Sacrificateur*, vous exposer aux ébranlemens de la compassion; d'avoir refusé d'écouter les plaintes des malheureux; d'avoir détourné de dessus eux vos regards; d'avoir *passé par un autre chemin* ? Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir vu de près, comme le *Lévite*, & avec son horrible insensibilité, des larmes que vous pouviés essuier, des inquiétudes que vous pouviés calmer, des chagrins, des douleurs que vous pouviés appaiser ? Interrogés, là-dessus, vos consciences; & puissent-elles ne dire à aucun de vous; „ Il y a „ tel malheureux, qui a gémi de ta dureté, „ de ta barbarie ! “

Mais, s'il est des hommes, tels que le *Sacrificateur* & le *Lévite*, qui dégradent & avilissent la nature humaine, qui nous font rougir de la partager avec eux; il en est aussi qui l'élèvent, l'annoblissent, nous réconcilient avec elle. Soulageons-nous, M. F., par un spectacle de ce genre.

Un Samaritain qui voyageoit, dit Jésus-Christ, *vint aussi auprès de cet homme. Un Samaritain!* Qu'est-ce qui dut se passer, à son approche, dans l'âme du Juif infortuné? Il a été vu par un *Sacrificateur*, par un *Lévite*, ses compatriotes, des Ministres de la Religion qu'il professe, & il n'en a reçu aucun secours; que peut-il attendre d'un étranger, d'un Samaritain, d'un homme d'une nation haïe & méprisée par les Juifs, & qui a pour eux le même mépris & la même haine? Qu'en peut-il attendre?... C'est, cependant, de-là que viendra sa délivrance. *Le Samaritain, le voyant, fut ému de compassion.*

Ici, M. F., que j'aime à retrouver l'homme, tel qu'il est sorti des mains du Créateur! Que j'aime à apercevoir ce trouble des sens, cette palpitation du cœur, ce frémissement de tout notre être, ce sentiment, en un mot, dont j'ai parlé, qui nous lie aux malheureux, qui nous fait souffrir de leurs peines, qui, souvent, nous donne une sollicitude aussi réelle

que s'il étoit question de nous-mêmes. Sentiment, qui vient à l'appui de la Raïson, trop froide, trop lente, trop irrésoluë, & qui a besoin d'être, pour ainsi dire, échauffée, afin que l'homme se porte, avec promptitude, au bien qu'il doit faire. Le Samaritain l'éprouve ce sentiment, dans toute sa vivacité, toute son énergie. Il n'écoute, ni les raisons de hâter son voyage, ni le danger de s'arrêter dans un lieu infesté de brigands, ni la haine nationale, ni le préjugé de Religion, si puissant & si féroce. C'est un infortuné qui s'offre à ses regards ; il n'entend que ses gémissemens ; il ne voit que son angoisse, que le pressant besoin qu'il a d'une main secourable ; il s'approche de cet homme, *il bande ses plaies, après y avoir versé de l'huile & du vin.*

Vous le voyés, M. F. ; la compassion du Samaritain n'est pas, comme celle de tant de gens, une émotion purement machinale. Ce n'est pas cette compassion fordide, si je puis m'exprimer ainsi, qui croit avoir tout fait, lorsqu'elle a donné un soupir, ou lorsqu'elle a fait dire ; *Allés en paix, je vous souhaite de quoi vous garantir du froid, & de quoi vous rassasier.* Ce n'est pas cette compassion glacée, qui se traîne plutôt qu'elle ne se porte à soulager ; qui fait acheter, par de cruels dé-

lais, les secours qu'elle n'ose pas refuser. La compassion du Samaritain est un sentiment profond & durable ; c'est le sentiment d'un cœur brulant de charité ; il se hâte de mettre le premier appareil sur les plaies dont le Juif est couvert ; il prend ce soin, quelque pénible, quelque dégoûtant qu'il puisse être. Point ici de fausse délicatesse ! Point de ces vains prétextes, qui arrêtent tant d'actes de bienfaisance, & par lesquels la dureté cherche à se cacher sa honte & son infamie !

Quel soulagement n'éprouve pas déjà le Juif malheureux, en voyant l'empressement du Samaritain, à le secourir, & la manière affectueuse avec laquelle il s'y porte ! Mais l'espérance, qui commence à naître dans son ame, s'y soutiendra-t-elle ? Il se voit dans un lieu écarté ; il se sent hors d'état de se rendre dans un autre ; & , quand il le pourroit, dépouillé de tout, comment s'y procurerait-il les secours dont il a besoin ? „ Rassure-toi, homme infortuné ! Rassure-toi ! Tu es „ entre les mains de la bienfaisance ; elle ne „ laissera pas imparfaite la belle œuvre qu'elle a „ commencée. “ Le Samaritain *met cet homme sur sa propre monture* ; il marche à ses côtés ; *il le conduit dans une hôtellerie*. Là, le sentant en sûreté, après lui avoir donné tous ses soins, obligé de poursuivre sa route, il

donne à l'Hôte deux deniers d'argent ; il lui recommande cet homme ; & , ne mettant point de bornes à sa générosité , il lui promet que tout ce qu'il fournira de plus , il le lui payera , à son retour.

Quelle ame , M. F. ! Quelle ame ! Voilà comment il faut savoir faire le bien ! Soins personnels ; secours d'argent ; charitable prévoyance ; promesses généreuses ; rien à désirer pour la perfection de cette œuvre de miséricorde ! Je me le représente ce bon Samaritain , continuant sa route , avec le délicieux sentiment du bien qu'il vient de faire. Il se rappelle l'état déplorable de cet homme , au moment où il lui tendit la main. Il voit , à son abord , aux premiers soins qu'il lui rend , une lueur d'espérance s'élever au-dedans de son ame angoissée. Il voit ses regards éteints se porter affectueusement sur son bienfaiteur. Les actions de grâce , les bénédictions qu'il en a reçues , frappent encore ses oreilles , & donnent une douce émotion à son cœur ; il jouit , dans toute sa pureté , du plaisir attaché à l'excellente œuvre qu'il a faite. Souvenir délicieux ! Il t'accompagnera partout , charitable Samaritain ! Toujours il fera précieux à ton ame ! Les années , accumulées sur ta tête , ne lui feront rien perdre de ses charmes & de ses douceurs !

Le tableau , présenté au Docteur de la Loi , étoit si frappant ; les ombres qu'y jettoit la barbarie du *Sacrificateur* & du *Lévite* , faisoient tellement ressortir l'humanité du Samaritain , que Jésus-Christ ne craignit point d'en appeler à ce Docteur lui-même ; *le quel* , lui dit-il , *de ces trois hommes vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des brigands ? C'est* , répondit le Docteur , *celui qui a usé de miséricorde envers lui. Alors Jésus lui dit , Allés & faites de*
„ *même* „ Prenés ce Samaritain pour mo-
„ dèle. Souvenés - vous que tout homme ,
„ de quelque pays , de quelque Religion
„ qu'il puisse être , a des droits sur votre cœur.
„ Souvenés - vous , que là où vous voyés
„ l'homme , vous voyés votre *prochain*. Sou-
„ venés - vous , que partout où vous voyés
„ des besoins , vous devés , autant qu'il dé-
„ pend de vous , y porter une main secou-
„ rable ; *Allés , & faites de même.* “

Parole simple & majestueuse ! Parole , si bien placée dans la bouche d'un Envoyé de Dieu , dans la bouche du plus grand Ami des hommes ! *Faites de même !* Importante leçon , que donne Jésus-Christ au Docteur de la Loi , & , en sa personne , à tous ceux qui seront éclairés du flambeau de l'Évangile. Oui ,

Chrétiens ! Il vous dit , encore aujourd'hui ,
par notre ministère , *Faites de même !*

Ils sont rares , sans doute , les cas aussi
extrêmes que celui qui s'offrit au Samaritain ;
mais combien d'autres misères assiègent l'hu-
manité ! Que d'objets de compassion ! Que
d'occasions de bienfaisance ! Ah , Mes Frères !
Saisissez-les ces occasions ; allés au - devant
d'elles ; s'il est possible , n'en laissez échapper
aucune. Ayés , pour chaque misère , l'espèce
de bienfaisance qui la soulage. Qu'elle ne se
borne pas cette bienfaisance à vos parens , à
vos amis , à vos concitoyens , à ceux qui
pensent comme vous en matière de Religion ;
qu'elle se porte par-tout où elle trouve des
malheureux ; qu'elle s'y porte , avec la promp-
titude du Samaritain , avec ses tendres soins ,
ses attentions délicates , sa noble générosité ,
sa touchante persévérance.

Faites de même ! Lorsque la compassion ,
cette voix de la Nature , se fait entendre ,
écoutez-la. Qu'est-elle , ô homme , cette voix
de la nature ? Une invitation , une prière
qu'elle t'adresse en faveur des malheureux.
Cède à l'impulsion qu'elle donne à ton cœur !
Livre-toi aux actions qu'elle t'inspire !

Faites de même ! Les premiers mouvemens
de la compassion peuvent avoir quelque chose
de douloureux ; mais , à la plus vive sensi-

bilité, à cet attendrissement qui va jusqu'aux larmes, il se mêle toujours un charme secret qui en adoucit les peines. Et, Mes Frères, lorsqu'elles ne feroient point adoucies ces peines, n'en est-on pas amplement dédommagé, lorsqu'on peut se dire; „ *J'ai été l'œil* „ *de l'aveugle, le pied du boiteux, le père* „ *du pauvre; je faisois que le cœur de la* „ *veuve & de l'orphelin chantoient de joie.* “ O combien l'ame est rejouie par une telle pensée! Combien elle se plaît à la rappeler! Tu l'as ainsi voulu, Sage Créateur des hommes! Afin qu'ils s'entraidaient, qu'ils se secourussent les uns les autres, tu as voulu que le plaisir le plus pur, le plus noble, le plus durable, commençât, dès-ici-bas, la récompense de tout mouvement de compassion, de tout acte de bienfaisance!

Faites de même! Et par de telles œuvres vous vous concilierez une estime, une affection générale. *L'œil qui vous verra, vous dira bienheureux; l'oreille qui vous entendra, vous rendra témoignage.* Votre présence, votre nom seul portera quelque chose de doux à l'ame; on vous citera, dès qu'il sera question d'hommes précieux à la Société; *la bénédiction de celui qui alloit périr viendra sur vous; les infortunés, à qui vous aurez tendu la main,*

vous accompagneront , par tout , de leurs vœux & de leurs prières.

Faites de même ! Et vous ferés les imitateurs du *Dieu de charité*, du *Père des miséricordes* ; & vous portérés un des traits les plus brillans de sa Majesté & de sa gloire ; & vous ferés les instrumens de sa Providence , les moyens dont il se sert pour *rendre témoignage de ce qu'il est* ; & vos prières , précédées d'œuvres d'humanité , de bénéficence , feront favorablement écoutées. Oh , avec quelle douce confiance on s'approche de Toi , ô mon Dieu , quand , à la fin d'une journée , on peut te dire „ Père commun des hommes ! „ J'ai fait du bien à tes enfans ; j'ai usé en „ vers eux de miséricorde. “

Faites de même ! Et vous ferés les vrais disciples , les vrais amis de *Jésus* , qui a recommandé , par-dessus tout , les œuvres de compassion , de bénéficence ; & qui en a , pour ainsi dire , rempli tous les instans de son séjour sur la terre.

Faites de même ! Et ces œuvres feront véritablement à vous ; elles vous appartiendront en propre ; elles ne pourront vous être enlevées , ni par des accidens , ni par l'injustice des hommes , ni par la mort même. Oui ;
vous

vous nous restés , œuvres de miséricorde , quand tout nous abandonne , quand le monde entier disparoît à nos yeux ! Votre idée soutient notre ame ; vous l'aidés à fixer l'éternité , & vous y entrés avec elle !

Faites de même ! Et , au grand jour , où seront comptées & pesées toutes les œuvres ; au grand jour où le Juge , assis sur son tribunal , vous dira „ De quel homme as-tu „ appaisé la faim ou la soif ? Quel malade „ as-tu visité ? A quel pauvre as-tu donné des „ vêtemens ? De quel affligé as-tu essuié les „ larmes ? “ Vous pourrés satisfaire à ces importantes questions , & le Juge vous tiendra compte de ces œuvres de miséricorde , comme s'il en eût été lui-même l'objet. *En vérité je vous dis que ce que vous avés fait à l'un des plus petits d'entre mes frères , vous me l'avés fait à moi-même. L'entendés-vous , Chrétiens , cette parole , vous me l'avez fait à moi-même ? A Jésus ! A celui qui vous a appellés des ténèbres à son admirable lumière ! A celui qui a donné sa vie pour vous ! A celui qui dressera la sentence qui doit décider de votre sort éternel ! Puissante considération ! Elle vous frappe , sans doute , Mes Frères , elle vous touche , elle vous détermine à rechercher les œuvres de miséricorde , à les multiplier , à les pour-*

suivre , par vos dernières volontés , au - delà même du trépas. Puissiez - vous , Mes chers Frères , mettre incessamment la main à ce grand , à ce sublime projet ! Dès - à - présent , vous serez heureux par son exécution ; & ce bonheur commencera pour vous cette éternelle félicité que Dieu destine à ses enfans. Ainsi soit - il !





S E R M O N

Sur ces paroles de

L'ÉPITRE DE ST. PAUL AUX PHILIPPIENS,
CHAP. II. v. 15.

*Soyés des flambeaux reluisans au milieu de la
génération tortueuse & perverse.*



MES FRÈRES!

EN lisant l'Histoire sacrée, vous aurés sans doute remarqué que, dans les tems de l'ignorance & de l'erreur, dans les siècles du libertinage, de la dissolution, & de l'impiété, toujours quelques personnes se sont distinguées par leurs lumières & par leurs vertus. Jamais le flambeau de la Raison n'a été absolument éteint; jamais la Sagesse n'a été pri-

vée de tout azile dans le cœur de l'homme. Noë marchoit avec Dieu, lorsque toute chair avoit corrompu ses voies. Au milieu des abominations de Sodome, Loth étoit un homme juste. Jérémie étoit fidelle à son Dieu, lorsqu'il n'y avoit pas dans Jérusalem un autre homme qui fît le bien. Ames nobles & généreuses, qui se soutenoient contre le torrent de l'iniquité; qui opposoient leur mâle vertu à la corruption de tout un peuple! M. F.! C'est à imiter ces hommes illustres par leur sainteté que *Saint-Paul* exhorte les Chrétiens, dans les paroles de notre texte: *Soyés des flambeaux reluisans au milieu de la génération tortueuse & perverse*. Et c'est aussi cette exhortation que nous vous adressons, aujourd'hui, avec cet Apôtre. Oui, M. F., nous venons vous rappeler la grandeur de votre destination, & l'étendue de vos devoirs, en qualité de Chrétiens; nous venons faire nos efforts pour vous inspirer des sentimens dignes du glorieux nom que vous portés. Puissent ces efforts être couronnés du succès! Ainsi soit-il!

Les Payens formoient cette *génération tortueuse & perverse*, dont parle *Saint-Paul*, dans notre texte. Rien de plus affreux que la peinture qu'il nous a tracée de leur corruption, dans son *Epître aux Romains*. Notre

but n'est point, Mes Frères, d'examiner, si l'on ne voit pas, parmi nous, de ces traits qui caractérisent une *génération tortueuse & perverse*. Cet humiliant examen nous mèneroit trop loin, & nous écarteroit de notre but principal. Il n'est aucun de nous qui ne convienne, qu'il y a, dans la Société, un grand nombre de personnes qui enfreignent les loix de la Raison & de l'Évangile, un grand nombre de pécheurs; que nous sommes appelés à vivre au milieu d'eux, à nous trouver dans leur compagnie, à soutenir avec eux des relations plus ou moins étroites. Cela étant, nous allons examiner quel est le devoir d'un Chrétien parmi ces pécheurs; quels doivent être ses sentimens, ses discours, ses actions. Hélas, les pécheurs ne possèdent que trop l'art de vivre en pécheurs, parmi des Chrétiens! Qu'il est peu de Chrétiens qui sachent vivre en Chrétiens parmi des pécheurs! Qu'ils viennent apprendre cette belle science, à l'école de *Saint-Paul*! Soyés, leur dit-il, *des flambeaux reluisans au milieu de la génération tortueuse & perverse*. Voilà leur devoir! Développons-en l'étendue.

I°. Le premier devoir d'un Chrétien, parmi des pécheurs, est de se préserver de la contagion du vice. Sa vertu doit être une lumière qui ne s'éteigne jamais, au milieu même des

plus épaisses ténèbres. Pour cet effet, cette vertu ne doit pas être une vertu de tempérament, d'humeur, de politique, ou de bienfaisance; mais une vertu raisonnée, une vertu qui naît de l'idée de Dieu; qui a pour base cet amour filial, cette crainte respectueuse de l'Etre-Suprême, que *Salomon* dit être *le chef de la Sagesse*; qui fait que tout se soulève en l'homme, à la seule apparence du mal, & qu'il s'écrie, *comment pécherois-je contre Dieu!* Oh qu'une telle vertu est bien différente de celle qui ne repose que sur des fondemens humains, que le même instant voit souvent naître & périr! Le Chrétien, une fois convaincu qu'il lui est ordonné, de la part de Dieu, *de vivre, dans ce présent siècle, selon la tempérance, la justice & la piété*; une fois convaincu que *la volonté de Dieu est bonne, agréable & parfaite*, le Chrétien s'attache, se colle à ce principe, & ne s'en écarte jamais. Il s'accommode aux coutumes, aux usages généralement reçus dans la Société, sur des objets indifférens, lors même qu'il lui en coûte quelque sacrifice; mais jamais il ne *suit la multitude*, lorsqu'il s'agit de *faire le mal*; il a pour lui une haine vigoureuse & profonde, qui le lui fait repousser, à l'instant même. Mais, pour mieux le con-

noître ; entrons avec le Chrétien , dans le Monde , & suivons-le parmi les pécheurs.

Il entend débiter des maximes fausses & perverses , que la Raïson & l'Evangile profcrivent l'une & l'autre ; mais , quelque flatteuses qu'elles soient pour la chair & le sang , quelque agréables qu'elles soient aux passions , elles n'ont pas la moindre prise sur son ame. Il entend dire , par exemple „ que la jeunesse est le tems des plaisirs ; que la piété , la vertu sont faites pour les dernières années. “ Et que se dit-il à lui-même ? „ Que la jeunesse est le vrai tems de la vertu ; qu'elle n'est jamais plus belle que dans un jeune cœur ; qu'une vertu tardive n'est souvent que le fruit de la nécessité , qu'un sacrifice involontaire , qui ne doit pas être d'un grand prix devant Dieu. “

Qu'entend-il dire encore dans le Monde ? „ Qu'il est de l'honneur de se venger d'une injure ; qu'il y a de la lâcheté à la pardonner. “ Et que se dit-il à lui-même ? „ Que celui qui est maître de son cœur est plus grand que celui qui prend des villes ; que son honneur doit consister à imiter le Dieu Tout-Puissant , qui pardonne tant & plus ; à marcher sur les traces de Jésus , qui surmontoit le mal par le bien ; qui ne se vengeoit que par de nouveaux

„ bienfaits ; qui , au milieu des plus vives
„ angoisses , adressoit à Dieu des prières ,
„ en faveur de ses cruels ennemis. “

Qu'est - ce que le Chrétien voit dans le Monde ? Il y voit des hommes qui *marchent comme leur cœur les mène* ; qui sont esclaves de leurs passions déréglées. --- Et que se dit-il à lui-même ? Que sa première passion , sa passion favorite doit être l'amour de la vertu ; qu'il n'est de plaisirs purs , de plaisirs vrais , que ceux qu'elle procure ; qu'un remords du crime est le plus grand des maux ; qu'un éloge d'une Conscience vertueuse est le plus grand des biens ; qu'un regard de bienveillance de l'Etre-Suprême doit être ambitionné par-dessus toutes choses.

Qu'arrive-t-il au Chrétien , dans le Monde ? Sa vertu est souvent attaquée ; la malignité la décrie ; l'envie l'obscurcit ; la calomnie la flétrit ; elle voudroit l'anéantir. Que devient alors cette vertu du Chrétien ? Elle se retire dans son cœur ; elle se met sous l'œil de Dieu ; & dans cet asile , sous ce regard , elle se rassure & prend de nouvelles forces. Rien n'est capable de renverser cette *maison bâtie sur le roc*. Quand tous ceux qui l'environnent feroient infidèles à la vertu , & à Dieu qui la commande , le Chrétien feroit face à tous ces pécheurs ; il ne se *conformeroit*

point à ce présent siècle mauvais ; il diroit à son Dieu „ *Tous ceux qui s'éloignent de toi* „ *périront ; pour moi , m'approcher de toi* „ *fera toujours mon plus grand bien. Je demeurerai de ton parti* , tant que j'aurai un „ *souffle de vie !* “

II°. Mais le Chrétien doit-il se contenter d'être juste en lui-même , de s'être fait une vertu inébranlable ? Non , M. F. ; cette vertu doit se montrer à découvert. *Soyés* , dit *St. Paul* , *des flambeaux reluisans*. C'étoit déjà la leçon du Maître , que le Disciple répète en d'autres termes. *Que votre lumière* , disoit Jésus-Christ , *que votre lumière luise devant les hommes* , *afin que voyant vos bonnes œuvres* , *ils glorifient votre Père qui est dans le Ciel*. N'entendés pas , par là , qu'il faille étaler fastueusement sa vertu aux yeux des hommes ; non , ce n'est pas là la Morale de l'Evangile. Une vertu qui ne se proposeroit que les regards & les éloges de la multitude , une vertu orgueilleuse , pharisaïque , cesse d'être une vertu. Quel est donc , à cet égard , le devoir du Chrétien ? Le voici , M. F. Jamais il ne doit avoir honte de se montrer vertueux. Il y a , à ce sujet , quelque chose d'incompréhensible dans la conduite de l'homme. Souvent il rougit de ce qu'il approuve dans le fond de son ame , de ce qui fait ,

comme il se l'est souvent dit à lui-même, sa solide gloire, son véritable bonheur. Pudeur criminelle ! avilissante infidélité ! Le vrai Chrétien doit lever hardiment son front vertueux ; l'éloge de la vertu doit se montrer dans son extérieur, comme l'amour en doit être gravé dans son ame. Ah, laissés, laissés rougir le pécheur ; la honte est le vrai lot du crime ! Mais la vertu, si belle par elle-même ; la vertu, qui fait la dignité de l'homme, se laisseroit-elle confondre par les regards du crime ? Non ! Elle se montrera avec une sainte hardiesse ; & s'il y a de la confusion, ce sera celle dont elle couvrira le pécheur.

Mais, comment doit-elle se montrer, cette vertu du Chrétien ? Quel doit être l'éclat de ce *flambeau*, pour qu'on puisse *s'égayer à sa lumière* ? M. F. ! La vertu du Chrétien doit se montrer, avec ses attrait naturels, cette douce sérénité, ces dehors aimables qui gagnent les cœurs, qui enchaînent la volonté, qui font soupirer le pécheur sur son état de misère, qui lui font désirer d'en sortir, & de rentrer dans les sentiers de la vertu, qu'il voit être les sentiers du bonheur. Loin de nous cette vertu, (si l'on peut lui donner ce nom) cette vertu qui se montre sous une face triste & austère, qui se décrie elle-même, loin de faire son éloge. Ah, ne vous montrés pas,

hommes d'une sagesse lugubre & farouche ! Votre présence feroit hair la vertu , en faisant croire qu'elle est , naturellement , telle que vous la présentés aux regards. Non , vous n'avez pas cette *Sagesse qui vient d'en-haut* , qui est *douce & paisible* , qui met une joie pure dans l'ame , qui fait *les délices de Dieu* même ! Paroissés , Chrétiens vraiment vertueux , vous qui avez cette sagesse dont *les voies sont agréables* ! Que les pécheurs , parmi lesquels vous vivés , lisant sur tout votre extérieur ce qui se passe au-dedans de vous ; voyant peinte sur votre front la sérénité de votre ame , se promettent d'entrer dans un état dont tout en vous leur annonce la paix & le bonheur !

III°. Est-ce à cela que se borne le devoir du Chrétien ? Non , Mes Frères. Souvent l'exemple , quelque attrayant qu'il soit , n'a pas une force assez puissante ; il faut alors le soutenir par les discours , les exhortations & les prières. L'état de péché est un état de ténèbres ; souvent le pécheur n'en sortira pas , si on ne lui tend une main secourable. Et c'est encore là le devoir du Chrétien. Il doit servir de *flambeau* au pécheur qui marche dans les sentiers obscurs de l'iniquité ; il doit dissiper son ignorance & ses erreurs ; il doit lui montrer l'injustice de ses voies , la honte de son état , les malheurs qui le menacent ,

la mort qui s'avance , le jugement qui se prépare , la redoutable éternité qui l'attend. --- D'un autre côté , il doit lui peindre la beauté , l'excellence de la vertu , les plaisirs dont elle est la source , le spectacle qu'elle offre aux yeux de Dieu , les récompenses qu'il lui destine. Il doit lui dire , avec le ton persuasif du sentiment : „ O mon cher frère ! *Si vous* „ *connoissiez le don de Dieu !* Si vous éprou- „ viés les douceurs que la vertu met dans „ l'ame ! Avec quelle ardeur vous la recher- „ cheriés , vous la poursuivriés ! Combien „ vous regretteriés le tems que vous aurés „ passé sans la connoître ! “ Voilà comment il faut parler au pécheur. De douces insinuations , des paroles pleines de charité , sont les heureux & innocens artifices dont il faut user avec lui. Le cœur de l'homme n'est pas facile à manier ; l'amour propre s'aigrit & s'irrite si aisément ; on le gagne par la douceur ; on l'offense , on le révolte par l'aigreur & la dureté. Une lumière trop vive éblouit & devient inutile ; une lumière douce , & bien ménagée , éclaire les yeux , sans les blesser , & peut servir de guide au milieu des ténèbres. Voulés - vous donc être des *flambeaux reluisans* parmi des pécheurs ? Ne les abor- dés qu'avec cette charité tendre & affectueuse , qui porte & laisse dans l'ame ces traits

de lumière qui éclairent & qui sanctifient. Que cette même charité vous inspire cette sage circonspection, qui choisit les tems, les lieux, les circonstances les plus favorables à ses desseins. Profitez de ces momens heureux, où le pécheur rentre en lui-même; où ses remords appuieront vos exhortations; où il vous confiera les peines & les amertumes de son état. Heureux, si vos soins sont couronnés du succès; si vos soins rendent à la vertu celui qui lui étoit infidelle. --- Maintenant, Chrétien! En peu de mots, voici ton devoir! Ne cesse jamais d'être vertueux; ne rougis jamais de te montrer tel; ne néglige rien de ce qui peut décider les pécheurs à le devenir! Voilà ta tâche! Voilà ce que *Saint Paul* demande de toi, quand il te dit d'être un *flambeau reluisant au milieu de la génération tortueuse & perverse*. Exhortation, que je vais appuier des considérations les plus puissantes.

I°. A qui *Saint Paul* adresse-t-il les paroles de notre texte? A des *Chrétiens*; ce mot dit tout. Vivre pour la vertu; soutenir ses intérêts; lui faire des disciples; ne sont-ce pas là les engagemens de notre batême; engagemens que nous renouvelons, chaque fois que nous approchons de la Table Sacrée? Ne recon-

noissons-nous pas pour Maître ce *Jésus*, qui fut vraiment *un flambeau reluisant au milieu d'une génération tortueuse & perverse*? Cessait-il, un seul instant d'être vertueux? Rougit-il, un seul instant, de l'être? Sa vie entière, & ses discours, ne furent-ils pas une apologie continuelle de la vertu? Fut-il jamais arrêté par les innombrables obstacles qu'il rencontra dans sa vertueuse carrière? Ah, M. F. ! Ou cessons de nous dire *Chrétiens*; ou marchons, autant qu'il est possible, sur les glorieuses traces de celui que nous reconnoissons pour notre Maître, notre Législateur & notre Juge.

II°. Et qu'il est beau, M. F., d'être un *flambeau reluisant au milieu des pécheurs* ! Qu'il y a de grandeur & de noblesse à se faire une vertu ferme, inébranlable, quand on est environné de la contagion du vice, quand la vertu reçoit de continuels assauts ! Qu'il y a de grandeur & de noblesse ! Ah, qu'on cesse de me vanter les conquérans de la terre, les Savans illustres, les hommes élevés en dignités ! Mon héros, celui que je révère, c'est celui qui est le *maître de son cœur*, qui remporte des victoires sur le monde & sur lui-même, qui *maintient*, par là, *son intégrité*. Le vrai savant, à mes yeux, c'est celui qui a la grande science d'être ver-

teux parmi des pécheurs, & de ramener ces pécheurs mêmes à la vertu. L'homme noble, l'homme élevé en dignités, celui que je vénère, c'est celui qui a la noblesse de l'ame, qui s'élève au-dessus des autres par l'éclat de ses vertus. -- Et ne pensés pas que ce soit ici un sentiment particulier ! Il n'y a qu'une voix en faveur d'une vertu solide, bien reconnue ; elle va chercher, jusqu'au fond des cœurs les plus dépravés, l'approbation & les éloges. N'est-il pas vrai, pécheurs, qu'à la vue d'un homme vertueux, vous vous sentés pénétrés d'une estime & d'un respect qui s'élèvent souvent dans votre ame, malgré vous-mêmes ? N'est-il pas vrai que, lorsque vous voulés captiver la faveur & la bienveillance, vous sentés que vous ne pouvés réussir, qu'en prenant les apparences de la vertu ? N'est-il pas vrai que si vous aviés un sceptre & une couronne à donner, vous croiriés qu'il n'y a que l'homme décidément vertueux qui en fût digne ? O Vertu, ce sont-là les hommages que les pécheurs eux-mêmes sont obligés de te rendre ! Tu portes un caractère ineffaçable de grandeur, qui te fait respecter de ceux-là mêmes qui se soustraient à ton empire !

III°. Et qu'ils méritent bien l'estime & le respect, ces hommes vertueux, ces *flambeaux reluisans* au milieu des pécheurs ! Que sont,

ils dans une société ? Je ne crains point de le dire ; ils en font les colonnes & les appuis. Lorsque le crime marche tête levée dans un Etat, & que Dieu se prépare à le faire servir d'exemple, par les coups dont il va le frapper, qu'est-ce qui est capable de lier son bras, de faire tomber le glaive de ses mains ? Apprenés-le de Dieu-même, & connoissés ce qu'est un homme de bien dans une société ! *Promenés-vous*, disoit-il par la bouche d'un Prophète, *promenés-vous dans les rues de Jérusalem ; & si vous y trouvez un homme ; s'il y a quelqu'un qui fasse ce qui est droit, je pardonnerai à la Ville... Je pardonnerai à la Ville !* L'entendés-vous ? Un seul juste eût plus obtenu de la clémence de Dieu, que l'iniquité de tout un peuple ne demandoit de sa Sainteté & de sa Justice. --- Et que voyons-nous encore dans l'Histoire Sacrée ! Nous y voyons que *les yeux de Dieu sont sur les justes* ; qu'il les compte, si je puis m'exprimer ainsi. Il savoit qu'il n'y en avoit pas dix dans *Sodome & Gomorrhe*, & il déclare qu'il ne pouvoit rien faire à ces Villes, quelque abominables qu'elles fussent, jusques-à ce que le vertueux *Loth* fût sorti du milieu d'elles. Il savoit que, sous le règne de *Roboam*, il y avoit encore *de bonnes choses dans Juda* ; comme parle l'Auteur Sacré ; c'est - à - dire, quelques

quelques justes; & , en leur considération , il usa de support envers une nation criminelle.

Mais pourquoi parler des autres peuples; parlons de nous-mêmes. Nous jouissons, grâces immortelles t'en soient rendues, ô mon Dieu! Nous jouissons d'une douce paix, d'une précieuse liberté, d'une heureuse abondance, d'une solide prospérité. Tandis que les fléaux de Dieu se sont promenés sur la Terre; que des villes riches & puissantes ont été renversées (*); que les élémens conjurés ont semblé vouloir remettre la Terre dans son premier chaos. Tandis qu'il y a eu, & qu'il y a encore tant de malheureux, dont les cris viennent jusqu'à nous, notre *Sion*, que le moindre souffle peut renverser, notre *Sion* a été à l'abri de tout orage; *Genève* a été un enfant de plaisir à l'Eternel. O ville fortunée! Peuple distingué par les faveurs de Dieu!... Où chercherons-nous, Mes Frères, la cause de notre bonheur? Sera-ce dans l'heureuse position de la République, dans la bonne constitution de l'Etat, dans la sagesse de ceux qui gouvernent? Ah, ce ne sont-là que les moyens dont Dieu se sert pour nous

(*) C'étoit peu de tems après le tremblement de terre de *Lisbonne*.

rendre heureux ! M. F. ! C'est à quelques ames vertueuses que nous devons notre bonheur ; ce sont leurs bonnes œuvres & leurs prières , qui s'élèvent jusqu'au Ciel , & qui retombent sur nous en bénédictions ! Oui , hommes intègres & craignant Dieu ! Vous que chacun nomme , dès qu'on parle de gens d'une vertu incontestable ! Vous à qui je voudrois pouvoir donner , ici , publiquement , des éloges qui partiroient d'un cœur plein de ce que nous devons à vos vertus ! Oui , quelque obscure que puisse être votre condition , vous êtes les plus fermes remparts de notre chère patrie. Dieu , ne nous voyant qu'au travers , pour ainsi dire , de vos bonnes œuvres , ne se plait qu'à nous faire du bien. C'est à vous que nous devons son support , & la protection dont il nous couvre. Si quelquefois nous avons vû briller l'éclair , c'est vous qui avés écarté la foudre de dessus nos têtes. Divin privilège de la vertu ! Qu'il est doux d'être pour tout un peuple , pour sa patrie sa patrie ! . . . la source des bénédictions du Très-Haut ! Ah , si j'ambitionne , ô mon Dieu , si j'ambitionne , avec ardeur , de *marcher* *intégrité* devant ta face , c'est , sans en . . . amour pour la vertu elle-même , doute , par . . . tante , si bienfaisante pour si belle , si satisfaisante . . . Seigneur , afin de le cœur ; mais c'est aussi ,

pouvoir t'adresser , en faveur de ce peuple , de ces *prières ferventes* , qui sont , auprès de toi , d'une si *grande efficace* ! C'est afin de pouvoir te dire , avec une douce confiance :

„ O Dieu ! Béni ton peuple ! Béni ton béri-
 „ tage ! Que notre *Jérusalem* soit un
 „ séjour tranquille ! Que la *paix* soit dans
 „ ses murs , & la *prospérité* dans ses mai-
 „ sons ! Que nous puissions toujours dire :
 „ *L'Eternel est avec nous ; l'Eternel nous est*
 „ *une haute retraite ! Sa gratuité demeure à*
 „ *toujours !* “ Ah , M. F. , comment peut-on
 penser à ces grands effets de la vertu , sans
 être embrasé d'amour pour elle , quand on a
 une patrie & un cœur ?

IV°. Mais c'est peu que d'être heureux dans le tems ; ce qu'il importe sur-tout , c'est de l'être dans l'éternité ; & c'est encore là ce que peuvent se promettre ceux qui sont des *flambeaux reluisans* au milieu des pécheurs. En effet , Mes Frères , s'il y a des places plus élevées que d'autres dans le Ciel ; s'il y a des *sceptres* & des *couronnes* , n'appartiendront-elles pas à ces hommes droits & intègres , qui auront fait de la vertu leurs premiers plaisirs , qui auront étendu son empire , qui auront multiplié le nombre de ceux sur qui la Bonté de Dieu pourra se répandre ? Oui , Fidèles , qui vous serez distingués par la vertu ,

& par les conquêtes que vous lui aurés faites, Dieu vous distinguera par ses récompenses; il vous démêlera dans la foule des hommes assemblés devant Lui; il vous montrera à l'Univers. *Ceux, dit un prophète, qui en auront amené plusieurs à la justice, brilleront comme les étoiles dans le firmament.* Quelle gloire, Mes Frères! Etre distingué par le Maître du Monde, à la face des hommes, des Anges, de l'Univers entier! Quelle gloire, quelle félicité! Et combien elle sera augmentée cette félicité, par la présence de ceux qu'on aura *amenés à la justice!* Ah, s'il est déjà si doux de pouvoir se dire que l'on a contribué au bonheur temporel de ses frères, quelles délices n'y aurait-il pas à sentir que l'on aura contribué à leur félicité éternelle! Quelles délices de pouvoir se dire à soi-même; „ Les voilà ces hommes, „ ces parens, ces amis, ces concitoyens, qui „ s'égaroient dans les sentiers du vice, qui se „ creusoient un abîme de misères, & que „ j'ai ramenés dans le chemin du bonheur. „ Objets des bontés infinies de mon Dieu, „ ils sont *abreuvés aux fleuves de ses déli-* „ *ces; ils puisent, dans sa plénitude, grâces* „ *sur grâces.* “ Idée ravissante! Joie inénarrable! Quelle éternité que celle qui se passe dans le sentiment de son propre bonheur, & de

celui des autres dont on est la source ! C'est une portion de la félicité de Dieu même !

Me fais-je illusion, Mes Frères ? Il me semble que nous devons tous nous sentir animés, par de tels motifs, à être des *flambeaux reluisans* parmi les pécheurs. Courage donc, Chrétiens ! Qu'une noble émulation s'empare de chacun de nous. Surpassons-nous les uns les autres en sagesse & en vertus. Ah, Mes Frères ! Je voudrois non-seulement que nous fussions des *flambeaux reluisans* dans la Société où nous vivons ; mais encore que nous fussions la *lumière du Monde* ; cette Ville placée sur une montagne, qui ne peut être cachée ; un spectacle de Vertu à l'Univers. Je voudrois qu'on dit de nous „ C'est une cité „ de justice, une ville fidelle ! Il y a de l'ambition parmi les citoyens de cet Etat ; mais „ c'est pour la vertu. Il y a des sciences „ parmi eux ; mais leur première science est „ celle de la vertu. Il y a des richesses parmi „ eux ; mais leur premier trésor est la vertu. „ Il y a des honneurs parmi eux ; mais ils „ sont donnés à la vertu. “ En un mot, comme on disoit du Sénat Romain, que c'étoit une *Assemblée de Rois* ; je voudrois, & je préférerois qu'on dit de nous, C'est une *Assemblée de Justes*. Quel éloge, Mes Frères, quel éloge ! Et quel spectacle à tes yeux, Dieu

de Sainteté ! Ah, si quelques ames vertueuses fussent pour écarter tes fléaux, pour attirer tes bénédictions, que ne ferois-tu point pour tout un Peuple particulièrement *adonné aux bonnes œuvres* ! Puissions-nous te l'offrir, ce beau, cet intéressant spectacle ! Puissions-nous nous assurer par là ta haute protection, & nous environner de ta gratuité ! Amen ! Amen !





S E R M O N

Sur ces paroles de

L'EVANGILE SELON ST. LUC,
CHAPITRE XII. v. 19 & 20.

Je dirai à mon ame ; mon ame , tu as des biens amassés pour long-temps ; repose-toi , mange , bois , fais grande chère. Mais Dieu lui dit ; Insensé , cette nuit même ton ame te sera redemandée !



MES FRÈRES !

QUEL vaste champ n'ouvre point à la réflexion le tableau que présentent les paroles que vous venés d'entendre ! Ici , vous voyés un homme dans l'opulence , contemplant ses trésors , méditant sur ce qu'il fera de cet or

& cet argent, dont son ame est toute entière occupée. Là, vous voyés ce même homme, sur le point de n'être qu'un cadavre ; toutes ses richesses vont être réduites à un drap mortuaire, à un cercueil, à cinq ou six pieds de terre. Ici, vous voyés un homme qui oublie le Dieu qui l'a créé, qui ne lui fait aucun hommage des faveurs qu'il en a reçues. Là, vous voyés le Créateur s'occupant de cet homme ; mais pour retirer son souffle de vie, pour lui *redemander son ame*. Arrêtons, Mes Frères, nos regards sur ces différens objets. Riches ! Que la folie de celui dont nous allons vous entretenir, soit pour vous une leçon de sagesse. Pauvres ! Que la folie de ce riche vous fasse connoître le danger des richesses. Vous qui êtes dans la médiocrité ! Que la folie de ce riche vous apprenne à être contents d'un état le plus heureux de tous. Homme, qui que tu sois ! *Ton ame te sera redemandée* ; apprends à former des projets dignes de cette ame ; des projets qui lui assurent une heureuse immortalité. Ainsi soit-il !

Pourquoi Jésus - Christ donne-t-il le titre d'*insensé* au riche dont il est parlé dans notre Texte ? Etoit-ce parce qu'il avoit amassé des richesses, ou parce qu'il vouloit en faire usage ? Non, M. F. ; Jésus - Christ ne défend point, dans l'Evangile, la recherche des ri-

chesses ; mais il la modère ; il ne défend point l'usage des richesses ; mais il le règle. S'il appelle ce riche , *insensé* , c'est , premièrement ; parce qu'il avoit un attachement excessif pour les richesses ; parce qu'il en faisoit sa passion dominante , & qu'une telle passion est incompatible avec le repos de l'ame , avec le vrai bonheur , & , par - là même , avec la sagesse. En second lieu , Jésus - Christ appelle ce riche *insensé* , parce qu'il formoit des projets dictés par la folie. C'est ce qui est marqué distinctément dans notre texte , & que nous allons examiner ; nous arrétant moins à ce qui concerne ce riche lui - même , qu'aux réflexions qu'il fait naître , & qui pourront être plus applicables aux riches de nos jours , & à tous ceux qui , sans être dans l'opulence , tombent dans le même genre de folie.

I°. Le premier trait de folie du riche dont parle Jésus - Christ , paroît dans la destination qu'il se fait à lui - même. A l'entendre , on croiroit , d'abord , que connoissant ce qui fait l'excellence , la dignité , la grandeur de l'homme , puisqu'il s'adresse à son *ame* , il va prendre la résolution de l'orner de connoissances & de vertus , de la perfectionner , de la former de plus en plus à la *ressemblance de son Créateur* , de la rendre *participante de la nature divine* , de lui procurer des plaisirs

vraiment dignes d'elle ; mais on ne tarde pas à s'apercevoir que son ame & son corps sont pour lui une seule & même chose, ou plutôt, que, sous le nom d'*ame*, il ne voit que son corps, cette enveloppe grossière de l'ame ; *repose-toi*, lui dit-il, *mange*, *bois*, *fais grande chère*. Voilà la destination qu'il se donne ; voilà la grande occupation qu'il se prépare. Et que de riches semblent s'être ainsi parlé à eux-mêmes ! Que de riches , pour qui le terme, *vivre*, n'emporte que l'idée de *manger*, de *boire*, de *faire grande chère* ! Toutes leurs facultés, tous leurs talens, se portent sur la science des repas ; ils n'aspirent qu'à faire briller leur goût dans le choix, la délicatesse, & l'ordonnance des mets ; qu'à se distinguer par un ridicule étalage d'une abondance qui satisfait plus encore leur vanité que leur gourmandise ! O honte, ô opprobre ! Où est l'ame spirituelle, intelligente ? Où est la Raison ? Où est l'homme ? Ah, je ne vois qu'un ouvrage de chair & de sang ; je ne vois que dégradation, qu'avilissement, que *folie*.

II°. Le danger des plaisirs dont le riche fait sa destination, démontre encore sa *folie*. Entrons, ici, dans quelques détails.

I°. Ce qui se présente d'abord, à l'esprit, ce sont les dangereuses atteintes que les plaisirs de la table portent à la santé, ce pre-

mier des biens temporels , ce fondement de tous les autres. *Ce qui est doux sous la langue* , dit l'Ecriture , *devient fiel d'aspic au-dedans*. En effet , M. F. , n'est-ce pas dans ces festins , ces repas somptueux , qu'on violente la nature , en voulant la flatter ; qu'on fatigue les organes ; qu'on met dans le corps ces humeurs qui le surchargent & l'oppressent ; qu'on y introduit un poison funeste , qui mine les constitutions les plus robustes , qui fait que la nature est sa propre proie , qu'elle se dévore elle-même ? N'est-ce pas de-là que naissent ces pesanteurs , ces malaises , ces infirmités , ces langueurs , cette cohorte effrayante de maux , fléaux & supplices de la vie ? N'est-ce pas de-là que proviennent tant de morts prématurées ? Premier effet des plaisirs de la table ; premier trait de la folie d'un riche qui en fait sa destination principale.

II°. Ce qui la démontre encore cette folie , c'est que ces plaisirs nuisent infiniment à l'homme , par l'influence qu'ils ont sur le total de sa vie , si je puis m'exprimer ainsi , ou , sur la somme de son bonheur temporel. Développons cette idée. Quand est-ce qu'on dit d'un homme , qu'il est heureux ? C'est , sans contredit , lorsqu'on remarque chez lui un fonds de sérénité , une égalité soutenue dans l'humeur , une satisfaction habituelle , qui

l'accompagne par-tout, qui se peint sur son front, dans ses discours, dans ses manières, dans tout son extérieur. Or, je vous le demande; est-ce là ce qu'on remarque dans ces maisons opulentes, où l'on dresse des autels à l'intempérance, où l'on dit à son ame, *mange, bois, fais grande chère*? Ou plutôt, n'y voit-on pas, pour l'ordinaire, une joie animale, que le plus léger événement déconcerte; une joie passagère, qui ne laisse après elle qu'une triste satiété, qu'une sécheresse de cœur, qu'une pesanteur d'entendement, qui fatigue, qui accable pendant quelque tems, & qui, à la longue, & par des actes réitérés, met quelque chose de sombre dans le caractère, & fait de la vie un besoin continuel de dissipations, pour se délivrer de soi-même, & n'être pas en proie à une tristesse secrète qui mine, à un ennui intérieur qui dévore? Heureux ceux à qui cet état est inconnu! Nous en avons assez dit pour peindre aux autres leur *folie*.

3°. Que font encore les plaisirs de la table? Ils ôtent à l'ame cette sensibilité, cette précieuse sensibilité, heureux apanage de l'homme, qui l'honore, qui embellit & égaye son existence, & qui est la grande ressource des infortunés. Comment cela arrive-t-il? Le voici, M. F. Les riches, voyant l'abondance, le su-

perflu dans leurs appartemens & sur leurs tables, l'idée de l'indigence & de la misère ne se présente pas à leur esprit; ou, si elle s'y présente, elle ne fait que glisser, pour ainsi dire, sur des ames à qui les plaisirs des sens ont ôté le goût de toute joie pure & simple, de toute satisfaction qui ne tient qu'à l'esprit & au cœur. Ecoutons l'Ecriture. *Nabal*, cet homme de *bonne chère*, *Nabal* étoit si dur que personne n'osoit lui parler. Le riche dont il est parlé dans notre texte, qui ne pensoit qu'à *manger* & à *boire*, ne fait point entrer les malheureux dans ses projets. *Lazare*, couché à la porte d'un autre riche, qui se nourrissoit délicatement, *Lazare*, n'ayant de ressource que dans le touchant étalage de ses plaies douloureuses, & dans le silence éloquent de sa profonde misère, ne peut obtenir quelques restes de la vanité & de l'intempérance. On mange, on boit, on fait bonne chère, & *Lazare* périt de faim & des plaies qui le dévorent. Ah, plaisirs funestes, qui desséchés l'ame, qui la privés de la joie pure, exquise, permanente, d'une sensible bienfaisance, que celui-là est *insensé* qui fait de vous son idole !

4°. Enfin, M. F., ce qui achève de démontrer la folie d'un homme livré aux plaisirs de la table, ce sont les funestes atteintes que

ces plaisirs portent aux sentimens religieux. Consultons encore, ici, l'expérience. La piété n'est, sans doute, que trop généralement négligée; mais n'est-ce pas à ces maisons opulentes, où brille le luxe de la table, qu'on peut particulièrement appliquer ces paroles que Dieu adressoit aux Juifs; *Mon peuple s'est enrichi; il s'est engraisé; & il a oublié le Dieu qui l'a créé?* Le riche dont il est question dans notre texte, ne parle point de *Dieu*; il semble qu'il n'en est point pour lui; ou, s'il en est un, c'est *son ventre*; comme s'exprime *Saint-Paul*. N'est-ce pas la table des riches, qu'on n'ose presque plus aborder, avec le nom de Dieu à la bouche, pour lui témoigner une reconnoissance d'autant plus juste, que les biens sont plus abondans? N'est-ce pas à ces tables que *savoir vivre*, & ne point prier Dieu, est une seule & même chose? N'est-ce pas à ces tables qu'est réprouvée cette belle maxime de *St. Paul*: *Soit que vous mangiés, soit que vous buviés, faites toutes choses pour la gloire de Dieu?* N'est-ce pas à ces tables que le libertinage tient fréquemment son école, & dicte ses scandaleuses leçons? N'est-ce pas là que la Religion est attaquée, de la manière la plus indécente? N'est-ce pas là, qu'à l'imitation de ce Roi dont parle l'Ecriture, on se fait apporter les vases sacrés, on les profane,

& l'on se livre brutalement à des plaisirs qui sembleroient insipides, sans l'affreux assaisonnement de l'impiété? N'est-ce pas là qu'on écoute, qu'on sourit, qu'on applaudit à ces systèmes meurtriers, de fatalisme, d'athéisme, d'anéantissement éternel, qui flattent des âmes de bouë, en leur donnant une destinée dont elles paroissent dignes, dans ces heures d'avilissement & de débauche?... Ah, M. F. ! Des plaisirs qui conduisent à de tels excès, ne feront-ils pas donner le nom d'*insensés* à ceux qui s'y dévouent?

III°. Un autre trait de la *folie* du riche dont parle *Jésus-Christ*, se montre dans ce qu'il dit à son âme : *Tu as des biens amassés pour longtems.* Il dispose de l'avenir, comme de ses trésors; il parle du *lendemain*, comme s'il lui appartenoit, comme s'il en étoit le maître absolu. Je me le représente ce riche, fixant ses regards sur cette longue suite de jours fortunés, qu'il va passer dans des festins où brillera sa magnificence; entouré de ses amis de table, qui feront frappés de la profusion, de la délicatesse de ses mets, & qui en feront les plus grands éloges. Quelle ravissante perspective ! Comme son imagination embellit les plaisirs qu'il se prépare ! Rien ne pourra les altérer, rien ne pourra en arrêter le cours. Il bâtera des *greniers*, où ses biens

feront renfermés ; les fondemens en seront solides ; les *larrons n'y pourront percer* ; les orages ne pourront les renverser ; tout sera en sûreté ; il va jouir d'une vie si heureuse , pendant une multitude d'années. *Insensé ! Cette nuit même ton ame te sera redemandée !* Combien de traits de *folie* sont ici rassemblés !

I°. *Insensé* , d'abord , en ce qu'il oublie qu'il est mortel , & mortel à chaque instant ; en ce qu'il oublie ce que l'homme devrait le mieux savoir , ce que mille voix lui crient sans cesse. En effet , M. F. , tout ne parle-t-il pas de mort à l'homme ? Ne mourons-nous pas en partie chaque jour ? Nos forces ne diminuent - elles pas continuellement ? Nos sens ne s'usent-ils pas ? Nos goûts ne s'émouffent-ils pas ? Notre imagination ne s'éteint-elle pas ? Notre mémoire ne s'affoiblit - elle pas ? Notre esprit ne baisse - t - il pas ? Ne livrons-nous pas , pour ainsi dire , chaque jour , à la mort , quelque portion de nous-mêmes ? Tout ce qui nous environne ne nous parle-t-il pas de la mort ? Ne voyons-nous pas que tout se produit , s'accroît , diminue , & périt ? La fin de chaque jour ne nous appelle-t-elle pas au sommeil , image naturelle de la mort ? Ne marchons-nous pas parmi les débris de l'humanité ? Notre corps ne semble-t-il

il pas se courber vers la terre , pour nous dire que nous ferons masse commune avec elle ? Nos parens , nos amis , nos concitoyens , qui tombent à nos côtés , ne nous tracent-ils pas le *chemin de toute la terre* ? Ne nous disent-ils pas , *tu es poudre & tu retourneras en poudre* ? Est-il un moment , un moment où nous puissions dire , „ La mort „ ne m'attend pas là ? “ Cependant le riche de notre Evangile parle , comme s'il eût fait *un traité avec la mort* ; il projette , comme s'il étoit le maître des années , des heures , des instans. Quelle n'est pas sa folie !

2°. Mais , si l'oubli de la mort est , par lui-même , une folie , il ne l'est pas moins par ses suites funestes. Ecarter l'idée de la mort , ce n'est pas écarter la mort elle-même ; c'est souvent en augmenter l'horreur. En effet , M. F. , quels regrets , quelles angoisses ne s'est point préparées un riche qui se voit attaqué par une mort inattendue , au milieu de ses trésors , de ses projets de félicité , de ses vastes espérances ? Il étoit si bien dans ce monde ; & il faut en sortir. Il formoit de si beaux plans ; & la mort les déränge. Il préparoit à son ame des plaisirs si vifs ; & la mort ne lui montre qu'un insensible cadavre. Il regardoit son argent & son or avec tant de complaisance ; & la mort ne lui présente

qu'une fosse & des vers. Il voyoit une longue fuite de beaux jours ; & la mort ne lui offre que silence , que ténèbres. Ah , mort cruelle ! Tout abandonner ! Etre dépouillé de tout ! Déchirante séparation ! Encore quelque tems , quelques années , quelques jours ! Non ; *cette nuit même !* Il n'y a plus qu'un pas entre toi & la mort ! Ce soleil qui t'éclaire , ne se lèvera plus pour toi ; ce lit où tu vas reposer , sera ton lit de mort ; les ténèbres où tu vas entrer , se confondront , pour toi , avec l'obscurité de la tombe ! L'arrêt est irrévocable ; Dieu l'a prononcé ; il s'exécute. Le riche sent croûler la *maison d'argile où il habite* ; il jette encore quelques regards sur ses trésors ; l'angoisse de son cœur hâte son agonie ; il meurt !...

3°. Que dis - je , il meurt ! Dieu ne lui dit pas „ ton corps va être réduit en poudre “ mais , *ton ame t'est redemandée*. Remarqués , M. F. ces expressions ; qu'elles sont énergiques ! Qu'elles présentent bien le plus grand trait de la folie du riche à qui elles sont appliquées ! *Son ame lui est redemandée*. Oh que la mort a été épouvantable pour ce riche , si c'est sous cette idée qu'elle s'est peinte à son esprit ! Il n'a pensé qu'au tems ; & il voit , il touche l'éternité. Il n'a pensé qu'à accumuler de l'or & de l'argent dans ce

monde ; & il faut aller dans un autre monde , les mains vides de bonnes œuvres. Il n'a pensé qu'à se faire des amis de table ; & il n'en voit point qui puissent le *recevoir dans les tabernacles éternels*. Il a dit à l'or , *tu es mon Dieu* ; & il va tomber entre les mains de celui qui méritoit seul d'être son Dieu. Quel état que celui d'une ame qui roule de telles pensées au-dedans d'elle-même ! M. F. ! Jésus-Christ garde le silence sur le sort de cette ame ; nous le gardons avec lui. Jugés, vous-mêmes, à quoi doit s'attendre un homme à qui Dieu demande compte du tems qu'il lui a accordé , de l'usage qu'il a fait de ses richesses, ou de celui qu'il vouloit en faire, & qui ne peut que répondre „ J'avois amassé de grands biens ; „ je voulois abattre mes greniers, & en bâtir d'autres ; je disois à mon ame , *repose-toi , mange , bois , fais grande chère*. “ Jugés-le , M. F. , cet homme ; & tournés, maintenant, vos regards sur vous-mêmes.

Il y a des riches parmi nous ; qu'ils reçoivent instruction ! Les conseils qui partent de cette chaire de vérité, sont bien différens de ceux que leur donnent l'intérêt, la flatterie, la vanité, les passions déréglées. Ici, l'éclat de leurs richesses s'évanouit ; nous ne voyons que leurs vrais intérêts ; nous ne voyons que leur ame ; nous la suivons dans le lit de

mort , & devant Dieu. C'est cette ame intelligente & raisonnable , cette ame immortelle , cette ame qui doit être *redemandée* , qui fixe particulièrement nos regards. Non , Riches ! Nous n'avons point voulu déclamer contre les richesses ; nous savons qu'elles font *l'ornement du sage* ; & nous bénissons Dieu de ce qu'il y a de tels *sages* parmi nous. Mais nous voudrions que tous les riches eussent cette précieuse sagesse. Si vous demandés en quoi elle consiste ? Si vous dites , comme le riche dont nous venons de parler : „ Nous avons des biens amassés , que ferons-nous ? “ Voici le plan de conduite que nous opposons à celui du riche *insensé*.

N'oubliez pas , comme ce riche , l'Auteur , le Dispensateur de tout ce que vous possédés ; faites-lui hommage de votre prospérité ; rendez-lui grâces de ce qu'il a béni le travail de vos mains , de ce qu'il a donné du succès à vos entreprises. Recevés les richesses qu'il vous accorde , recevés-les , comme l'a dit un Sage „ dans vos maisons , & non dans votre cœur. “ Ce cœur est fait pour Dieu. Qu'il n'y ait point d'idole qui lui dispute ce sanctuaire. Que du fond de ce cœur sortent toujours ces paroles d'un Riche sur le trône ; *approcher de toi , ô mon Dieu , approcher de toi , c'est mon bien !*

Vous le comprenés, M. F.; une ame ainsi pleine de Dieu, ne se dira pas à elle-même, *Mange, bois, fais grande chère*; elle formera des projets plus dignes d'elle. „ Mon ame “ se dira-t-elle à elle-même „ *tu as des richesses amassées*; n'oublie pas l'aumône & la communication; honore l'Eternel par ton bien; offre lui ces sacrifices auxquels il prend plaisir! “ Et c'est encore là, Riches, ce que nous répondons à cette question, *Que ferons-nous?* Voici le bel usage que vous devés faire de votre opulence.

Tendés une main secourable à ces indigens, qui traînent publiquement une vie triste & languissante; qui promènent, pour ainsi dire, leurs plaies & leurs douleurs, pour émouvoir la compassion, & pouvoir manger un pain d'amertume.

Cherchés les infortunés dans ces sombres réduits où la honte les retient; épargnés-leur l'humiliant détail de leurs besoins; ou, s'il le faut, écoutés-les avec le plus tendre intérêt. Que votre charité délicate, ingénieuse, vous fasse bien moins paroître les soulager, que vous procurer un plaisir à vous-mêmes.

Aidés ce père & cette mère, affés malheureux pour ne pouvoir donner à des enfans chéris, des secours & des moyens de vivre d'un travail honnête; calmés leurs inquié-
O 3

des, effuyés leurs larmes, réjouissés leurs entrailles, en contribuant à donner à leurs enfans une vocation qui les tranquillise sur leur sort.

Soutenés ces maisons élevées par la bienfaisance publique, ces respectables asiles de la misère. Voilà les *greniers* où vous devés renfermer une portion de vos richesses ! Voilà où sont des amis à qui il vous importe de donner à manger & à boire !

Soutenés ces Établissémens religieux, ces Écoles chrétiennes, où les jeunes - gens vont apprendre à être enfans sages, respectueux & dociles, domestiques fidelles, artisans ou négocians intègres, bons citoyens, Chrétiens dignes de ce beau nom.

Riches ! En un mot, s'il est possible, que chacun de vos jours soit marqué par quelque de ces bonnes œuvres, que vos richesses vous donnent le beau privilège de faire, de multiplier, d'entasser les unes sur les autres. Voilà le plan de vie que nous vous proposons ; voilà les plaisirs que nous désirons que vous donniés à votre ame. Comparés les avec ceux dont nous vous avons montré la honte & la folie.

Plaisirs, vraiment *de l'ame*. Ah, c'est-là, c'est-là, ce qu'on peut appeler sa nourriture, sa *bonne chère*. Les autres plaisirs ne font que

montrer la joie ; ils ne la mettent pas dans l'ame ; ils ne l'en pénètrent pas. --- Plaisirs solides & durables ; la bienfaisance les fait naître ; le souvenir les perpétue ; c'est un fonds qui produit sans cesse & ne s'épuise jamais ; c'est, comme dit l'Ecriture , *un festin continuel*. --- Plaisirs toujours accompagnés de l'estime des hommes. Le nom du riche bienfaisant est , lui seul , est un éloge. Avec quel attendrissement le pauvre porte sur lui sa pensée ! De quels regards affectueux il l'accompagne ! De quelles bénédictions il le comble ! Par quelles prières il demande sa conservation & son bonheur ! Mon Dieu ! Quel échange que de l'or & de l'argent contre le cœur des infortunés ! — Plaisirs qui ne redoutent point les surprises de la mort. Si jamais elle doit perdre ses horreurs , n'est-ce pas lorsqu'elle se présente à un homme occupé d'une œuvre de miséricorde , soulageant un malheureux , ou formant des projets en sa faveur ? C'est ce qui soutenoit le vertueux *Job* , dans ces jours où une violente maladie sembloit ouvrir à ses yeux le tombeau. *N'étois-je pas* , disoit-il , en portant ses regards vers le ciel , *n'étois-je pas l'œil de l'aveugle , le pied du boiteux , le père des pauvres ?* C'est ce qui vous soutiendra , Riches charitables , quand , couchés sur un lit de mort , vous recueillant tout entiers , seuls

avec vos pensées , vous les reposerez sur vos
 o u r e s de bienfaisance ! Que dis-je ! C'est ce
 qui vous suivra devant ce Tribunal où *votre*
ame vous sera redemandée ; où *Jésus* vous
 montrant les pauvres , vous pourrez lui dire ,
Ils ont eu faim & je leur ai donné à man-
ger ; ils ont eu soif , & je leur ai donné à
boire. C'est ce qui vous fera entendre cette
 parole du Juge suprême ; *Cela va bien , bon &*
fidelle serviteur ! . . . Riches ! Vous savez ces
choses ; heureux , si vous avez un cœur qui
 les ferre au dedans de lui , & une volonté
 qui les exécute !

M. F. ! La Providence ne nous a pas tous
 appelés à former de tels projets ; mais nous
 pouvons , tous , en former qui soient dignes
 de notre ame. Vous qui êtes dans la pauvre-
 té , vous pouvez lui dire : „ Mon ame , Dieu
 „ n'a pas jugé à propos de te donner des ri-
 „ chesses ; sois soumise à sa Volonté Souve-
 „ raine ; qu'une grande humilité , qu'un travail
 „ assidu , qu'une vie sage & réglée , qu'une piété
 „ sincère , qu'une résignation entière aux dispen-
 „ sations de l'Etre suprême , soient tes vertus
 „ habituelles ; qu'elles soient tes richesses &
 „ tes plaisirs ; qu'elles t'assurent la gratuité de
 „ Dieu , & ses éternelles récompenses. “

Vous qui êtes dans la médiocrité , dites à
 votre ame : „ Mon ame , tu as des biens en

„ suffisance ; rends grâces à Dieu de cette
„ précieuse médiocrité , qui écarte de toi de
„ dangereuses tentations ; prie-le qu'il ne cesse
„ point de bénir ton travail ; contribue , au-
„ tant qu'il dépend de toi , au bonheur de
„ tes semblables ; te souvenant que la *pitié*
„ *de la veuve* est aussi agréable aux yeux de
„ Dieu que les généreuses libéralités de l'o-
„ pulence. “

Chrétiens , mes très-chers Frères ! Que ré-
sultera-t-il de tels projets , mis en exécution ?
Nous ferons , tous , *riches en Dieu*. *Riches en*
Dieu ! Expressions remarquables de Jésus-
Christ , par opposition à cet *insensé* qui n'é-
toit riche qu'en or & en argent. *Riches en*
Dieu ! Riches de l'amour & de la bienveil-
lance de celui qui est la source unique & in-
tarissable de la félicité ! Richesses , seules di-
gnes de ce nom ! Richesses , vraiment *amas-*
sées pour longtems ! Richesses , éternelles com-
me Dieu ! Puissions-nous , tous , en sentir le
prix ! Puissions-nous mettre toute notre ambi-
tion à les acquérir ! Ainsi soit-il !





S E R M O N

Sur ces paroles de la

Ire ÉPITRE DE ST. PAUL AUX CORINTHIENS,
CHAP. IV. v. 3.

Peu m'importe d'être jugé par les hommes.



QUEL est donc ce langage de l'Apôtre,
Peu m'importe d'être jugé par les hommes !
Qui sont ceux qui sont en droit de le tenir ?
Ce n'est pas vous, hommes coupables, qui
manqués à ce que vous savés être vos *devoirs*.
Loin de vous exhorter à prendre ce langage
dans votre bouche, nous vous exhortons à
vous demander souvent à vous-mêmes „ Que
„ pense-t-on, que dit - on de moi, dans le
„ monde ? Ne suis-je point l'objet des censu-
„ res & du mépris des hommes ? Lorsqu'ils
„ prononcent mon nom, ne l'accompagnent-
„ ils pas de quelque épithète flétrissante ? “

Oui , voilà ce que vous devés vous demander à vous-mêmes. Heureux , si l'idée des jugemens des hommes affecte votre ame , la trouble & la réforme ! Malheureux , si vous soutenez ces jugemens avec un front qui ne rougit point ! Cette déplorable intrépidité est le dernier effort du vice ; elle annonce une ame corrompue , gangrenée , absolument incurable. C'est à vous , hommes intègres & craignant Dieu , c'est à vous à dire avec St. Paul , *Peu m'importe d'être jugé par les hommes !* Hélas , combien de fois ces jugemens humains ne furent-ils pas l'écueil de la vertu ! Combien de fois la tranquillité de l'homme de bien n'en fut-elle pas altérée ! Combien de fois n'empêchèrent-ils pas l'exacte & persévérante observation des devoirs ! M. F. ! Frappé des funestes effets de cette crainte des jugemens des hommes , je viens vous dire d'apprendre de *St. Paul* , à opposer à ces jugemens une ame ferme , inébranlable , une ame toujours contente , toujours heureuse dans la Vertu. Je viens vous exhorter à respecter par dessus tout , la voix de la Conscience & le jugement de Dieu. Ainsi-soit-il !

Faites , d'abord , attention à deux observations préliminaires. 1°. Quand nous disons , que l'homme de bien doit s'élever au-dessus des jugemens des hommes , nous sommes fort

éloignés d'entendre , par-là , qu'il ne fût à souhaiter , qu'un tel homme jouît toujours de la réputation dont il est digne par ses vertus. Il est si doux de voir , sur le front de tous ceux qui nous environnent , l'estime dont nous les avons pénétrés ! Ce tribut , payé à l'homme de bien , ne peut que laisser dans le cœur un nouvel aiguillon à la vertu. D'ailleurs , nos intérêts temporels tiennent souvent à notre manière d'être dans l'esprit des hommes , à la bonne ou mauvaise opinion qu'ils ont de nous. Aussi , l'Ecriture Sainte appelle-t-elle une *bonne réputation* , un *trésor* , & nous exhorte-t-elle à la mériter , & à la conserver avec soin , lorsque nous l'avons acquise.

2°. A cette première observation joignons-en une seconde , qui en est la suite nécessaire. L'homme de bien doit ménager , autant qu'il est en son pouvoir , les jugemens des hommes. Pour cet effet , il ne doit pas se contenter d'avoir la probité de l'ame ; il doit , de plus , faire attention à ses démarches ; il doit *fuir ce qui a l'apparence du mal* ; il doit *nettoyer* , comme parle l'Ecriture , *les dehors de la coupe & du plat* ; il doit donner à sa vertu le plus de *lumière* qu'il est possible , non pas afin qu'elle éblouisse , mais pour ne pas faire naître , par sa faute , de mauvais jugemens. On doit ces égards à la Société ; on se les

doit à soi-même; & l'on peut dire, qu'une Vertu qui les néglige, ou qui les brave, de quelque nom fastueux dont elle se pare, n'est la Vertu, ni de la Raison, ni de l'Evangile. En un mot, M. F.; pour pouvoir dire, avec St. Paul, *Peu m'importe d'être jugé par les hommes*, il faut pouvoir dire encore avec lui; *Je travaille à avoir ma conscience pure & sans tache*, devant qui? Devant Dieu seul? Non! *Devant Dieu & devant les hommes*. Quand on peut se rendre à soi-même ce beau témoignage, c'est alors, mais seulement alors, qu'il faut laisser parler les hommes, qu'il faut être tellement supérieur à leurs jugemens, que la vertu & la tranquillité n'en reçoivent aucune atteinte. Mais, comment peut-on former son ame à cette supériorité? Comment peut-on atteindre à cette sublimité, à cet héroïsme? Ecoutés, M. F., ce que la Raison & la Religion nous enseignent, à cet égard.

I°. Je trouve, d'abord, dans le caractère de ceux qui, pour l'ordinaire, parlent contre l'homme de bien, une raison qui doit l'élever au-dessus de leurs jugemens, & le décider à n'en tenir aucun compte. Qui sont-ils donc ces juges qui le condamnent? Sont-ce de ces hommes sages & prudents, qui ont appris à ne pas prononcer à la légère; à qui

il faut des preuves suffisantes pour croire le mal ; dont le cœur honnête & bon résiste aux impressions défavantageuses au prochain ? Non. Vos juges, hommes de bien ! Ce sont de ces hommes bornés , qui ne voient les choses que sous une face ; qui ne sont pas capables de réunir les circonstances d'où résultent souvent les justifications ; qui se hâtent de prononcer , d'après des bruits , des rapports , des premières apparences ; qui manquent de ces lumières , de cette pénétration , si nécessaires pour ne pas se tromper , lorsqu'il est question du cœur humain. --- Vos juges ? Ce sont de ces hommes à préventions aveugles , qui vous condamnent , parce qu'ils ont conçu pour vous une haine secrète , dont ils ne pourroient pas se rendre raison à eux-mêmes. --- Vos juges ? Ce sont de ces hommes dissipés & frivoles , qui décident toujours d'après leurs maximes relâchées , leurs petits systèmes , le ton des assemblées où ils ont le malheur de briller ; de ces hommes qui , manquant d'un mérite réel , croient s'en faire un , en raillant la piété & la vertu ; & qui , par leur esprit caustique & mordant , semblent vouloir décrier leur cœur. --- Vos juges ? Ce sont de ces hommes assez imbécillement présomptueux pour croire à leur infailibilité ; qui vous condamnent , par cela seul que vous n'avez

pas agi en conséquence de leurs arrêts irrévocables. --- Vos juges ? Ce sont de ces hommes que fatigue le spectacle d'une vertu mâle ; de ces hommes que votre présence écrase , parce que vos mœurs pures , honnêtes , sévères , sont la censure continuelle & poignante de leur inutilité , de leur mollesse & de leurs désordres. — Vos juges ? Ce sont de ces hommes , dont *l'œil plein d'iniquité* , voit toujours le mal au travers du bien ; qui ne veulent point croire à une piété sage , à une vertu sincère & solide , parce qu'ils ne les trouvent pas en eux-mêmes ; qui ont l'habitude de prêter aux autres les ressorts de leur ame petite & méchante ; qui voudroient se calmer dans le vice , en se persuadant que tous les hommes leur ressemblent , & que ceux qui paroissent les plus justes , ne diffèrent d'eux que par l'art de savoir mieux se contrefaire , & d'en imposer à la crédulité de ce qu'ils appellent *le vulgaire....* Hommes de bien ! De tels juges troubleroient votre ame ? Votre vertu redouteroit un tribunal aussi méprisable ? Qui , vous , l'esclave craintif des préjugés , des caprices , des méchancetés , des passions viles de ces hommes à qui vous auriés honte de ressembler ! Ah , ce seroit à vous à prononcer contre de tels juges , à les faire rougir , à les confondre ! Oui , M. F. ; ou il n'y a point

d'ordre moral, ou la honte & le trouble sont le lot du vice; le calme & la gloire, l'appanage de la vertu. C'est à elle qu'il appartient de faire dire à celui qui la possède; *Peu m'importe d'être jugé par les hommes.*

II°. L'homme de bien s'élèvera, avec plus de fermeté encore, au-dessus des faux jugemens des hommes, s'il considère leur impuissance sur son ame. C'est ici, M. F. qu'on peut bien dire, si nous souffrons, que nos chagrins viennent de nous-mêmes, que notre opinion seule fait nos malheurs. Que sont-ils donc ces jugemens prononcés contre la vertu? dirois-je à cet homme qui en est affecté. Quels sont les effets qu'ils produisent? Changent-ils votre ame? Lui enlèvent-ils les vertus dont elle est parée? Charitable, ne l'êtes-vous plus, parce qu'on vous taxe d'avarice? Religieux, ne l'êtes-vous plus, parce qu'on vous taxe d'hypocrisie? Homme vrai, ne l'êtes-vous plus, parce qu'on vous taxe de duplicité? Ami de la paix, ne l'êtes-vous plus, parce qu'on vous peint comme perturbateur du repos public? Bon patriote, ne l'êtes-vous plus, parce qu'on empoisonne vos intentions, vos discours & vos démarches? Toutes les langues méchantes, réunies contre vous, vous ôtent-elles une seule vertu, vous souillent-elles d'un seul vice? Si cela étoit, nous vous dirions, qu'il
vous

vous importe infiniment de n'être pas *jugé par les hommes*. Mais, comme un éloge qui n'est pas fondé ne donne pas les vertus qu'il suppose, une accusation injuste ne donne pas les vices qu'elle impute. „ Ce n'est pas de „ moi dont on parle “ disoit un Sage payen, que l'on diffamoit „ ce n'est pas de moi dont „ on parle; il n'y a rien en moi de ce qu'ils „ disent. “ --- „ Ne te troubles point “ disoit un Empereur philosophe „ ne te troubles point; tu es toujours toi-même, quoiqu'on puisse dire ! “ Maximes dictées par le sens commun ; vous les proposer, c'est vous en faire sentir la justesse & la vérité.

Observons encore que, si les jugemens des hommes laissent l'ame telle qu'elle est, ils ne lui ôtent pas, non plus, le plaisir que la vertu y fait naître. Quelle est la source de ce plaisir ? La conscience. Or, M. F., la conscience écoute-t-elle les décisions des hommes ? Parle-t-elle au gré de leurs volontés & de leurs passions ? Non, son premier arrêt est immuable ; ce qu'elle a déclaré *bien*, demeure *bien* ; & comme, malgré les éloges que l'intérêt ou la flatterie donnent au vice, la conscience ne cesse pas de harceler le coupable, & de travailler son ame, elle ne cesse pas, non plus, d'ap-

plaudir à l'homme de bien , malgré les cris de la calomnie. Telle qu'une source pure , abondante , qui ne târit jamais , elle verse , fans cesse , le sentiment du plaisir dans l'ame juste , en lui faisant entendre la voix délicieuse de ses éloges. Que dis-je , M. F. ! La conscience dédommage amplement l'homme de bien de l'injustice humaine. S'il *maintient son intégrité* , elle redouble ses plaisirs , en lui faisant éprouver qu'il aime la vertu pour elle-même ; que c'est le *bien* , le *bien* , qu'il poursuit , & non point les louanges qu'il attire. Exquise volupté ! Ravissant spectacle de soi-même ! Ma vertu me reste toujours ! Ma conscience me parle toujours de paix ! L'inquiète méchanceté , l'audacieuse calomnie , murmurent envain autour de moi ! *Peu m'importe d'être jugé par les hommes !*

III°. Et quels avantages ne résultent point d'une fermeté dans le bien , que rien n'est capable d'ébranler ou de vaincre ! Je fais que des événemens fâcheux peuvent naître des faux jugemens ; mais je parle , ici , en général , & je dis , que le vrai moyen de triompher de la malice des hommes , c'est de se montrer inaccessible aux coups qu'elle s'efforce de porter. Pour peu qu'on étudie le monde , on

s'aperçoit qu'il y a , dans quelques hommes , un fonds de méchanceté inexplicable ; que cette méchanceté , loin de s'affoiblir par la vuë des chagrins qu'elle cause , s'accroît souvent & se fortifie par la vuë de ses lâches triomphes. Le plaisir cruel qu'elle en reçoit , en est , pour ainsi dire , l'aliment & la vie. Mais , quand est-ce qu'elle est confondue ? Lorsqu'elle s'agite inutilement ; lorsqu'elle voit que ses traits portent contre le marbre & l'airain ; lorsqu'elle voit sur le front de l'homme de bien une sérénité inaltérable.

Ajoutons à cela , M. F. , que la sensibilité aux accusations qu'on nous intente , est , aux yeux de bien des gens , une preuve qu'elles sont méritées ; au lieu que la fermeté à les recevoir , leur ôte souvent toute créance. Nous ne prétendons pas que cette manière de juger soit toujours fondée ; mais nous disons le fait ; & c'est au Sage à mettre à profit les leçons de l'expérience.

Et que nous apprend encore l'expérience ? Elle nous apprend qu'une vertu inébranlable manque rarement de confondre les accusations qu'on lui intente ; qu'elle se fait jour au travers des nuages dont on l'avoit couverte. Les faux jugemens sont , comme parle l'E-

criture, des *sentences de cendres*, que le temps dissipe tôt ou tard. Ecoutez donc, homme de bien ! Vous êtes riche ; mais vous êtes ennemi du faste & de la magnificence ; vous ne pensés pas que la véritable gloire consiste à faire parade de ses biens, par des ameublemens, des équipages, des festins ; vous n'ambitionnés que la gloire sublime & le touchant plaisir de faire des heureux ; en un mot, vous êtes riche, en *Chrétien*. Que disent quelques-uns de ces hommes dont nous vous avons fait le portrait ? Ils disent „ que vous ne „ savés pas vous servir de votre bien, vous en „ faire honneur ; que les richesses sont mal „ placées dans vos mains. “ Méprisés, méprisés ces discours ; n'écoutez que ce sentiment intérieur qui vous invite, qui vous presse de faire le bien ; ne cessés point de visiter les réduits obscurs & respectables de l'indigence ; ne cessés point de soutenir ces maisons que la charité a élevées, & qui ne subsistent que par elle. Que vos richesses ne servent qu'à multiplier vos bonnes œuvres. Et soyés assuré que, tôt ou tard, on ne prononcera votre nom qu'avec éloge ; soyés assuré que *l'œil qui vous verra, vous dira bienheureux ; que l'oreille qui vous entendra, vous rendra témoignage !* --- Vous, convaincu que la piété, la

crainte de Dieu est *le tout de l'homme*, vous rendés à Dieu vos hommages, en particulier & en public ; vous l'honorés, surtout, par la régularité de vos mœurs. Cependant on vous traite d'homme à préjugés, d'esprit foible, qui se berce d'illusions & de chimères. Méprisés, méprisés ces discours ! Que votre piété soit, toujours, édifiante sans singularité, sérieuse sans humeur, scrupuleuse sans superstition, fervente sans enthousiasme ; & soiez assuré, que les dérisions de la bouche feront démenties par les éloges du cœur ; que les procédés de vos censeurs porteront, tôt ou tard, l'empreinte de l'estime & du respect ; que ce sera auprès de vous qu'ils chercheront un ami sincère, un confident discret, un consolateur véritable ; reconnoissant, ainsi, combien vous êtes digne de l'estime qu'ils sembloient vouloir vous refuser pour toujours.

Ne multiplions pas les détails ; mais remarquons que, si ce que nous venons de dire est vrai, en général, il l'est, en particulier, dans des Etats bornés, dans des sociétés peu étendues, telle que celle où nous vivons. Comme on se voit de près les uns les autres, les mœurs d'un homme étant, pour ainsi

dire , sous les yeux de chaque individu , il est bien difficile que les faux bruits se soutiennent , & que la vertu ne confonde pas les langues iniques qui vouloient la flétrir. Et alors , qu'arrive-t-il , M. F. ? Les ombres dont on couvroit la vertu ne servent qu'à lui donner un nouveau lustre ; semblable à l'astre du jour , qui n'est jamais si brillant , que lorsqu'il a dissipé les nuages qui le déroboient aux regards.

IV°. Il faut , cependant , en convenir , M. F. ; quelque puissantes que soient ces considérations , la vertu la plus courageuse peut , quelquefois , avoir besoin d'être plus fortement soutenue. Il est , dans la vie , de ces circonstances critiques , où l'innocence la plus pure est tellement noircie , tellement déchirée , qu'il est à craindre que celui qui s'en voit la victime , n'en perde le goût & ne l'abandonne. Sur quoi s'appuiera donc l'homme de bien ? Où trouvera-t-il un asile assuré ? Sur quoi s'appuiera l'homme de bien ? Sur *le Rocher des siècles !* . . . Où il trouvera un asile assuré ? Sous l'œil du Dieu de Sainteté , du *Scrutateur des cœurs & des reins* , du Souverain Arbitre de nos destinées ! *Peu m'importe* , dit St. Paul , couvert de calomnies , *peu m'im-*

porte d'être jugé par les hommes; c'est le Seigneur qui me jugera! C'est le Seigneur qui me jugera! Ah, M. F., qu'une ame est forte, quand elle l'est de la force de Dieu même; quand elle met l'Eternel à sa droite; quand elle en fait son bouclier & sa forteresse! Que peuvent tous les discours des hommes, sur celui qui se dit à lui-même „ que „ la vertu le forme à la ressemblance de Dieu; „ que les regards du Saint des Saints reposent toujours sur elle avec complaisance; „ qu'aucun de ses traits n'échappe à son œil „ invisible, mais éternellement ouvert; que, „ portant la lumière au fond des cœurs, son „ jugement est toujours vrai, toujours sûr, „ toujours équitable; qu'il a arrêté un jour „ où il manifestera les secrets des consciences; „ où il fera ressortir la vertu de l'homme de „ bien; où il la publiera, à la face des cieux „ & de la terre; où il lui assignera une éternelle récompense. “ Quelle prise peut-il rester aux discours des hommes sur une ame qui roule au-dedans d'elle-même ces grandes vérités? Ne l'occupent-elles pas, ne l'absorbent-elles pas toute entière? „ Je suis devant ton tribunal, Dieu de lumière, de justice & de vérité! Tu me démeles dans la „ foule prosternée à tes pieds! Tu me fais

„ entendre cette parole , J'ai fondé ton cœur ;
 „ je t'ai suivi dans tes démarches ; j'ai pesé
 „ tes œuvres ; *tu es trouvé fidelle ! . . .* Et je
 „ vous redouterois encore , petites , vaines
 „ décisions des hommes ? Et vous ébranle-
 „ riés ma vertu ? Et vous troubleriez la paix ,
 „ la sérénité de mon ame ? Parlés , parlés ,
 „ hommes aveugles , hommes injustes ! Vos
 „ discours sont des *discours de néant ! C'est le*
 „ *Seigneur qui me jugera !* “

Noble indépendance ! Sainte magnanimité
 d'une ame qui n'est enchaînée qu'à la vertu !
 Tel je me représente l'Etre-Suprême , immua-
 ble dans ses décrets & dans ses vertus , ne ces-
 sant point de remuer , à son gré , le timon
 de l'Univers , ne dérangeant point les plans
 de son infinie Sagesse , parce que de chétifs
 & aveugles Mortels attaquent l'ordre de son
 Gouvernement ; parce que d'audacieux ver-
 misseaux l'insultent , en rampant sur la terre ,
 où il a daigné les faire vivre. O homme !
 Quand tu ressembles à ton Dieu , par cette
 vertueuse immobilité , voilà le moment où
 je reconnois ton excellence & ta dignité ;
 voilà le moment où je vois sur ta tête une
couronne de gloire & d'honneur !

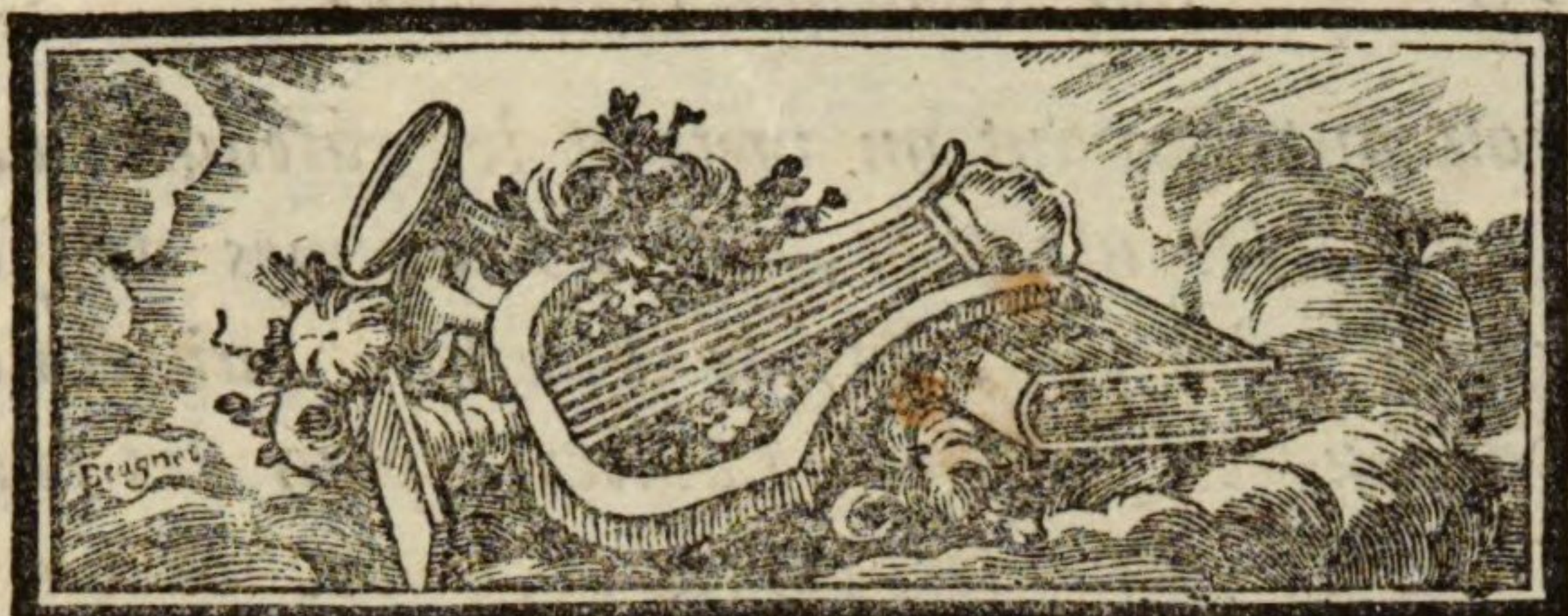
Que ne puis-je , M. F. , vous peindre tout

ce qu'il y a de grand , de sublime , dans cette indépendance ! Mais j'aime à croire , qu'il n'est aucun de vous qui ne sente , ici , son ame s'élever ; aucun qui , dans ce moment , n'aspire à cet état où l'on n'est maîtrisé que par la voix du *devoir* ; où les secousses les plus violentes ne peuvent ébranler la vertu ; où l'on n'écoute que sa Conscience ; où l'on ne voit que son Dieu ; où tous les tribunaux subalternes disparoissent devant ce tribunal sans appel , où se décidera notre éternelle destinée.... Chrétiens ! Enfans de Dieu ! Etres immortels ! Etres , sous l'œil du *Saint des Saints* ! Que cet héroïsme soit le grand objet de notre ambition ! Heureux , si nos généreux efforts pour y atteindre sont couronnés du succès ! Heureux , si nous le possédons enfin ce trésor inestimable d'une vertu *fondée sur le roc* ; d'une vertu qui se suffit à elle-même ; d'une vertu , l'image de cette *Sagesse* éternelle , qui *fait les délices de Dieu tous les jours* ! Heureux , si dans ce moment où *notre ame nous sera redemandée* , chacun de nous peut se dire à lui-même : „ Quand je mets sous mes yeux „ l'histoire de ma vie , je vois sur mes œuvres l'empreinte de la vertu. Je l'ai toujours „ portée au fond de mon cœur. Je n'en ai „ point été détourné par les faux jugemens

234 *Sur le mépris des jugemens des Hommes.*

„ des hommes. Content de sentir que j'avois
„ fait mon devoir , *c'est à Toi , Seigneur ,*
„ *que j'ai toujours regardé.* Tu as été un bou-
„ *clier autour de moi ; tu as été ma gloire &*
„ *celui qui me faisoit lever la tête.* Maintenant,
„ Tu m'appelles à paroître devant Toi ; je re-
„ mets entre tes mains une ame que je me
„ suis étudié à préparer pour le Ciel. Puisses-
„ tu , ô mon Dieu , la trouver digne d'habi-
„ ter le séjour de la lumière , de la sainteté
„ & du bonheur ! Amen ! Amen !





S E R M O N

Sur ces paroles du

LIVRE DE NÉHÉMIE, CHAP. XIII. v. 1-14.

1. *En ce tems-là on lut , au Livre de Moÿse , tout le peuple l'entendant ; & on y trouva écrit que les Hammonites & les Moabites ne devoient jamais entrer dans l'assemblée de Dieu ,*
2. *Parce qu'ils n'étoient pas venus au devant des enfans d'Israël , avec du pain & de l'eau ; & qu'ils avoient loué Balaam contr'eux pour les maudire : mais notre Dieu avoit changé la malédiction en bénédiction.*
3. *C'est pourquoi , dès qu'on eût entendu la Loi , on sépara d'Israël tout mélange.*
4. *Or avant que ceci arrivât , Eliasib Sacrificateur ayant été commis sur les chambres de la maison de notre Dieu , s'étoit allié de Tobija ;*
5. *Et lui avoit dressé une grande chambre ,*

où auparavant on mettoit les gâteaux, l'encens, les utensiles, & les dixmes du froment, du vin, & de l'huile, qui étoient ordonnées pour les Lévites, pour les chantres & pour les portiers, avec ce qui se levoit pour les Sacrificateurs.

6. Or je n'étois point à Jérusalem pendant tout cela; car, la trente-deuxième année d'Artaxercès, Roi de Babylone, je retournai vers le Roi; & au bout de quelque tems je fus redemandé au Roi.

7. Je vins donc à Jérusalem, & alors j'entendis le mal qu'Eliasib avoit fait, dans ce qui regardoit Tobija, lui dressant une chambre dans le parvis de la maison de Dieu.

8. Ce qui me déplut fort; & je jettai au loin tous les meubles de la maison de Tobija hors de la chambre.

9. Et on nettoya les chambres, selon ce que j'avois commandé, & j'y fis apporter les utensiles de la maison de Dieu, les gâteaux & l'encens.

10. J'entendis aussi que les portions des Lévites ne leur avoient point été données; de sorte que les Lévites, & les chantres qui faisoient le service s'étoient retirés chacun vers le bien qu'il avoit aux champs.

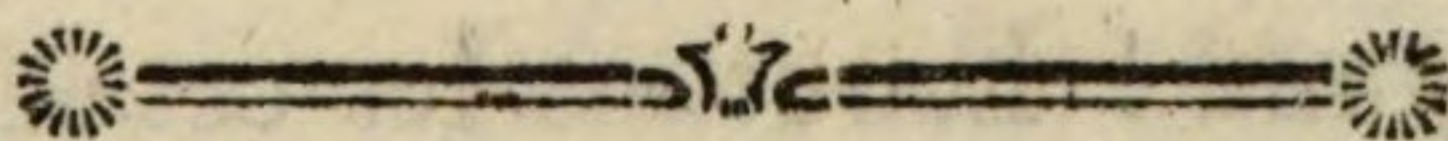
11. Et je censurai les Magistrats, leur disant: Pourquoi a-t-on abandonné la maison de

Dieu? Je les rassemblai donc, & les rétablis en leur place.

12. *Et tous ceux de Juda apportèrent les dixmes du froment, du vin & de l'huile aux greniers.*

13. *Et j'ordonnai pour receveur sur les greniers, Selamia Sacrificateur, & Tsadoc Scribe, & d'entre les Lévites, Pédaia; & pour leur aider, Hanan, fils de Zaccur, fils de Matthania, parce qu'ils passaient pour être très-fidèles; & leur charge étoit de distribuer ce qu'il falloit à leurs frères.*

14. *Mon Dieu, souviens-toi de moi touchant ceci; & n'efface point ce que j'ai fait d'une bonne & sincère affection, envers la maison de mon Dieu, & envers ce qu'il est ordonné d'y faire. **



MES FRÈRES!

C'EST un beau spectacle que celui que vous a offert *Néhémie*, formant le dessein de relever les murs de *Jérusalem*, & travaillant à l'exécution de ce grand & généreux projet. Vous l'avez vû quitter la cour du Roi de

* Sermon de Congrégation.

Perse, où il jouissoit de la faveur la plus distinguée, & retourner dans sa patrie, dont on lui avoit peint la misère, la désolation & l'opprobre. Vous l'avez vu ordonner à une moitié de la Nation Juive de réparer les murailles de *Jérusalem*, tandis que l'autre moitié tenoit des javelines, des boucliers, des arcs & des corcelets. Vous l'avez vu triompher des noirs complots, & des lâches artifices d'un *Samballat* & d'un *Tobija*, par la prudence la plus consommée, le courage le plus héroïque, la fermeté la plus inébranlable. Vénés, aujourd'hui, M. F., contempler ce même *Nébémie* travaillant, non plus contre les ennemis du dehors, mais contre des ennemis plus redoutables, puisqu'ils sont dans le sein même de sa patrie. Quelles leçons va nous donner chacune des actions de cet homme vraiment grand ! Écoutons-les ces leçons, & profitons-en ! Ainsi soit-il !

I°. Après l'entière exécution de ses projets, *Nébémie* étoit retourné à la cour du Roi de Perse. On s'étonne qu'il eût quitté sa patrie, dans un tems où sa présence pouvoit contenir de dangereux ennemis, dont la jalousie & la haine s'étoient sans doute accrues par l'inutilité même de leurs premiers attentats. On s'étonne encore qu'il ne fût pas resté à *Jérusalem*, pour y jouir du fruit de ses

soins & de ses travaux. Est-il de vuë plus satisfaisante, pour un cœur honnête, une ame sensible, que celle du bien qu'on a fait à sa patrie. . . à sa patrie ! Est-il de vuë plus satisfaisante que celle des sentimens d'admiration, d'estime, de reconnoissance, dont des Concitoyens sont pénétrés, & qu'ils expriment par des regards affectueux, par des bénédictions & des prières ? Ah, malheur à l'ame de glace, qui n'en feroit pas délicieusement affectée ! *Néhémie*, dont le cœur patriote étoit fait pour de tels plaisirs, *Néhémie* fut, sans doute, nécessité à en faire le sacrifice. Le Roi de Perse n'avoit consenti qu'à regret à son départ, & sous la clause expresse qu'il reviendrait à sa cour, après un certain tems, qu'il avoit lui-même fixé. Il pouvoit donc être de la plus dangereuse conséquence, & pour la Nation Juive, & pour *Néhémie*, qu'il manquât à sa parole. Ajoutons à cela, que, si *Néhémie* sentit que sa présence pouvoit être utile à ses Concitoyens, il sentit aussi que son absence pouvoit leur être plus utile encore, en le mettant à portée de se servir de son crédit, pour intéresser toujours plus le Roi de Perse à la Nation Juive, & pour l'engager à lui donner de nouvelles marques de sa protection & de sa bienveillance.

Ce furent là, sans doute, M. F., les puissantes raisons qui déterminèrent *Néhémie* à s'éloigner de *Jérusalem*. Qu'arriva-t-il pendant son absence ? Il arriva ce qui n'est que trop ordinaire. Les Israélites, abusant du calme & de la prospérité dont ils jouissoient, laissèrent entrer les *Moabites* & les *Hammonites* dans l'*Assemblée de l'Eternel*, c'est-à-dire, contractèrent avec eux des liaisons & des mariages ; ce qui leur étoit défendu par cette Loi du Deutéronome : *Le Hammonite & le Moabite n'entreront point dans l'Assemblée de l'Eternel, parce qu'ils ne sont pas venus à vous avec du pain & de l'eau, dans le chemin, lorsque vous sortiez d'Egypte, & parce qu'ils ont loué Balaam pour vous maudire*. Cette Loi étoit claire, formelle, munie des raisons qui l'avoient dictée ; cependant les Israélites n'en avoient tenu aucun compte. *Néhémie* fut informé de ce désordre, de cette révolte contre une Loi de Dieu. Il est aisé de comprendre quelle fut l'affliction de cet homme religieux, dont toute la conduite annonce la profonde conviction où il étoit de cette grande vérité, qui devoit être gravée dans l'ame de tous les Conducteurs des Etats ; c'est que la protection des plus puissans Monarques, toutes les ressources humaines, les plus apparentes, n'empêchent

péchent pas les calamités de fondre sur un peuple, lorsque, par la violation des Loix de Dieu, il est devenu l'objet de son indignation & de sa colère. Que fait donc *Nébémie*, frappé des malheurs qui menacent sa patrie? Il se hâte de demander un nouveau congé au Roi de Perse; il l'obtient; il part pour *Jérusalem*; il y arrive; il assemble le peuple; il ordonne la lecture du Livre de *Moyse*, où se trouvoit la Loi violée. A l'ouïe de cette Loi, les Israélites se reconnoissent coupables, &, à l'instant même, *ils séparent tout mélange d'Israël*, c'est-à-dire, ils rompent toute liaison formée contre la loi de Dieu, en renvoyant aux *Hammonites* & aux *Moabites* les personnes qui leur appartenoient, & en pourvoyant à leur subsistance.

Puissant effet de la Parole de Dieu! Sainte déférence des Israélites! Heureux ce peuple, s'il eût eu toujours *ce même cœur pour craindre l'Eternel*, pour obéir à ses ordres! Et nous, M. F., qu'apprendrons-nous de là? A comparer souvent notre conduite avec la Parole de Dieu, cette Parole qui nous a été donnée pour être *une lampe à nos pieds, un flambeau qui éclaire nos sentiers*. Oui, Chrétiens! Considérons fréquemment, dans cette Parole, *comme dans un miroir, notre face naturelle*; selon l'expression d'un Apôtre; &

après l'avoir considérée , loin d'oublier *quels nous sommes* , si nous avons découvert en nous des taches & des défauts , hâtons-nous , comme les Israélites , de *séparer* de nos œuvres tout mélange impur ; hâtons - nous d'ôter de devant le Seigneur tout ce qu'il y a de vicieux dans nos personnes , nous souvenant que les yeux du Saint des Saints sont trop purs pour voir le mal ; qu'il ne met son plaisir qu'en ceux qui , se nettoiant de toute souillure , perfectionnent leur sainteté dans sa crainte & dans son amour.

II°. Parmi les Israélites qui avoient enfreint la Loi de Dieu , on remarquoit *Eliasib* , dont plusieurs circonstances particulières aggravoient le crime. Elevé à la dignité de Souverain-Sacrificateur , appelé à faire respecter le Dieu dont il étoit le Ministre , il avoit donné l'exemple de la désobéissance la plus scandaleuse. Non-seulement il s'étoit allié à *Tobija* , Hammonite ; mais encore , comme s'il eût voulu insulter à Dieu même dans son Temple , il y avoit logé ce même *Tobija* , dans le lieu du Parvis destiné à renfermer ce qui appartenoit aux Sacrificateurs & aux Lévites. Vertueux *Néhémie* ! Combien ta douleur ne fut-elle pas augmentée , en voyant , dans un Souverain Sacrificateur , un objet de séduction , un exemple de vice , un apologiste du

désordre & de la révolte contre Dieu ! Saisi de l'indignation la plus vive , *Néhémie* n'écoute aucune de ces considérations qui ont tant de prise sur les âmes vulgaires , & qui empêchent si souvent la réformation des plus grands abus ; il n'est arrêté , ni par le rang d'*Eliafib* , ni par le danger de s'en faire un ennemi , ni par le ressentiment de *Tobija* , dont la méchanceté lui est bien connue , ni par la crainte de tous ces orages que peuvent susciter les passions en fureur ; il ne voit que le scandale qui est en Israël ; il ne pense qu'à l'en arracher au plus tôt ; il chasse du Temple *Tobija* ; il jette au loin tous les meubles de la chambre qu'il occupe ; il y fait rapporter les utensiles de la Maison du Seigneur.

Noble courage ! Héroïque fermeté ! Ah qu'il eût été à souhaiter que , dans tous les tems , les Chefs de l'Eglise eussent trouvé un frein dans l'autorité civile ! Qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent trouvé de vertueux *Néhémie* , pour leur résister en face ; pour empêcher leurs usurpations ; pour les ramener au devoir , lorsqu'ils s'en étoient écartés ! Ou plutôt , qu'il seroit à désirer que les Rois & les Magistrats ne vissent jamais , dans les Conducteurs de l'Eglise , que la lumière des peuples , les colonnes de la vérité , une forte digue contre le torrent des erreurs & des vi-

ces, le plus ferme rempart de la vertu & des mœurs; des hommes toujours aussi respectables par la régularité, la sagesse de leur conduite, que par le saint & auguste ministère dont ils sont revêtus!

III°. Le zèle de *Nébémie* ne se borne pas à réformer les désordres dont nous venons de parler. Les *Lévites* étoient des hommes destinés au service du Temple de *Jérusalem*. La Loi de Dieu leur avoit assigné les dixmes des grains, des fruits & des animaux. Cette même Loi avoit dit, *Tu n'abandonneras pas le Lévite qui est dans tes portes*. Cependant, par l'infidélité des distributeurs des dixmes, & par la négligence des Magistrats chargés de veiller à cette distribution, la portion des *Lévites* ne leur avoit point été donnée; ce qui les avoit obligés d'abandonner le service du Temple, & de se retirer vers le bien qu'ils avoient aux champs, afin de se procurer, par leur travail, de quoi pourvoir à leur subsistance. Ils n'avoient, sans doute, pris ce parti extrême, qu'avec regret, & qu'après avoir vu l'inutilité de toutes leurs démarches, pour obtenir la réparation de l'injustice qui leur avoit été faite. Instruit de cette injustice, effrayé de ses funestes conséquences, *Nébémie* mande les Magistrats qui avoient souffert ce désordre; il leur fait une seule question, qui met devant leurs yeux le crime dont ils sont

coupables ; *Pourquoi* , leur dit-il , *a - t - on abandonné la Maison de l'Eternel* ? La voix de la Conscience se fait entendre à ces Magistrats , & les réduit au silence. *Néhémie* ne s'en tient pas là ; il rassemble les *Lévites* ; il les rétablit en leurs places ; & pour s'assurer que , dans la suite , leur portion leur sera exactement donnée , il choisit , pour la distribuer , des hommes d'une probité généralement reconnue.

Grande leçon , que donne *Néhémie* à ceux qui sont à la tête des Etats ! M'y arrêterai-je , M. F. ? Oui , sans doute. Il faut savoir courir le risque des imputations les plus injustes , pour dire des vérités utiles à sa patrie. (*) Je dis donc , que le zèle de *Néhémie* pour la *Maison de l'Eternel* , doit apprendre aux Magistrats Chrétiens celui qu'ils doivent avoir pour les Temples du Seigneur , pour ces Lieux respectables , où le Père commun des hommes reçoit les hommages de ses enfans ; où le sentiment de sa présence saisit l'ame d'une sainte émotion , d'un respect religieux ; où le grand & le petit , le riche & le pauvre , confondus tous ensemble , plient le genou devant la Majesté du Maître du Monde , élèvent vers lui leurs cœurs & leurs mains , se mettent sous

(*) On parloit alors , à *Genève* , de la modicité de la paye des Ministres de la Religion ; peu de tems après , elle fut augmentée.

sa puissante protection, apprennent à la mériter, en faisant *leur tout de le craindre & de garder ses commandemens*. --- Ces Lieux respectables, où l'homme ignorant est instruit; l'homme de bien, encouragé; l'homme méchant, effrayé; l'homme repentant, rassuré; l'homme malheureux, consolé; l'homme mortel, réjoui par l'espérance d'une heureuse immortalité. --- Ces lieux respectables, les Temples du Seigneur!... N'affoiblissions pas ces expressions, en les étendant; que ne disent-elles point à des ames religieuses!

Et que feront des Magistrats qui les auront ces ames religieuses? Pénétrés de l'importance du Service divin, non-seulement, ils examineront, avec *Néhémie*, si la portion des *Lévites* leur est fidèlement donnée, mais encore, si cette portion, par le changement des tems & des circonstances, depuis son institution primitive, n'est point devenue insuffisante, non pas, à Dieu ne plaise, pour les faire vivre dans le faste & dans l'opulence, mais pour leur fournir le nécessaire honnête, qu'ils ont droit d'attendre de leurs soins & de leurs travaux.

Ils examineront, si l'insuffisance de cette portion des *Lévites* n'empêche pas les pères & mères, d'un certain ordre, de vouer leurs enfans à une Vocation qui demande des études longues, pénibles, dispendieuses, & qui

ne peut que souffrir de la nécessité où se trouvent ceux qui l'exercent, d'être distraits par des occupations étrangères.

Ils examineront, si l'insuffisance de cette portion des *Lévites* n'en oblige pas plusieurs à s'éloigner d'une patrie qui les réclame, & à porter ailleurs des travaux qui leur procurent ce que cette patrie leur refuse.

Ils examineront, si l'insuffisance de cette portion des *Lévites* n'ôte point à ceux qui y sont réduits, cette élévation de sentimens, cette liberté d'esprit, cette sécurité, cette assurance, si nécessaires à des hommes occupés des grands objets de la Religion.

Ils examineront, si l'insuffisance de cette portion des *Lévites* ne leur ôte point cette considération que le préjugé ne dispute que trop au mérite, sans nom & sans fortune, & qui, quoiqu'elle ne tienne qu'à l'opinion, est cependant de la plus grande influence.

Ils examineront, si l'insuffisance de cette portion des *Lévites* ne leur ôte point, & les moyens & les plaisirs de cette bienfaisance, dont les occasions renaissent pour eux, à chaque instant, & dont l'exercice est si avantageux à leur Ministère.

Voilà l'important examen que feront des Magistrats religieux, des Magistrats dont le premier article du Serment qu'ils prêtent, aura

été de „ maintenir l'honneur , la gloire de „ Dieu , & la pure Religion ; “ & s'il résulte de cet examen , que l'insuffisance de la portion des *Lévites* produit les fâcheux effets dont nous venons de parler , ils ne négligeront rien de tout ce qui dépendra d'eux , pour arrêter incessamment un mal qui ne peut qu'empirer par les délais ; ils ne négligeront rien de tout ce qui dépendra d'eux , pour ne pas mériter le reproche de *Néhémie* aux Magistrats de *Jérusalem* ; Pourquoi a-t-on abandonné la *Maison de l'Eternel* ? Heureux , M. F. , heureux cet Etat d'avoir des Magistrats qui croiroient manquer à ce qu'ils doivent à Dieu & à la patrie , s'ils ne veilloient pas à l'important objet du Ministère au milieu de nous ; s'ils ne s'efforçoient pas de soutenir un Etablissement si utile à tant d'infortunés , à l'orphelin , à la veuve , au pauvre , au malade , au mourant , aux affligés , en tout genre. -- Un établissement si nécessaire pour le maintien de la Religion & des mœurs , ce premier trésor de tout Etat , ces deux ancres de notre petite & frêle nacelle -- Un Etablissement , duquel , nous osons le dire , cette République a tiré son plus grand lustre ; qui lui a donné une existence , un nom dans le Monde ; qui l'a fait appeler la *Métropole de la Religion protestante* , & , comme le remarque un His-

torien moderne „ qui lui a acquis une célé-
„ brité que n'ont point eue de vastes & de
„ puissantes Nations. “ Eglise de *Genève*, re-
nommée parmi tant d'autres, puisses-tu être
toujours florissante ! Puisses-tu, ô mon Dieu,
lui susciter toujours de religieux *Néhémie*,
qui veillent sur elle, & de vertueux Citoyens
qui les en louent & les en bénissent ! Puisses-
tu, ô mon Dieu, lui donner toujours des
Pasteurs selon ton cœur ! Puisse ta gratuité re-
poser sur elle à jamais !

IV°. Jusques ici, M. F., vous avés vu *Néhémie* travaillant à réformer les abus qui ré-
gnoient en *Israël* ; vous avés admiré sa pru-
dence, son courage, sa fermeté. Maintenant,
si vous remontés à la source de toutes les ver-
tus de ce grand homme, où la trouverés-
vous ? Dans la piété, dans l'amour & la crainte
de Dieu, dans une profonde confiance en cet
Etre-Suprême. Oui, M. F. ; bien différent de
ces Grands du monde, qui semblent n'oublier
Dieu, que parce qu'ils ont plus de raisons de
se souvenir de lui, *Néhémie*, dans toutes ses
actions, élève vers l'Eternel ses regards. Est-
il instruit du déplorable état où se trouve sa
patrie ? *Il prie nuit & jour, pour les enfans*
d'Israël. Veut-il toucher le cœur du Roi de
Perse en faveur des Israélites ? *Il implore le*
Dieu des Cieux & de la Terre, Celui qui

tient dans sa main le cœur des Rois, & l'incline comme il veut. Cherche-t-il à animer le courage du peuple & des magistrats? Il les exhorte à se souvenir du Seigneur, qui est grand & terrible. Dans ses peines, dans ses entreprises, dans ses succès, Dieu par tout, Dieu au-dessus de tout! C'est son asile, c'est son rempart, c'est sa haute retraite! Aujourd'hui que fait-il, M. F.? Sans doute il aime à se replier sur lui-même; sans doute il se rappelle le bien qu'il a fait, avec cette joie intérieure qui en est la première récompense; mais ce qui l'intéresse, ce qui le ravit, ce qui le transporte, c'est de sentir qu'il a travaillé pour la gloire de Dieu. Et c'est-là, c'est-là ce qu'il se plaît à mettre sous les yeux du Seigneur, non point par ostentation, par orgueil, mais comme un titre à sa gratuité, à sa miséricorde. *Mon Dieu! Souviens-toi de moi; n'efface point ce que j'ai fait, d'une bonne & sincère affection, envers la Maison de mon Dieu, & ce qu'il est ordonné d'y faire!* Oh, que j'aime à voir le Chef d'une Nation se proposer, ainsi, toujours l'Eternel devant lui; s'applaudir, par-dessus tout, d'avoir travaillé pour sa gloire! De quel cortège de vertus je le vois environné! Sur quelle bête inébranlable ces vertus reposent! Heureux le peuple qui a de tels

Chefs ! Heureux le peuple à qui ils servent de modèle !

Mais ce qui me frappe , particulièrement , M. F. , en voyant *Nébémie* prosterné devant Dieu , c'est le grand , l'inestimable privilège de l'homme de bien. Hélas ! tandis que le pécheur craint de rencontrer le regard de Dieu ; tandis qu'il se sent repoussé de lui par sa Conscience ; tandis qu'il en vient peut-être jusqu'à l'horrible désir qu'il n'existât pas ; ou , s'il ose se présenter devant Lui , tandis qu'il ne peut que lui dire , dans le trouble & l'effroi „ Oublie , grand Dieu , oublie , efface , „ jette loin de toi , n'entre point en compte !... “ Que fais-tu , homme de bien ? T'occuper de Dieu , ce sont tes plus douces pensées ; *approcher de lui , c'est ton bien* ; tu lui parles comme *un ami parle à son ami* ; te voyant environné de tes œuvres de piété , de tempérance , de justice , de charité ; sachant* que l'Eternel se complait dans ces œuvres , tu lui dis , avec une douce confiance , *Mon Dieu , souviens-toi de moi !* Et dans le sentiment de sa paix , tu crois l'entendre te répondre : „ J'ai vu toutes tes œuvres ; j'ai vu les motifs & les „ circonstances qui en relèvent le prix. Quand „ elles s'effaceroient de ton souvenir , elles „ feront toujours devant moi. Ma Sainteté ,

„ ma Justice , ma Bonté , t'en assurent la
 „ récompense ! . . . “

O Vertu , précieuse Vertu ! Quand tu ne nous donneroies que le privilège de nous présenter ainsi , avec joie & confiance , devant le grand Arbitre de nos destinées , tu ferois le premier des biens , tu ferois digne de nos vœux les plus ardens ! Chrétien ! Porte-là ton ambition ! Efforce-toi d'acquérir , d'augmenter le trésor de ces œuvres auxquelles tu fais que *l'Eternel prend plaisir* ! Qu'à la fin de chaque journée , s'il est possible , tu ayes lieu de te dire „ En voilà de nouvelles sous l'œil „ de mon Dieu ! “ Que dans ce jour qui fera ton dernier sur cette terre , que dans ce jour où ton épreuve fera achevée , rappelant l'histoire de ta vie , soutenu par le spectacle qu'elle t'offrira , plein de confiance en la miséricorde de Dieu , tu puisses lui dire :
 „ *Mon Dieu , souviens-toi de moi ! J'ai tra-*
 „ *vaillé à avoir ma conscience pure & sans*
 „ *tache , devant Toi & devant les hommes ;*
 „ *je me suis étudié à vivre , dans ce présent*
 „ *siècle , selon la tempérance , la justice & la*
 „ *piété ; mon Dieu , souviens-toi de moi ! Je*
 „ *remets mon ame entre tes mains !* “ Ainsi-
 soit-il !



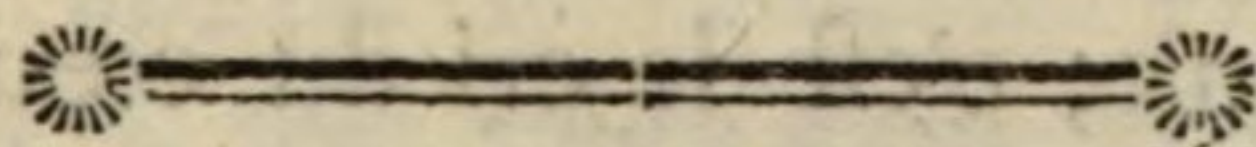
S E R M O N

Sur ces paroles de la première Epître

DE ST. PAUL AUX THESSALONIENS.

CHAP. V. v. 16.

Soiés toujours dans la joie.



MES FRÈRES !

SI l'on jugeoit du Christianisme par les coups qu'on lui a portés, sur-tout dans ces derniers tems, avec un acharnement qui sembloit tenir de la fureur, on croiroit que cette Religion est l'ennemie déclarée de l'homme ; qu'elle ne peut que mettre dans notre ame un fonds de mélancolie, dont nos plaisirs même les plus innocens doivent porter la lugubre teinte. Quoi donc ! Est-ce d'un tel Evangile

que nous sommes les Ministres? Vous exhorter à être les disciples de *Jésus*, est-ce vouloir abreuver votre cœur de tristesse & d'amertume? A Dieu ne plaise que nous fussions chargés d'un tel Ministère! Chrétiens! *Soiés toujours dans la joie*. Voilà ce que nous vous disons, avec *St. Paul*. Et que nous proposons-nous, en vous adressant cette parole? Nous nous proposons de vous apprendre, d'abord, en quoi consiste cette *joie*, dont il est ici question. Nous voulons vous démontrer, ensuite, que le Christianisme est bien propre à mettre cette *joie* dans nos âmes; que le Christianisme est le système du véritable bonheur. Quel sujet plus intéressant pourrions-nous offrir à votre méditation? Vous ambitionnés, tous, d'être heureux; c'est le cri du cœur; c'est son premier désir; venés apprendre à le satisfaire. Et Toi, Dieu de bonté, aide-nous à entrer dans cette route du bonheur, que tu nous as fait tracer par ton Fils, dans son Evangile! Ainsi soit-il!

- Vous l'avez sans doute compris, M. F.; la *Joie* que *St. Paul* recommande, & dont nous disons, que l'Evangile est propre à la faire naître dans nos âmes, n'est pas cette joie turbulente, ces bruyans éclats, ces transports tumultueux, qui, remuant l'âme avec force, peuvent, pendant quelques momens, quelques

heures , l'affecter d'une manière agréable ; mais qui lui laissent , ou du vide , ou de l'ennui , ou du dégoût , ou de tristes souvenirs , ou le remors , lorsqu'elle cesse d'être fortement agitée. Une telle joie est bien plus le signe de l'étourdissement que celui du vrai plaisir. Souvent elle cache un cœur malade , qu'elle ne distrait de ses maux , que pour les lui faire sentir , ensuite , avec plus de force. Hommes du monde ! Hommes dissipés ! Combien de fois n'avez-vous pas dit d'un tel *ris* , *il est insensé* , & d'une telle *joie* , à quoi sert-elle ?

La *Joie* dont parle *St. Paul* , est cette satisfaction soutenue , cette sérénité habituelle , cet état permanent de bien-être , qui mérite , seul , d'être appelé *le bonheur*. --- Joie intérieure , qui a son siège dans l'ame , qui lui rend doux & précieux le sentiment de son existence. --- Joie pure & tranquille , si bien faite pour l'ame , que l'Ecriture-Sainte va jusqu'à l'appeler *la paix de Dieu*. --- Joie qui se fait sentir , quelque soit le lieu où l'on se trouve ; la solitude , loin de l'affoiblir , ou de la faire disparaître , lui donne souvent plus d'énergie. --- Joie qui , dans l'état d'épreuve où nous sommes ici-bas , peut être suspendue par des revers , mais ne peut être détruite ; qui est vivante dans l'ame , lorsqu'elle y semble morte ; qui , faisant le fonds du caractère ,

reparoit au moment où la nature a reçu son tribut de tristesse & de larmes. --- Joie qui, dans le cours ordinaire de la vie, se répand au-dehors & se montre à découvert. Un front serein, un abord qui intéresse, l'égalité dans l'humeur, l'aménité dans le commerce de la vie, les charmes de la cordialité & de la franchise, la facilité à se prêter aux récréations innocentes, à en goûter les douceurs, à en trouver où d'autres ne soupçonnent pas seulement qu'il puisse y en avoir ; tels sont les principaux traits par lesquels cette joie se montre, en quelque manière, à l'œil, & fait connoître la situation du cœur où elle habite. Trésor précieux ! Comment peut-on se le procurer ? Où peut-on la puiser cette satisfaction soutenue, cette sérénité habituelle, cet état permanent de bien-être, cette joie si désirable ? Je l'ai dit, M. F. ; dans l'Evangile ! Je me hâte de vous en fournir les preuves.

I°. Si les lumières & les connoissances sont une source de joie pour un Etre doué d'intelligence & de raison ; si cette joie augmente, à proportion de l'utilité de ces connoissances & de ces lumières, quelle ne doit point être la joie que donne l'Evangile à celui qui s'instruit à son école ! Ne convenés-vous pas, M. F., que ce qu'il nous importe le plus de connoître, c'est notre origine, notre état présent,

fent, notre destination ? Ne convenés - vous pas, que si nous nous regardions comme jetés au hazard sur cette terre, sans Créateur, sur la puissance, la sagesse & la bonté duquel nous pussions nous reposer, cette pensée ne pourroit que répandre la tristesse & l'inquiétude dans notre ame ? Ne convenés-vous pas, que l'idée d'un Dieu est, pour ainsi dire, le premier besoin de l'homme qui pense & qui réfléchit ? Ne convenés - vous pas, que l'homme ne se complait à cette idée, que lorsque ce Dieu est tel que sa raison l'avoue & que son cœur le demande ? Eh, M. F. ! Que l'Evangile, & l'Evangile seul, nous satisfait pleinement à cet égard ! Que nous annonce-t-il ? Un Dieu, Créateur des cieux & de la terre, éternel, existant par lui-même ; un Dieu dont l'Univers entier n'est que la Volonté mise en action ; un Dieu dont l'œil voit tout, dont la main est par-tout. — Il nous dit, que nous sommes l'ouvrage de ce Dieu ; qu'il nous a *formés à son image* ; que nous sommes l'objet de ses soins paternels ; qu'il arrange, qu'il dispose tout pour notre plus grand bien. — Il nous dit, que ce Dieu nous a créés pour lui payer un juste tribut d'adoration & de louanges ; pour l'imiter dans ses vertus, qu'il nous fait connoître ; pour nous rendre, par-là, *participans de sa nature*

& de son bonheur. — Il nous dit, que ce *Dieu est charité* ; qu'il nous supporte dans nos foiblesses ; qu'il nous pardonne, lorsque nous revenons à lui de tout notre cœur. Intéressantes vérités ! Votre raison n'avoue-t-elle pas, M. F., ce Dieu que l'Évangile vous annonce ? Ne vous plaît-il pas à vous sentir sous l'œil de ce Dieu, qui vous est peint comme le plus tendre des Pères ? Ne vous plaît-il pas à vous voir tels que l'Évangile vous montre à vous-mêmes ; tirant de ce Dieu votre origine, créés à sa *ressemblance* ; capables de le prendre pour modèle ; assurés de sa bienveillance, si vous faites tous vos efforts pour lui plaire ? De telles pensées n'élèvent-elles pas, n'agrandissent-elles pas votre âme ? De telles pensées, souvent présentes à l'esprit, ne sont-elles pas propres à mettre au-dedans de vous, à y fixer la sérénité, le contentement & la joie ?

II°. Des *lumières* que donne le Christianisme, je passe aux *sentimens* & aux *actions* qu'il inspire & qu'il commande. Quel est le *premier*, le *grand* précepte de l'Évangile, celui qui comprend tous les autres ? *Tu aimeras l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme & de toute ta pensée.* Et bien, M. F. ; supposés dans un homme cet amour dominant que l'Évangile demande, & que Dieu

mérite , à tant d'égards ; oh quelles douces habitudes vous faites contracter à cet homme ! Quelle source de joie lui est continuellement ouverte ! --- Joie à penser à ce Dieu qu'il porte dans son cœur , à le rencontrer par-tout , à voir ses perfections empreintes sur ses œuvres , à méditer cette *Puissance* qui , après avoir tiré l'Univers du néant , empêche qu'à chaque instant il n'y retombe ; cette *Sagesse* , dont chaque rayon de lumière découvre quelque trait ; cette *Bonté* , qui se répand sans cesse , & n'est jamais épuisée. --- Joie dans les effusions de cette reconnoissance , qui compte tous les bienfaits de Dieu , enrégistrés dans la mémoire , & gravés dans le cœur. --- Joie dans ce silence même , dans ce profond recueillement , où nous jette ce vol hardi qui nous élève jusqu'à Dieu ; dans cette extâse respectueuse d'une ame frappée de la Majesté du Très-Haut , & pliant sous le poids de sa gloire. --- Joie à s'entretenir avec le Dieu de son cœur , à lui parler *comme un ami parle à son ami* ; à lui dire , dès le matin „ O le meilleur des Pères ! Mes premières pensées s'élèvent à Toi. *Je te*
„ cherche dès le point du jour. Fais lever sur
„ moi la clarté de ta face. Conduis-moi par
„ ton conseil. Que la lumière de ce jour n'é-
„ claire que de ces œuvres qui attireront sur
„ moi tes regards de bienveillance & d'a-

„ mour ! “ --- Joie à dire à son Dieu , dans
 les tranquilles heures de la nuit , Père & Con-
 „ servateur des hommes ! Ce jour ajouté à
 „ ma vie est une nouvelle faveur. Béni fois-tu
 „ de ce que *ta gratuité a reposé sur moi !*
 „ Que ta miséricorde couvre mes foibleffes
 „ & mes fautes ! Que ta protection m’envi-
 „ ronne & me garde ! Si le soleil se lève
 „ encore pour moi , que je ne vive que pour
 „ te glorifier par mes paroles & par mes
 „ œuvres ! “ O douceurs d’une dévotion
 éclairée & sage ! Epanchemens d’une ame re-
 ligieuse en présence de son Dieu ! Plaisirs de
 tous les lieux , de toutes les heures , de tous
 les instans ! Source intarissable d’une joie pure
 & sublime ! Que celui-là étoit bien l’ami de
 l’homme , qui lui a dit ; *Tu aimeras l’Eternel*
ton Dieu , de tout ton cœur , de toute ton ame ,
& de toute ta pensée !

L’étoit-il moins l’ami de l’homme , quand
 il lui a dit , *Tu aimeras ton prochain comme*
toi-même ? Que s’est-il proposé , en nous
 donnant cet ordre ? Il a voulu nous préfer-
 ver du fiel de la haine , des rongemens de
 l’envie , des palpitations de la colère , des
 tourmens de la vengeance , des sollicitudes de
 l’avarice , de tous ces funestes levains de mé-
 lancolie , qui , infectant le caractère , empoi-

sonnent toutes les douceurs de la vie. Et qu'a-t-il voulu substituer à ces affections sauvages, à ces passions corrosives ? Il a voulu leur substituer la vertu la plus fertile en sentimens agréables, *la charité. . . . La charité !* A ce seul mot, l'ame s'égayé. Dites , M. F. ! N'y a-t-il pas une joie attachée à tout sentiment d'humanité , de générosité , de bienfaisance ? N'y a-t-il pas une joie attachée à toutes les actions que ces sentimens inspirent ? N'y a-t-il pas une joie attachée aux souvenirs que ces actions rappellent à l'ame ? Qu'est-ce qu'ont laissé au dedans de vous des heures passées à faire du bien ? Et des années dont vous pouvés vous dire „ Je les ai „ passées , autant qu'il a dépendu de moi , „ à instruire l'ignorant , à ramener le pécheur , à consoler l'affligé , à secourir le „ pauvre , à défendre l'opprimé. *L'œil qui „ m'a vu , m'en rend témoignage.* Et Toi , „ mon Dieu , tu as été le témoin de ces „ œuvres auxquelles tu as déclaré que *tu „ prends plaisir ! . . .* “ M. F. ! Si la joie véritable , une joie pure & permanente , n'est pas là , montrés-moi donc où vous la voyés sur la terre !

Arrêtés-vous sur d'autres loix de l'Évangile , & vous trouverez toujours l'ami de l'homme , dans le Législateur des Chrétiens. Est-ce

la sobriété qu'il recommande ? J'en appelle à vous , Mes Frères ! La sobriété n'éloigne-t-elle pas ces pesanteurs , ces engourdissemens , ces digestions laborieuses , ces sommeils inquiets , ces malaises , ces maladies , qui font payer , si chèrement , le plaisir animal & momentané de l'intempérance ? La sobriété ne conserve-t-elle pas la santé du corps ? Ne conserve-t-elle pas la santé de l'ame , son activité , son courage ? Ne lui assure-t-elle pas le libre usage de ses facultés , la tranquille , & si douce , jouissance de tant de plaisirs attachés à leur exercice ?

Est-ce le *travail* que l'Evangile nous recommande ? Je vois que le désœuvrement traîne à sa suite l'ennui , la lassitude de soi-même , la mauvaise humeur , les plaintes sur la longueur des jours , les efforts continuels pour abrégier un tems qui est à charge , pour mendier , au-dehors des distractions & des amusemens , hélas , qui font , pour l'ordinaire , qu'on ne retombe que plus péniblement sur soi-même. Je vois , au contraire , que le travail fait , d'une suite d'occupations honnêtes & modérées , une suite d'heures agréables ; qu'il prépare à mieux goûter les délassemens , les innocentes recreations de la vie ; qu'il ajoute des charmes à la jouissance

des biens acquis par d'heureux talens , ou par une sage industrie. . . M. F. ! Examinés , vous-mêmes , en détail , chaque Loi de l'Evangile. Demandés - vous quelle doit être la situation de celui qui *serre cette Loi dans son cœur* , pour ne s'en écarter jamais ; & , reconnoissant qu'il n'en est pas une , non , pas une , dont l'observation ne porte à l'ame un sentiment qu'elle se plait à éprouver , vous conviendrés que dire aux hommes „ Pensés , „ agissés toujours en Chrétiens “ c'est leur dire „ Faites toujours du bien à votre ame ; „ *soiés toujours dans la joie.* “

III°. Mais approchons de la grande source de joie que nous ouvre l'Evangile. N'avez-vous jamais réfléchi , M. F. , sur ce que feroit la vie , si l'on étoit obligé de se dire à soi-même „ J'existe depuis quelques années ; „ je jouïs de cette *lumière qu'il est si doux de voir.* Je me plais à m'élever au grand Architecte de cet Univers , à contempler ses „ perfections augustes , qui *s'y voient comme à l'œil* , à célébrer ses louanges , à le remercier de ses bienfaits. Je jette des regards „ affectueux sur ce père , cette mère , ces „ enfans , ces amis , dont je suis environné. „ Combien il m'est doux de contribuer à leur „ bonheur ! Mais , tandis que je me livre à

„ ces plaisirs , la mort mîne fourdement ma
„ vie ; un tombeau s'offre continuellement à
„ ma pensée , & ne me présente qu'obscuri-
„ té , pourriture , néant. Bientôt , il s'étein-
„ dra pour moi ce bel astre qui m'éclaire.
„ Bientôt , je ne l'admirerai plus , dans ses
„ ouvrages , ce puissant Créateur de toutes
„ choses. Bientôt ils seront brisés tous ces
„ doux liens formés par la nature. Il faut
„ que je dévore l'horreur de cesser d'être ,
„ & l'horreur , non moins déchirante , de ne
„ voir dans des parens & des amis , arrachés
„ de mes bras , qu'une éternelle poussière ! “
M. F. ! Vous feriez-vous à de telles pensées ?
Ne flétriroient-elles pas , ne rongeroient-elles
pas votre cœur ? Ne feroient-elles pas le poi-
son de vos plaisirs , le tourment de votre
existence ? . . . Et bien ! Ces sombres & dé-
sespérantes pensées , l'Evangile les repousse
loin de l'ame qui en étoit atterrée. L'Evan-
gile lui ôte tout doute , toute incertitude sur
ces importans objets. Au travers des ténè-
bres du tombeau , l'Evangile fait briller l'au-
rore d'un jour éternel. Ce Dieu , qu'il nous
fait connoître , il nous le montre liant le
monde visible à un monde invisible , le tems
à l'éternité ; nous introduisant dans de *nou-*
veaux cieux & une nouvelle terre ; nous réu-
nissant à ces parens , à ces amis , à ces hommes

de bien , dont le commerce jetoit tant d'intérêt sur nos jours. Il nous le montre nous admettant dans *l'assemblée des justes arrivés à la perfection* ; nous faisant aller de lumières en lumières , de vertus en vertus , de gloire en gloire ; nous rendant , de plus en plus , *participans de sa nature* , & , par-là même , de sa félicité ! ... „ Maintenant donc , j'ose sortir du „ tems ; j'ose promener mes regards sur ces „ siècles innombrables , dont je puis me dire „ *ils m'appartiendront !* Entassés les uns „ sur les autres , ils n'auront rien retranché de mon existence & de mon bonheur ! J'en ai la parole de Celui qui , marqué du sceau de Dieu , pouvoit dire , *Je „ suis la résurrection & la vie !* “ Sublimes espérances ! Avec quelle avidité mon ame vous faisoit & vous enferme ! Combien vous augmentés le plaisir de m'élever à ce Dieu qui m'a donné une ame immortelle ! Combien vous augmentés le plaisir de cette vertu qui doit être si magnifiquement récompensée ! Combien vous augmentés les charmes de l'amitié , de toutes ces affections sociales , qui doivent se renouer un jour , & n'être plus rompues ! Combien vous répandés de douceurs sur tout le cours d'une vie qui ouvre l'entrée à une éternité bienheureuse ! Oh que St. Paul , Prédicateur de cet *Evangile qui a*

mis en évidence la vie & l'immortalité, que Saint Paul étoit bien fondé à dire aux Chrétiens; *Réjouissés-vous dans l'espérance ! Soyés toujours dans la joie !*

Voyés, maintenant, M. F. ; consultez les Sages de l'antiquité ; adressez-vous à ces philosophes de nos jours , qui vous invitent à aller à eux , en se parant des titres de *flambeaux des nations* , de *précepteurs du genre-humain*. Etudiés , si vous en avés le courage & la patience , étudiés leurs innombrables systêmes ; & si vous en trouvés un qui , comparé à l'Evangile , vous donne de Dieu des idées plus saines & plus sublimes ; qui vous inspire des sentimens & des actions plus raisonnables ; qui vous élève à de plus grandes espérances ; qui étanche mieux cette soif d'immortalité dont brule votre ame ; & qui , par-là même , soit plus propre que l'Evangile à mettre au-dedans de vous la sérénité , le contentement & la joie ; embrassés-le ce Systême, tenés-vous y fermement attachés ; assortissés-y toute votre conduite ; nous vous y exhortons , nous-mêmes ; que pouvons-nous désirer que votre véritable bonheur ?

Mais , que dis-je , M. F. ! Nous les avons étudiés , nous les avons médités ces systêmes

de la sagesse humaine ; & , convaincus que , loin de vous conduire dans la route du vrai bonheur , ils ne peuvent que vous en éloigner ; convaincus qu'ils ne peuvent vous conduire , comme parle l'Ecriture , qu'à des *citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau* ; convaincus qu'ils ne peuvent que déchaîner ces *passions qui font à l'ame une guerre si cruelle* ; convaincus qu'ils ne peuvent que la balotter cette ame , par des contradictions , des doutes , des incertitudes ; qu'ils ne peuvent que la flétrir & la consterner , en la dégradant , en l'avilissant , en lui arrachant ses précieuses espérances d'immortalité , nous vous dirons , nous vous répéterons : Voulés-vous être heureux ? Soyés *Chrétiens* ! Eclairés-vous du flambeau de l'Evangile ; revêtés les sentimens qu'il inspire ; pratiqués les œuvres qu'il commande ; livrés-vous aux sublimes espérances qu'il fait concevoir , dont il vous donne Dieu lui-même pour garant ! Et vos jours seront aussi calmes , aussi fereins qu'ils peuvent l'être sur la terre. --- Et la paix & la joie , attachées , pour ainsi dire , à votre ame , n'en pourront être séparées. --- Et , en quelque lieu que vous soyés , dans le monde , dans la solitude , vous n'aurez besoin que de vous-mêmes pour être heureux. --- Et les années qui s'écouleront , loin d'altérer votre bonheur , ne

feront que l'assurer & l'accroître, si, comme l'Evangile l'ordonne, vous perfectionnés vos sentimens & vos vertus. Pas un jour, pas un instant de votre vie, où vous ne vous félicitiés, où vous ne vous réjouissiés, à la pensée de vous être conduits en *Chrétiens*. Et quel redoublement de joie, chaque fois que vous vous dirés, en avançant dans votre carrière

„ Je le verrai, *face à face*, ce Dieu *en qui*
„ *j'ai mis tout mon plaisir sur la terre*. Je
„ ferai admis dans le vrai séjour de ces ver-
„ tus dont l'exercice & le souvenir font si
„ doux à mon ame. Béni fois - tu, ô mon
„ Dieu, de ce que tu m'as tracé, par ton
„ Fils, le sentier du bonheur; de ce que tu
„ m'y as fait entrer; de ce que tu as ainsi
„ lié ma félicité présente à ces *délices inénar-*
„ *rables*, à cette *plénitude de joie*, dont je
„ jouirai auprès de Toi, aux Siècles des Siè-
„ cles. Amen ! Amen !

F I N.

Je vous prie de le faire par le Christienisme etc.

Je vous prie de l'accomplir, si, comme
je vous l'ai dit, vous perfectionnez vos
mœurs & vos vertus. Par un jour, par
un instant de votre vie, où vous ne vous
amusez, où vous ne vous rejouissez, à la prière
de vous être conduits en Chrétiens. Je
vous redouble de joie : chaque fois que
vous vous direz, en avançant dans votre carrière
Je le vois, face à face, ce Dieu en qui
j'ai mis tout mon plaisir sur la terre. Je
serai admis dans le vrai séjour de ces ver-
tus dont l'exercice & le souvenir font si
deux à mon ame. Hé bien ! - Je, O mon
Dieu, si tu es, que tu m'as aimé, par ta
grâce, tu m'as fait connaître : que tu m'as
mis au-dessus de moi ; de ce que tu m'as
fait. Hé ma félicité présente à ces actions admirables,
à cette plénitude de joie, à la
jouissance auprès de Toi, aux siècles des siècles.
Amen ! Amen !

I. N.

Vernes, Jacob

Sermons

Bd.: 1. (1792). - 268 S. : 1 Portr.

Genève u.a. 1792

Hom. 2033 z-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10463810-9

VD18 12005940-001